

La Comédie de l'amour, par  
Charles de La Rounat

La Rounat, Charles de (1818-1884). La Comédie de l'amour, par Charles de La Rounat. 1857.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

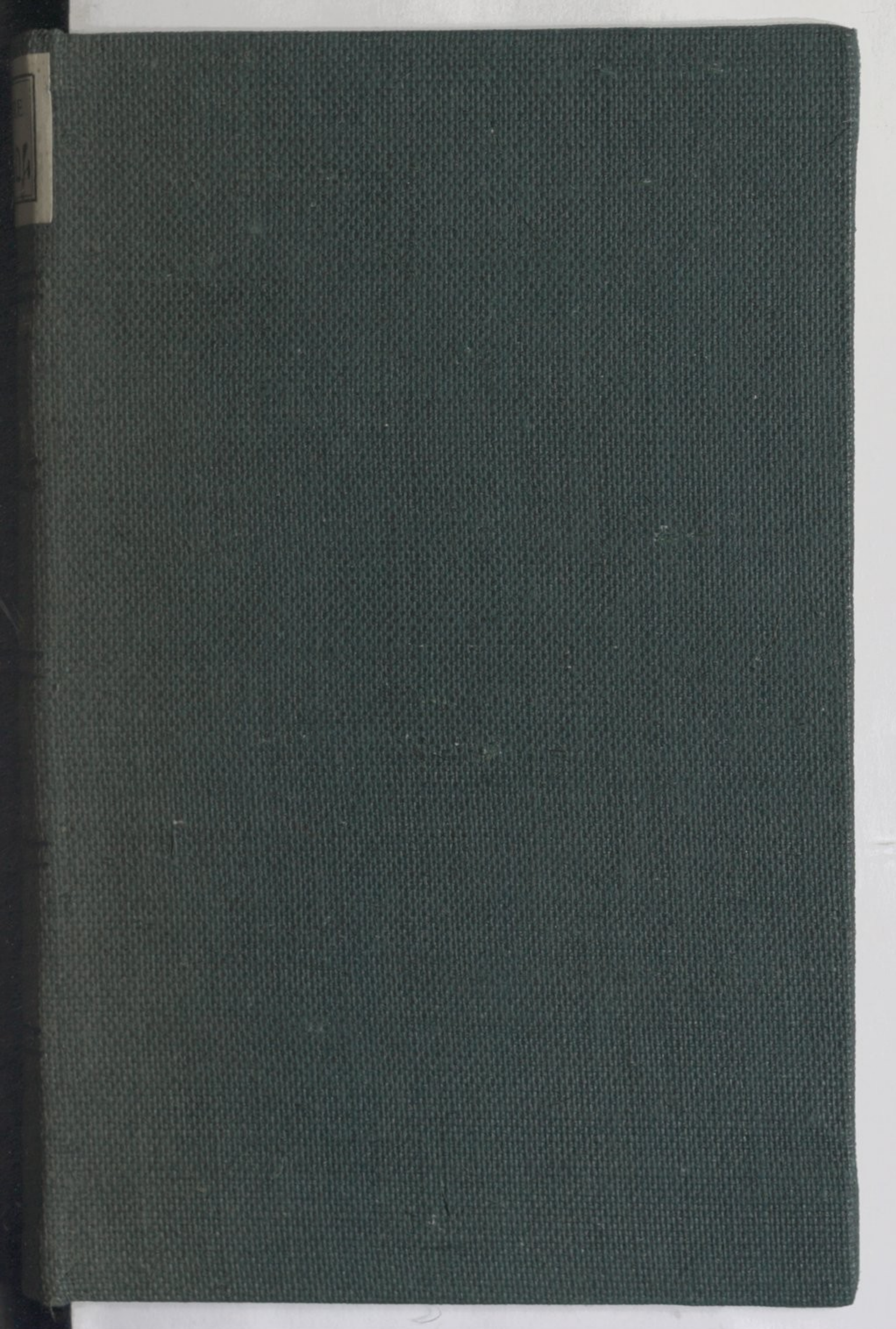
**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

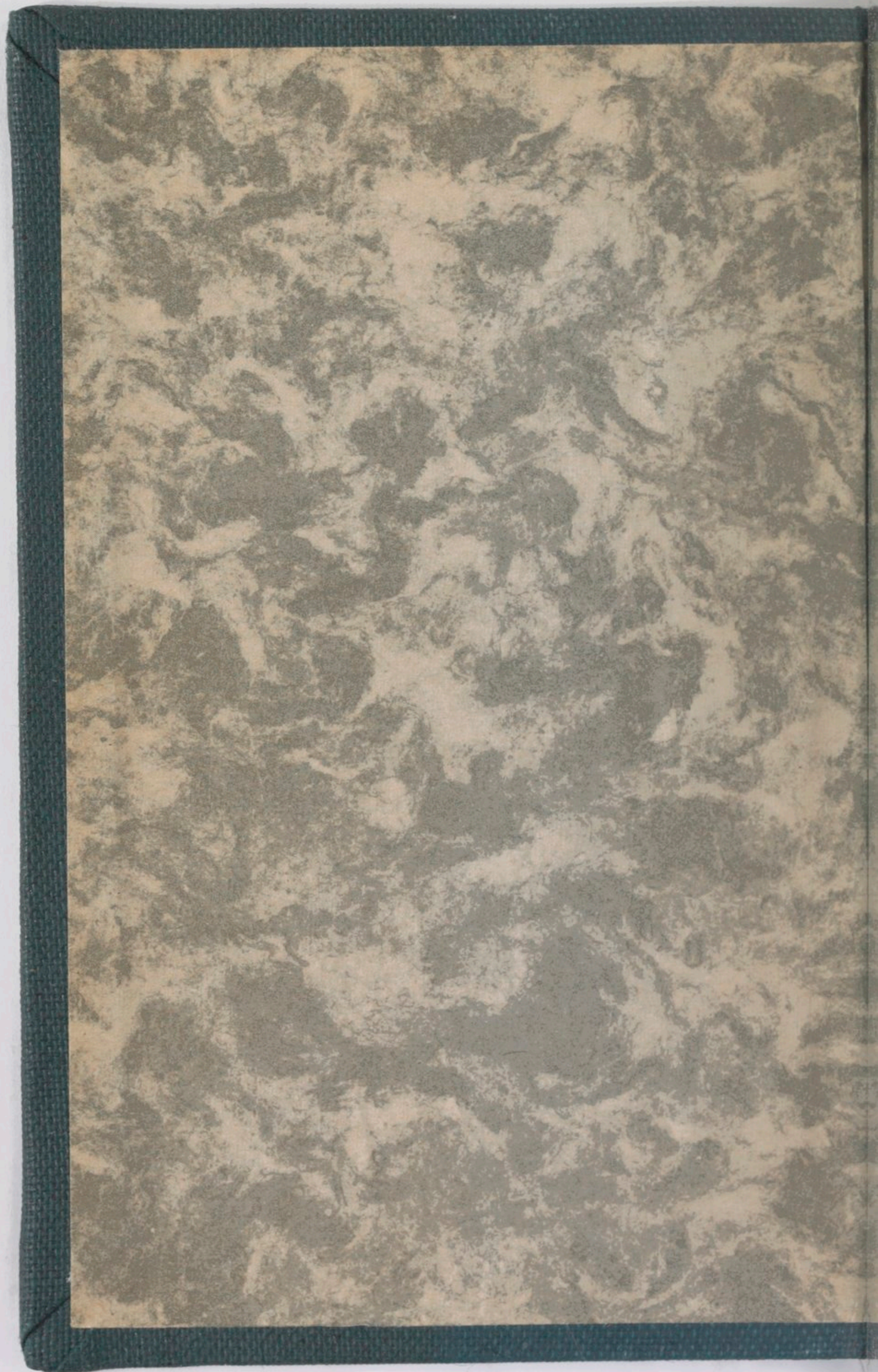
**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).









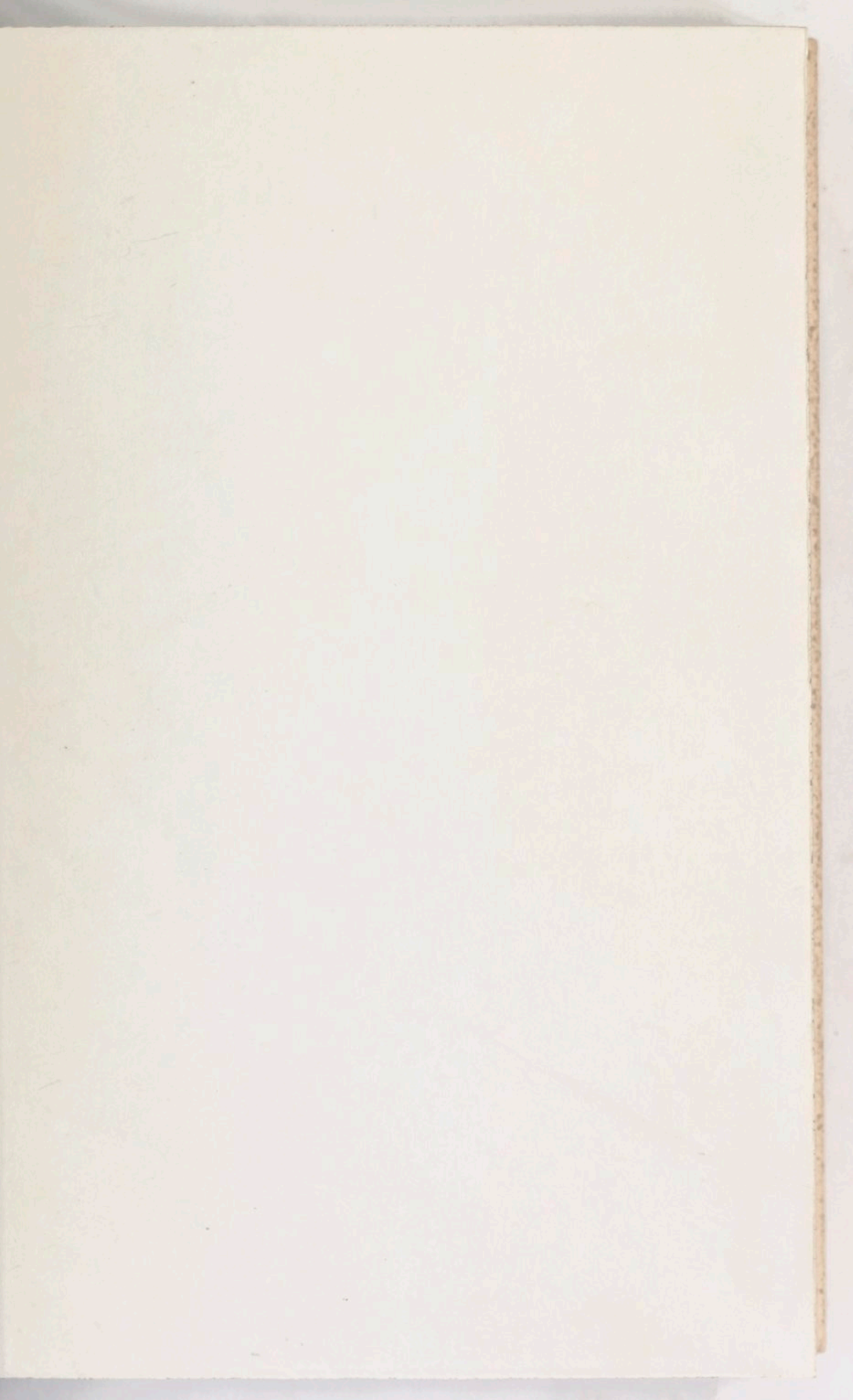






FORTIN 1978

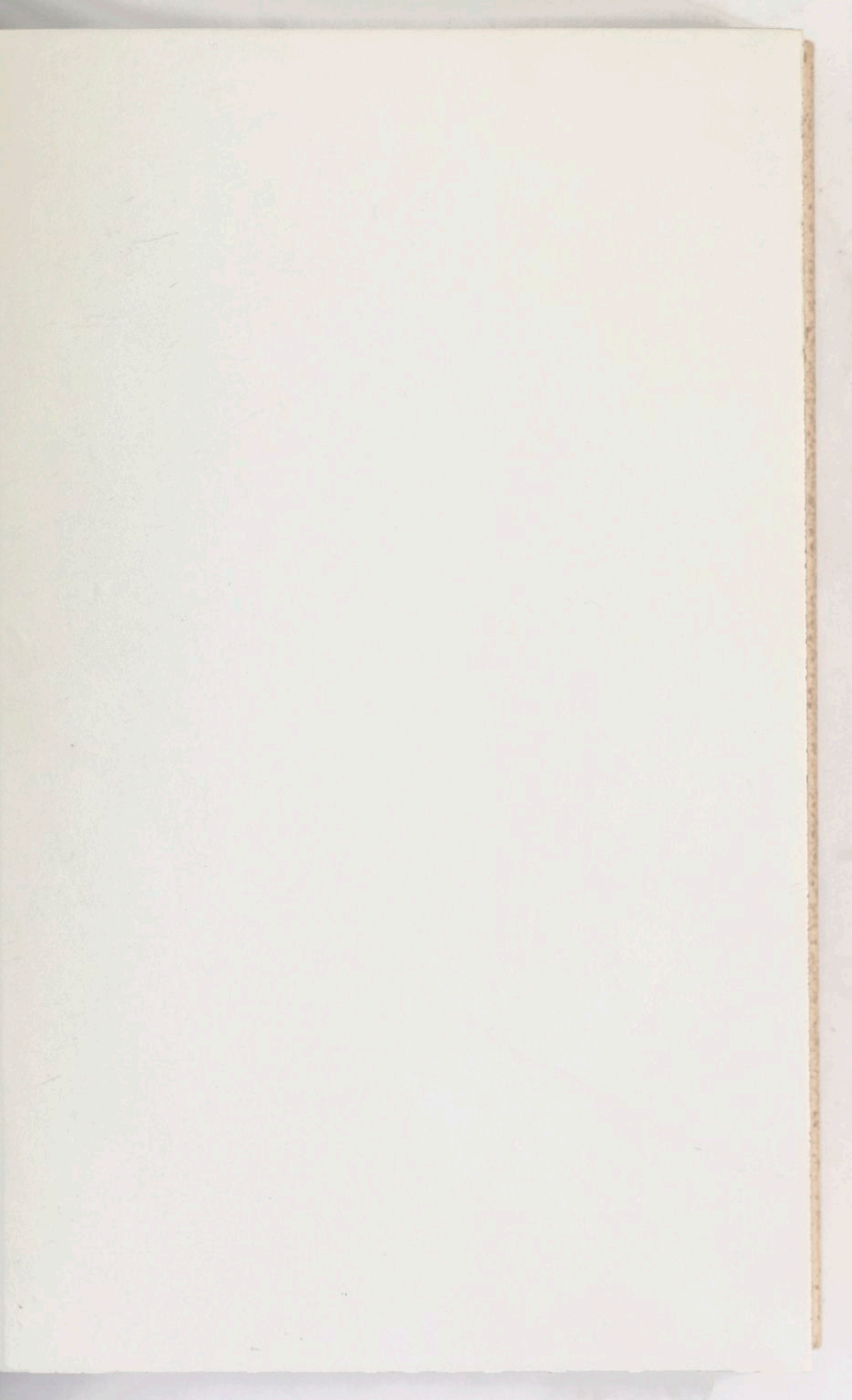






















58  
9/10 822  
1857  
COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc le volume —

1 franc 25 centimes à l'étranger

CHARLES DE LA ROUNAT

---

LA COMÉDIE

DE L'AMOUR



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—  
1857







LA COMÉDIE  
DE L'AMOUR

1146



47404

Y<sup>e</sup>

LA COMEDIE

DE L'AMOUR

LA COMEDIE

DE L'AMOUR

(C.)





# LA COMÉDIE DE L'AMOUR

PAR

CHARLES DE LA ROUNAT

---

L'ABBÉ BERTHELOT

LE VICOMTE DE CHAMILLY. — LA BUCHE DE NOEL

LE NARAH. — UN DRAME DANS UNE BOUTIQUE

LE CADET DE CAUMONT.



MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—  
1857

Traduction et reproduction réservées.

47404

LA COMÉDIE

DE LA MORT

LEON BERNARD

CHAMBER DE LA ROYAL

LEON BERNARD

LE CHAMBER DE LA ROYAL

LE CHAMBER DE LA ROYAL

LE CHAMBER DE LA ROYAL



LEON BERNARD

LE CHAMBER DE LA ROYAL

LE CHAMBER DE LA ROYAL

LEON BERNARD

LE CHAMBER DE LA ROYAL



## L'ABBÉ BERTHELOT

---

La distance qui séparait le château du presbytère n'était pas longue; mais il était dix heures du soir, la nuit était sombre, la pluie tombait par torrents et les rafales de l'équinoxe d'automne, arrachant aux arbres leurs feuilles jaunes, sifflaient avec fureur à travers les branches noires et ruisselantes.

L'abbé Berthelot, tenant à deux mains un large parapluie de cotonnade bleue, marchait côte à côte avec la vieille Brigitte, sa servante, qui portait un falot.

Le chemin qu'ils suivaient longeait le mur du parc,

au-dessus duquel se montrait la ramure presque complètement dépouillée d'une allée de tilleuls et d'un massif de marronniers d'Inde : une oseraie le bordait de l'autre côté, indice d'un terrain humide et glaiseux. Aussi, bien que le digne abbé cherchât à se maintenir sur les bandes d'herbe qui rayaient la voie, alternativement avec les ornières, faisait-il presque à chaque pas des glissades au bout desquelles une flaque d'eau se trouvait toujours à point pour recevoir son pied.

Il était si préoccupé qu'il ne s'en apercevait pas.

A quoi songeait-il donc si profondément, ce bon abbé ?

Il avait passé la soirée au château de la Chesnaye, ce qui lui arrivait le jeudi de chaque semaine ; il n'y avait là rien d'extraordinaire.

L'abbé Berthelot grommelait, chemin faisant, comme s'il eût dit ses patenôtres, sans prendre garde qu'un mot çà et là, dépassant le diapason général de son soliloque, tombait distinctement dans l'oreille de Brigitte. Enfin la contention de sa pensée devint à un certain moment telle que cette phrase tout entière s'échappa de ses lèvres :

— Elle a rougi, dit l'abbé, lorsque je suis entré !

— Ah ! monsieur le curé, s'écria Brigitte, est-il Dieu possible ! faites donc attention et regardez à vos pieds, vous venez de m'envoyer de l'eau plein mon sabot.



— Je vous demande pardon, Brigitte, je ne l'ai pas fait exprès, répondit naïvement l'abbé Berthelot, dont le trouble singulier n'échappait point à la paysanne.

— Ah ça! qu'est-ce que vous avez donc ce soir, monsieur le curé, vous avez l'air tout je ne sais comment; est-ce que vous avez perdu?

— On n'a pas joué.

— Tiens, pourquoi donc?

— La vieille madame de Mornais avait la migraine et n'a pas quitté sa chambre, et le mauvais temps, sans doute, a empêché M. du Portal de venir.

— Ah! — Eh bien, et M. Paul, lui, le mauvais temps lui a-t-il fait peur aussi?

— M. Duplessis y était, répondit gravement l'abbé.

Le ton froid et réservé dont fut faite cette réponse imposa quelques instants silence à la vieille Brigitte; mais bientôt elle revint à la charge.

— Vous m'avez accusée quelquefois, monsieur le curé, d'être une mauvaise langue...

— C'est vrai, Brigitte, dit avec bonhomie l'abbé, vous n'êtes pas une méchante femme; mais vous parlez trop volontiers du prochain pour ne pas le faire quelquefois à son préjudice.

— C'est bien, monsieur le curé, je ne dirai rien: je voulais vous donner un bon avis pour quelqu'un qui vous intéresse; mais je me tiens pour avertie, et le dia-

ble, sauf votre respect, ne me ferait pas desserrer les dents.

— J'espère, ma bonne, que je ne ressemble pas à l'ennemi du genre humain, et s'il s'agit en effet de quelqu'un qui m'intéresse... particulièrement sans doute; — car vous savez bien que rien de ce qui touche mes paroissiens ne me saurait être indifférent... — je vous absous à l'avance du plaisir que vous allez prendre à commettre une indiscretion.

— Eh bien! monsieur l'abbé, reprit Brigitte médiocrement flattée de la formule par laquelle il venait d'être donné licence à sa langue, il s'agit de la jeune comtesse.

— Et que peut-on dire de madame de la Chesnaye? dit en s'arrêtant tout court l'abbé Berthelot.

— Dame, monsieur le curé, on dit que le comte, toujours par voie et par chemins pour ses mines et ses usines, laisse plus souvent et plus longtemps qu'il ne faudrait la comtesse seule au château, et que le jeune M. Duplessis va volontiers lui tenir compagnie.

— Voyez un peu ces paysans! Eh bien! après?

— Après? Je n'en sais pas davantage, je ne vais pas au château, moi; mais voilà ce qu'on dit, je vous en avertis... Le fait est qu'elle ne doit pas s'étouffer d'agrément, la chère petite dame, qui n'a pour toute distraction qu'une vieille tante, le bonhomme du Portal et vous, monsieur l'abbé...



— Et ses enfants, Brigitte, vous les oubliez, dit sévèrement le prêtre...

— Ils jouent trop dans le parc avec leur bonne, pendant que madame la comtesse fait de la musique avec M. Paul, murmura Brigitte, témoignant ainsi de la sagacité que le paysan trouve toujours au service de la malveillance et de l'envie qu'il éprouve à l'encontre du bourgeois et surtout du seigneur.

— Brigitte, dit l'abbé Berthelot d'un ton qui n'admettait pas de réplique, votre péché est plus gros que je ne pensais ; car il y avait un mauvais sentiment dans vos dernières paroles. Sachez qu'il n'y a rien à dire sur le compte de madame de la Chesnaye, et que je me porte garant de son innocence. Je vous défends donc, — vous entendez ? — je vous défends de répéter à qui que ce soit ce que vous venez de me dire. Pensez-y : cela est plus grave que vous ne croyez, et si j'apprends que vous m'ayez désobéi... vous ne communiez point à Pâques !

Ils étaient arrivés à la porte du presbytère.

Brigitte alluma la chandelle de l'abbé et se retira sans mot dire.

L'intérieur de l'abbé Berthelot était traité avec cette héroïque indifférence des choses de la terre qui caractérise le vrai prêtre. On y sentait le froid et la nudité du cloître : partout le carreau, sauf un étroit tapis de lières étendu devant le petit lit de bois peint où couchait



l'abbé ; des murs badigeonnés et nus, point de glaces ; un simple miroir dans un vieux cadre de chêne uni, piqué des vers, avec un brin de buis fiché dans un de ses angles, pendait au-dessus d'une cheminée sans usage, sur lâtre immaculé de laquelle tombait la pluie, et où avaient chu, ce soir-là, les débris d'un vieux nid d'hirondelle. Le mobilier, réduit au strict nécessaire, était tel encore que l'avait laissé le prédécesseur de l'abbé Berthelot. Le seul luxe du bon abbé était, non pas sa bibliothèque, — en tant que meuble, elle n'existait pas, — mais ses livres rangés sur des tablettes de bois blanc, nombreux, et choisis de telle sorte qu'ils dénonçaient, en leur propriétaire, un lettré.

Ce n'était pas, en effet, un homme ordinaire que l'abbé Berthelot. D'abord, il était très-intelligent et très-simple, ce qui est rare ; puis il était profondément philosophe, sans en avoir la moindre conscience, et, en même temps, d'une piété imperturbable et profonde, œuvre de volonté devenue œuvre de foi ! S'il avait pu concevoir, dans son âme angélique et sereine, quelque pensée d'orgueil, il eût pu dire : la grâce ne m'a pas été donnée, je l'ai conquise ! Il s'était décrété vieil homme ; — car il avait à peine cinquante ans, — en avance de vingt années sur sa vie et se dissimulant ses forces à lui-même, à l'aide d'une mise en scène minutieuse et constante d'un âge qui n'était pas le sien. Avec

une pieuse et triste constance, il avait su s'habituer à marcher, comme Sixte-Quint, avec des béquilles qu'il jetait pour les reprendre ensuite, s'il se croyait l'élu d'une bonne action à accomplir, d'un dévouement à consommer. Il retrouvait des jambes pour courir vers le bien efficace et vers le sacrifice qu'il faisait à Dieu dans le prochain.

L'amour de la voie qu'il s'était tracée était si grand, l'habitude qu'il avait de la suivre était telle, que toutes ces choses s'accomplissaient avec une merveilleuse harmonie. Ainsi que dans ces œuvres parfaites, fruits d'une volonté puissante, d'un labeur prolongé, d'un effort incessant, ni la volonté, ni le labeur, ni l'effort n'apparaissaient dans la vie, non pas seulement apparente, mais profonde, mais intime, de l'abbé Berthelot, et elle s'accomplissait, pure et paisible, dans l'unité de la vertu.

L'abbé était un homme de haute taille, maigre, d'une tenue distinguée, même élégante, en ne donnant au mot qu'une signification restreinte. Ses cheveux gris abondants encadraient un front élevé, mais dépourvu de protubérances latérales. Les yeux, quoique noirs, étaient doux jusqu'à la tendresse, très-souvent fixes et perdus dans le vide, comme ceux des rêveurs. Un nez aquilin, séparé du front par une scissure profonde, et des sourcils arqués et drus, donnaient au visage un air



d'austérité ordinaire et d'énergie accidentelle, que l'expression des yeux n'atténuait pas à première vue. Les paysans avaient toujours respecté l'abbé Berthelot, et étaient arrivés à l'aimer, tant il avait de fois démenti pour eux le premier aspect de sa physionomie.

Demeuré seul, l'abbé resta sous l'obsession de sa préoccupation charitable, et le souvenir de sa soirée au château persista.

Habitué à se plier aux menues pratiques de sa profession, qui paraissent ordinairement futiles ou affectées aux yeux des gens du monde, il suivait rigoureusement les traditions et les procédés de son ordre, ayant bien et dûment constaté leur raison d'être et leur utilité pratique. Pour vaincre son idée fixe, il dit ses prières à haute voix et à plusieurs reprises. Les prières faites, l'idée resta. Alors, il lut quelques pages de son bréviaire; puis quelques chapitres de l'*Imitation* en latin, pour mieux embesogner son esprit. Parvenu au chapitre *de pura mente et simplici intentione*, il se rappela la traduction de Corneille, et donna de l'occupation à sa mémoire en la récitant.

— J'ai toujours été frappé, murmura l'abbé, de ce passage, où perce l'un des rares côtés humains de ce livre, un peu trop exclusivement monacal, peut-être, pour être le bréviaire absolu d'un prêtre, dont la profession regarde autant l'homme que Dieu. Et, tout en se

mettant au lit, il récita lentement, pour en mieux suivre le sens, les vers suivants :

Purge l'intérieur, rends-le bon et sans tache,  
Tu verras tout sans trouble et sans empêchement,  
Et tu sauras comprendre, et tôt, et fortement,  
Ce que des passions le voile épais te cache :  
Au cœur bien net et pur l'âme prête des yeux  
Qui pénètrent l'enfer et percent jusqu'aux cieux ;  
Il voit tout comme il est, et jamais ne s'abuse...

— Pourtant, dit l'abbé en s'interrompant, je suis bien sûr que la comtesse a rougi !

L'idée obstinée reparaisait victorieuse ; elle voulait décidément sa place dans les méditations de cet homme de bien.

L'abbé Berthelot n'en éprouva pas d'impatience :

— Soit ! dit-il avec résignation, et s'allongeant sur sa couche, il joignit les mains sur sa poitrine, dans la pose exacte des statues couchées sur les tombeaux, prêt à donner audience à sa pensée tenace et à en délibérer.

Je crois, pensa-t-il, résister aux sollicitations d'une curiosité vaine ou d'un orgueil avide de porter des jugements. Je me trompe : ce n'est pas un mérite que je me donne, c'est une lâcheté que je commets. J'obéis plutôt au désir égoïste et secret de conserver ma tranquillité



qu'à aucun sentiment charitable. Je ne suis pas un moine, mais un prêtre, et ce n'est pas pour nous qu'il a été dit : « Vous n'avez pas à répondre pour les autres, mais vous rendrez compte pour vous. » Non, non ; car nous avons charge d'âmes. Je recule devant un devoir, il y a ici une mission à remplir pour moi ! — Il ne s'agit donc plus d'opposer les défiances de ma modestie aux suggestions d'un esprit qui, après tout, et grâce à Dieu, est doué de quelque clairvoyance ; il s'agit de voir nettement les choses et d'intervenir... — Intervenir ! reprit l'abbé, voilà, voilà ce qui m'épouvante... C'est là que gît la raison obscure de ma défaillance et de ma fuite... Intervenir ! répéta-t-il encore : comment ? Que ferai-je ? — Interrogeons d'abord le danger : avec l'aide de Dieu, je trouverai les moyens de le combattre. Il suffit souvent des plus petites choses pour faire faire aux événements des angles inattendus. Les paysans parlent déjà : qu'y a-t-il ? Peut-être rien que des apparences, et de bien faibles et de bien banales apparences. Pourquoi, alors, la comtesse a-t-elle rougi ? — J'étais en retard. Le temps était horrible. On pensait que je ne viendrais point. Quelle figure a donc faite M. Paul Duplessis à mon arrivée ? En voyant la rougeur de la comtesse, je me suis troublé comme un sot, et je suis resté plus interdit qu'elle : j'ai baissé les yeux comme si j'avais été moi-même pris en faute, j'ai trébuché sur un coussin,

et j'ai caressé le chien de madame de Mornais avec une tendresse imbécile. — M. Duplessis était debout et me tournait le dos, regardant, aux vitres de la fenêtre, l'impénétrable nuit, comme s'il y eût vu clair... J'eus le loisir de lâcher trois ou quatre sottises sur le temps, sur le chien et sur la migraine de madame de Mornais, avant que le jeune homme vînt nous joindre. Il était fort maussade et paraissait... ce que l'on paraît quand un importun dérange un entretien agréable... Je me rappelle qu'avant ma sortie du séminaire, un jour que je me trouvais dans le salon de ma tante, seul avec... — il faut bien, dit avec repentir et humilité l'abbé Berthelot, s'interrompant dans son souvenir; il faut bien que mon rapide passage à travers la vie du monde et le triste apprentissage que j'ai fait des passions humaines avant ma *profession*, me serve à quelque chose... — la soirée, reprit-il, poursuivant son examen rétrospectif, la soirée s'écoula décousue et boiteuse : on aurait bien pu faire un écarté ou un piquet à trois. M. Duplessis refusa une partie de dames que je lui offris, et préféra crayonner des hachures sur un album et écrire soixante ou quatre-vingts fois son nom, en ayant l'air de chercher des parafes pour sa signature. Grand désœuvrement : joie interrompue, espérance trompée, préoccupation tenace. La comtesse ne l'a pas regardé une seule fois. Lui, il s'était posé de



façon à tenir dans le même rayon la pendule et la comtesse, et à profiter ainsi de l'amphibologie de son regard. Il y avait de l'amertume dans ses paroles, presque le désir de m'être désagréable. Il effleurait volontiers de sa critique les opinions qui devaient avoir ma sympathie, et la comtesse les défendait avec un petit air tendre et charitable qui nous caressait tous les deux à la fois. — Enfin, malgré mon aveuglement et ma sottise, je sentis se dégager de cette longue et gauche soirée un tel malaise, qu'instinctivement je quittai le château une grande demi-heure plus tôt que d'habitude. Lorsque je partis, M. Duplessis me fit un adieu si cordial, que je fus frappé de sa discordance avec le ton de nos rapports durant la soirée. Son front parut tout d'un coup dégagé des sombres nuages qui l'avaient obscurci depuis mon entrée, et cette embellie subite ne servit qu'à rendre plus évidente l'expression de désappointement profond dont il ne put se défendre quand madame de la Chesnaye lui dit d'un petit air dégagé : — « Voulez-vous une lanterne, monsieur Duplessis ? » En y regardant de près, ceci me rassure ; car la comtesse aurait pu ne pas le congédier : il était de bonne heure pour des gens du monde. — A-t-elle craint que ma défiance fût éveillée ? — Allons, ne la calomnions pas et ne nous hâtons point de conclure. — Demain, j'irai au château, — je prierai la comtesse d'organiser une quête, — ce sera



mon prétexte : — les pauvres y gagneront toujours cela !

L'effervescence du bon abbé, soulagée par cette issue donnée à ses sentiments inquiets, s'était calmée peu à peu, durant le long conseil qu'il avait tenu avec lui-même. Les dernières phrases que nous avons rapportées ne furent point murmurées sans pauses, et ces pauses étaient de plus en plus prolongées. Il lui fallut beaucoup de temps pour trouver l'expédient naïf de la quête, et l'effort qu'il fut obligé de faire pour émettre sa pensée, quelle que fût la simplicité de la formule, acheva d'épuiser ce qui restait de force à son esprit, livré maintenant sans entraves aux assauts du sommeil.

Le bruit de la pluie sur les vitres et les grondements sourds du vent achevèrent, par leur monotonie et par le sentiment inévitable de bien-être qu'ils répandent chez les gens qui sont au chaud et à l'abri, ce que la juste satisfaction que venait de se donner l'abbé Berthelot avait commencé.

Le digne homme s'endormit.

Cette jeune comtesse de la Chesnaye, dont l'abbé Berthelot se préoccupait si fort, avait su, en effet, lui inspirer un intérêt plus qu'ordinaire, intérêt qu'expliquera d'ailleurs la suite de cette histoire. L'abbé avait autrefois connu, avant d'entrer dans les ordres, la mère de la comtesse, qui appartenait à une famille fort ancienne et fort riche du Languedoc. Il venait d'être, sur

sa demande, envoyé en mission à la Guyanne, lorsque mademoiselle Valentine de Lauraguais — c'était ainsi que se nommait la mère de la comtesse — épousa, avec un million de dot, le marquis de Villaret-Taxis, un excellent gentilhomme qui possédait 500,000 livres de rentes. La jeune comtesse de la Chesnaye fut l'unique fruit de ce mariage. Aucun souvenir ne lui restait de son père : elle avait trois ans lorsqu'il fut tué en duel en défendant l'honneur de sa femme, pour laquelle il professait une véritable adoration. Le marquis était brave, spirituel et bon, mais il était laid, et joignait à cela une brusquerie d'allure peu propre à éveiller la sympathie et à inspirer des préventions favorables. Il avait peu d'amis ; mais ceux qu'il avait lui étaient invinciblement attachés. Enfin il déplaisait généralement au premier abord ; mais quand on l'avait pratiqué, on subissait le double charme d'un esprit plein d'élévation et de vivacité, d'un cœur plein de sentiments généreux et de délicatesses. Mademoiselle de Lauraguais avait obéi à regret à une volonté plus forte que la sienne en épousant le marquis ; mais peu à peu elle avait éprouvé ses mérites, l'affection était venue avec la reconnaissance, et lorsqu'elle le perdit, au vide qu'elle sentit autour d'elle, à l'âcre et douloureuse persistance de ses souvenirs, elle reconnut que, pour ne s'en être jamais doutée, elle n'en aimait pas moins très-réellement son mari. Jeune, — la



marquise avait alors vingt-quatre ans, — et riche d'affection non dépensée, elle se livra, avec l'ardeur d'une âme qui croit avoir découvert sa véritable voie, à cet amour rétrospectif. La mémoire du marquis de Taxis se dégagea de son enveloppe matérielle ; la forme arbitraire et peu attrayante qui recouvrait comme d'un masque, pendant sa vie, les perfections de son être intime, s'évanouit, et sa femme ne le vit plus, en souvenir, que comme ces esprits dont parle Swedenborg, « dans les apparences de sa réalité. » La marquise ne quitta plus le deuil et se consacra à l'éducation de sa fille. Des procès ruineux, intentés par la famille de son mari, dévorèrent les trois quarts de sa fortune : elle n'en eut ni affliction ni colère, et ne diminua pas d'un écu la bourse toujours ouverte de ses charités. Comme elle prenait les fonctions de Providence pour les individus, elle prit les fonctions de gouvernement pour le pays qu'elle habitait, en réalisant de ses deniers les vœux, quelquefois indiscrets, du conseil municipal, et en prenant souvent l'initiative de travaux qu'on lui disait être d'utilité publique. Quand sa fille eut dix-neuf ans, elle la maria au comte de la Chesnaye, dont la fortune était médiocre, mais que la jeune fille aimait, et dans lequel, d'ailleurs, la marquise crut trouver la monnaie du marquis défunt, avec d'assez remarquables agréments physiques en plus. Un an plus tard, quelques mois après la

naissance du premier enfant de madame de la Chesnaye, la marquise de Villaret-Taxis, comme si elle n'eût eu plus rien à faire en ce monde, mourut de la rupture d'un anévrisme au cœur, affection dont elle souffrait depuis la perte de son mari, et contre laquelle elle n'avait jamais rien voulu faire. La jeune comtesse fut prise d'un tel désespoir, qu'il fallut quitter la résidence où s'était écoulée sa jeunesse, et c'est alors que le comte vint s'établir avec elle au château de la Chesnaye.

L'abbé Berthelot était depuis dix ans curé dans la commune quand le comte et la comtesse y firent leur installation. Le comte, qui le connaissait, quoiqu'il fût venu jusqu'alors assez rarement dans le pays, alla lui rendre visite, et l'invita à venir voir le plus souvent possible la comtesse, élevée par sa mère dans des sentiments de piété auxquels, disait-il, il s'associait de cœur.

— Cela signifie, dit en souriant l'abbé, que M. le comte ne viendra sans doute pas très-régulièrement à la messe.

— Je suis souvent forcé de voyager pour mes affaires, répondit M. de la Chesnaye : je m'occupe du temporel, le spirituel regarde la comtesse ; mais j'espère bien en ceci jouir des bénéfices de la communauté. — A propos, ajouta le comte avec une gravité triste, nous touchons à une date bien douloureuse pour ma femme et pour moi, l'anniversaire de la mort de ma belle-mère. Il y aura



dans trois jours un an que cette noble et pieuse femme nous a quittés.

— Elle était âgée ? demanda l'abbé Berthelot avec un ton de componction polie, dans lequel perçait l'indifférence naturelle à un homme un peu blasé sur les choses de la mort.

— Non, monsieur le curé ; la marquise avait quarante-deux ans.

— Les noms, je vous prie ? dit l'abbé en prenant un petit registre sur lequel il se disposa à écrire.

— Marquise de Villaret-Taxis, née Valentine-Henriette de Lauraguais... Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous, monsieur le curé ?

L'abbé Berthelot avait tressailli à ce nom ; une pâleur mortelle avait envahi son visage ; sa plume, étrangement serrée entre ses doigts crispés, attestait une tension violente, transmise des nerfs de la sensation aux nerfs du mouvement, et révélant un effort énergique de compression et de résistance : dévoré d'une curiosité invincible, et soutenant contre lui-même une lutte où sa volonté avait le dessous, il restait immobile, la bouche ouverte et convulsive, attachant sur M. de la Chesnaye des regards qui semblaient vouloir, selon l'énergique expression italienne : *Succhiargli dagli occhi il segreto*.

— Mais je l'ai connue, monsieur, je l'ai connue ! —

s'écria l'abbé Berthelot, — les phénomènes rudimentaires que nous avons sommairement indiqués n'ayant pas mis, avec tout leur cortège de causes et de conséquences, plus d'une seconde à s'accomplir.

— Une sainte femme, dit le comte.

— Oh ! bien belle ! dit l'abbé.

Cette phrase, peu orthodoxe, murmurée par sa bouche comme si elle n'eût été qu'endormie sur ses lèvres, sa conscience l'entendit, et, en un instant, sollicitée par ce cri d'alarme, sa volonté se dressa comme l'archange, ailée pour franchir les distances, cuirassée d'or pour résister aux coups, armée du glaive flamboyant pour frapper.

Le pauvre curé baissa la tête et se signa en fermant les yeux ; quand il les rouvrit, les éclairs de ses regards étaient éteints, ses traits détendus, son front d'une sérénité parfaite.

— Les choses se feront, monsieur le comte, reprit-il avec un grand calme, aussi bien qu'elles peuvent se faire dans une église de village ; mais Dieu sera avec nous...

— Et avec votre esprit, je le vois, monsieur le curé, ajouta d'un ton pénétré M. de la Chesnaye : puisque vous avez connu la marquise, venez voir souvent sa fille, à qui vous en pourrez parler comme il convient, je crois.



— « Laissez les morts ensevelir leurs morts, » a dit Jésus-Christ : il ne convient pas, monsieur le comte, d'entretenir outre mesure une douleur qui, en diminuant le ressort de l'âme, peut nous induire à négliger nos devoirs permanents, ou à ne les accomplir qu'avec découragement et tiédeur. Le pieux souvenir que madame la comtesse a conservé de sa mère, est légitime et louable ; mais il ne faut pas l'exagérer comme les femmes sont quelquefois trop portées à le faire. J'ai en ceci l'exemple de ma propre mère : les natures délicates, dépravées peut-être, ont fait la découverte redoutable et impie de la volupté de la douleur ; malgré sa sombre hypocrisie, on ne la doit pas moins fuir que les autres, cette volupté terrible... la plus destructive peut-être, ajouta-t-il d'une voix profonde, la plus contraire aux devoirs de l'homme envers soi-même. Moins nous parlerons du triste sujet auquel nous allons dans trois jours payer notre tribut, mieux vaudra, croyez-en ma propre expérience, monsieur le comte. J'irai voir madame la comtesse souvent et de grand cœur, mais je me ferai mondain pour elle : il ne faut pas être curé plus qu'il ne convient, dans l'intérêt même de la cause du bon Dieu, et pourvu que l'on conserve sa soutane, on n'est pas tenu d'être toujours en surplis.

L'abbé Berthelot tint parole, et devint bientôt un hôte habituel du château : il plut beaucoup à la com-

tesse, et s'attacha lui-même fort affectueusement à elle.

M. de la Chesnaye, doué d'une activité dévorante et d'un incroyable besoin de mouvement, s'était lancé dans une série d'entreprises industrielles dont le soin l'absorbait tout entier. Aussi, bien qu'il adorât sa femme, passait-il rarement plus d'un mois de suite au château que la comtesse habitait toute l'année, et où elle avait pour compagnie ordinaire madame de Mornais, tante maternelle du comte. Madame de Mornais était une grosse personne, aux bras courts, extrêmement myope au moral comme au physique, exclusivement née pour faire de la tapisserie et jouer aux cartes, dépourvue de toute pénétration, incapable d'un raisonnement quelconque, cuirassée d'une indifférence profonde et d'un tranquille dédain pour tout ce qui n'appartenait pas directement à la série très-restreinte d'idées toutes faites, qui se carraient à l'aise dans son cerveau et dont elle se servait, comme les gens qui jouent du cor emploient les tubes divers à l'aide desquels ils modifient le ton de leur instrument. Visage bouffi, peau veloutée, teint rose, trente-deux dents courtes et blanches, sourcils nuls remplacés par un arc très-artistement fait avec la tête d'une épingle enfumée, cheveux fins et blonds, mains petites et blanches, pieds mignons, mais engorgés à la cheville. Madame de Mornais ne voyait dans l'abbé Berthelot qu'un *ecclésiastique* ordinaire, et le traitait sans plus de considération que



n'en avaient pour leurs chapelains les seigneurs féodaux. Son interlocuteur habituel, son partenaire de prédilection était M. du Portal, gentilhomme de cinquante-cinq ans, qui avait essayé de faire un peu de chouannerie en 1830, se croyait Breton bien qu'il fût né en Picardie, et s'imaginait très-sincèrement être le collègue des Charrette et des Lescure. Ancien garde du corps de Charles X, il avait avec lui une ressemblance singulière, qu'il augmentait encore en arrangeant ses cheveux comme le faisait le roi, et comme nos vieilles pièces de cinq francs le consacrent.

Possesseur d'une fortune considérable, il était resté garçon par affection pour son unique neveu, « le jeune monsieur du Plessis, » qui venait inaugurer cette année une redevance, récemment convenue, de deux mois de cour et de petits soins à payer annuellement à son oncle.

Celui-ci, qui l'avait fait élever selon ses idées et, à ce qu'il croyait, en parfait gentilhomme, avait trouvé en lui une rare docilité. Il avait tenu opiniâtrément à ce que son fils d'adoption fût avant tout bon écuyer et fort à l'escrime. Puis il lui avait fait faire ses études à Paris, en qualité d'externe libre dans un collège, sous la direction d'un abbé de sa connaissance, homme fort savant et fort spirituel, mais des plus mondains. Le côté des arts d'agrément n'avait pas été négligé. Paul du Plessis

avait eu pour maître de danse un premier sujet de l'Opéra, Kalkbrenner pour professeur de piano, Bordogni pour maître de chant, et pour maître de dessin je ne sais plus quel paysagiste à la mode au faubourg Saint-Germain. Le jeune homme avait agréablement réussi dans ces diverses choses, sans montrer de prédilection particulière pour aucune. Il les possédait isolément sans qu'aucun lien les unit entre elles, et passait indifféremment de l'une à l'autre, sans les embrasser jamais toutes ensemble dans un sentiment commun. Il n'avait nul soupçon de la philosophie de ses connaissances, et sa science manquait absolument de synthèse. Ce n'était, du reste, ni son oncle, ni son précepteur qui eussent pu se charger de cette partie élevée de l'éducation, — généralement et particulièrement négligée et méconnue, — et tout le côté moral du pauvre garçon était resté absolument en jachère, sans qu'aucune herbe folle y eût été brûlée, sans qu'aucune bribe d'engrais y fût tombée, sans qu'aucun coup de houe en eût entamé le sol compacte et pierreux.

Par-dessus le marché, le bonhomme du Portal n'était pas religieux : il en était toujours aux abbés galants de la régence, et traitait comme tel l'abbé Berthelot lui-même, auquel il frappait amicalement sur l'épaule, qu'il regardait en clignant malicieusement de l'œil quand s'égarait dans la conversation quelque allusion sca-



breuse, et qu'il appelait « gaillard » et « bonne pièce. »

Paul du Plessis avait été mené de bonne heure dans le monde et dirigé dans ses premières aventures par son oncle lui-même, qui rangeait les exploits galants parmi les illustrations d'un gentilhomme.

Livré à lui-même à sa majorité, il vivait seul et libre à Paris depuis quatre ans, ne faisant absolument rien autre chose que monter à cheval, faire des armes, tirer aux pigeons, suivre l'Opéra, bien vivre et, selon l'expression de son oncle, « servir les dames. » C'était un joli garçon, brun, aux yeux bleus, habillé ordinairement comme un domestique anglais, et qu'on eût pris facilement, en grande tenue, pour un Américain de distinction. Sans passions et très-ordonné dans sa conduite, il ne dépassa jamais pour ses dépenses la pension de mille écus par mois que lui faisait son oncle, si ce n'est une fois; mais ce fut de propos délibéré : un de ses amis lui ayant démontré la nécessité de simuler une dette quelconque pour que rien ne manquât à sa renommée de gentilhomme, et pour donner à M. du Portal le droit de parler des folies de son neveu.

Présenté par son oncle au château, cordialement accueilli par le comte alors présent, gracieusement reçu par la comtesse qu'il trouva jouant avec les deux plus jolis enfants qu'on puisse imaginer, M. Paul ne douta pas un seul instant que madame de la Chesnaye ne dût



être la docile héroïne du petit roman qu'il se proposait bien de mettre en action pendant son séjour à la campagne.

La chose, dans l'application, lui présenta des difficultés inattendues : madame de la Chesnaye n'avait pas en elle trace de coquetterie. Guidée, au contraire, par une piété solide et des principes sérieux, elle avait enfermé sa vie dans l'amour de son mari et de ses enfants. Mais M. de la Chesnaye était si souvent absent !

Paul du Plessis était depuis trois mois à la Chesnaye et ne parlait point de partir. Il avait compris que la tactique parisienne ne réussirait point auprès d'une femme comme la comtesse, et après avoir, sans succès, essayé d'appliquer divers procédés qu'il tenait de son oncle, il avait fini par adopter, de dépit, le plus sûr peut-être, mais le plus dangereux, celui qui consiste à devenir d'abord amoureux soi-même de la personne dont on veut se faire aimer.

Malheureusement, il faut bien l'avouer, le moyen n'avait pas été absolument sans effets : non que ces effets fussent encore très-positifs et directement au bénéfice de M. Paul du Plessis, mais enfin il y avait eu un résultat produit.

Rompue au train ordinaire de sa vie, la comtesse s'ennuyait beaucoup moins que ne le supposaient la vieille Brigitte et les bons habitants du petit village de la Ches-



naye ; mais il est bien vrai que, depuis la présence de M. du Plessis au château, la comtesse percevait d'une façon plus nette le sentiment de sa solitude. Depuis trois mois M. de la Chesnaye avait passé deux fois huit jours auprès d'elle, et, depuis son dernier départ, toutes ses lettres annonçaient d'indispensables prolongations d'absence. La comtesse en éprouvait une irritation singulière, et une impatience vague et toute nouvelle avait remplacé sa quiétude ordinaire. En somme, — et ceci fait grandement l'éloge de la vertu native de madame de la Chesnaye, — les assiduités de Paul du Plessis n'avaient fait jusqu'alors qu'éveiller chez elle le légitime désir de la présence de son mari, qu'elle ne voyait plus que pourvu de tous les charmes d'un amant. Elle écoutait volontiers le courtisan de son cœur et subissait même son influence ; mais il réalisait le *sic vos non vobis* de Virgile, tressant le nid pour un autre : madame de la Chesnaye rêvait l'amour dans le devoir ! Si le comte peu avisé fût revenu, il eût trouvé l'amante dans la femme, et rien n'eût manqué à la mystification du pauvre séducteur ; mais le comte ne revint pas.

Huit longs jours s'étaient écoulés depuis la dernière lettre de M. de la Chesnaye ; la comtesse se sentait prise d'une invincible mélancolie, elle n'attendait plus... que les visites de M. du Plessis, qui savait si bien occuper une place trop longtemps vide. Le feu secret qui couvait



dans le cœur de la comtesse commençait à rayonner quelques reflets vers le foyer qui l'avait allumé.

Ce n'était pas madame de Mornaïs qui eût pu jeter de l'eau sur ce rudiment d'incendie : elle trouvait Paul du Plessis incomparable, et n'avait pas plus de goût que de talent à lire dans les âmes. Quant à M. le baron du Portal, il savait trop à point accaparer sa fidèle admiratrice, disparaître dans certains cas, lever les lièvres de la conversation ou rompre les chiens quand ils faisaient fausse piste, pour ne pas mériter le soupçon d'une coupable connivence.

Le lendemain de cette soirée dont nous avons vu revenir l'abbé Berthelot, le digne curé de la Chesnaye s'éveilla comme un général un jour de bataille.

A peine avait-il ouvert les yeux, — il était encore de fort bonne heure, — que Brigitte entra, après avoir discrètement frappé.

— Monsieur le curé, dit-elle d'un air confus, j'ai dit sept fois l'acte de contrition et sept fois mon *Confiteor*...

— Pourquoi sept fois ? dit l'abbé, devenu distrait dès qu'il avait compris qu'il ne s'agissait que d'un cas de conscience de Brigitte ; pourquoi pas six ou pas huit ? Vous eussiez demandé mentalement pardon à Dieu avec un sincère regret de la faute commise et la ferme volonté de n'y plus retomber, que cela eût encore mieux valu. N'importe, se hâta-t-il d'ajouter, vous avez agi à



bonne intention; c'est bien, allez et ne péchez plus, si c'est possible. Voilà tout ce que vous aviez à me dire?

— Il y a le père Sauvageot qui vous fait demander, monsieur le curé; son garçon est là qui vient vous quêrir; il paraît que le pauvre cher homme est bien bas.

— Dites que j'y vais, Brigitte.

— Faudra que vous passiez par le chemin d'*au long* du parc; à travers champs, vous n'en sortiriez pas sans y laisser vos souliers, sauf votre respect. Il a tombé de la pluie toute la nuit comme si on la donnait pour rien.

— Eh bien! dit l'abbé, se répondant à lui-même, en revenant j'irai au château.

La pluie et le vent avaient cessé avec la nuit : le soleil montait dans un ciel pur, éclairant de ses rayons éclatants, à travers une atmosphère d'une transparence merveilleuse, les ravages causés par la tourmente.

Les allées du parc de la Chesnaye étaient jonchées de feuilles et de menues branches; quelques arbres même avaient été couchés ou *étêtés* par l'autan. Les massifs de dahlias, battus par la bourrasque et chargés par la pluie, gisaient renversés sur le sol, couvrant de leur frondaison lourde et sombre les touffes écrasées des chrysanthèmes d'automne et des asters. Les herbes et les fougères commençaient à se redresser sous l'influence du soleil : les parterres, les taillis et les bois étaient pleins de leurs



bruissements, mêlés au fourmillement confus causé par l'agitation affairée de tout un petit monde animal, plus ou moins éprouvé par les désastres de la nuit.

Pendant que l'abbé Berthelot se rendait auprès du moribond qui réclamait son ministère, la jeune comtesse de la Chesnaye se levait mélancolique et songeuse.

Coiffée d'un large chapeau de paille et chaussée de petites mules de bois, trop élégantes et trop fines pour mériter le nom de *sabots* qu'elle leur donnait, elle se disposait à descendre au jardin, quand ses enfants, au bruit qu'elle fit, sortirent de leur chambre et coururent après elle. Leur vue provoqua chez la comtesse un mouvement d'expansion passionnée : elle les prit dans ses bras et les couvrit de baisers. Cependant elle trouva qu'il faisait « trop mouillé » pour qu'ils pussent sans inconvénient l'accompagner dans sa promenade, et pria leur bonne de les retenir sur la terrasse sèche et sablée qui régnait au-devant du château.

Armée d'une paire de ciseaux, la comtesse entreprit de couper les fleurs flétries ; mais elle renonça bien vite à cette occupation, aimant mieux promener sa rêverie par les allées du parc, où elle s'engagea, écoutant chanter les oiseaux et roulant entre ses doigts la tige d'une rose du Bengale à peine éclos, dont elle respirait, par instants, le parfum suave et léger.

L'allée qu'elle suivait l'ayant conduite à une terrasse



qui avait vue sur la campagne, elle s'assit sur le rebord de l'espèce de parapet que présentait le mur du parc, assez bas en cet endroit, et au pied duquel passait un chemin sablonneux. Au moment même où la comtesse paraissait sur la terrasse, M. Paul du Plessis, à cheval, débouchait dans le chemin.

Le cavalier, en selle, se trouvait juste au niveau de la dame, et la conversation n'était pas difficile. La foi en son étoile, que cette rencontre inattendue donna subitement à M. du Plessis, le rendit plus hardi ; le petit obstacle du mur qui les séparait rendit peut-être la comtesse moins réservée ; la situation d'ailleurs était poétique et gracieuse, et la nature, par certaines influences et certains aspects, est quelquefois plus complice qu'on ne pense de certains méfaits dont elle s'accommode volontiers. La conversation fut longue, la cloche du château avertit seule la comtesse du temps qui s'était écoulé : elle se leva rougissante et honteuse.

— Comtesse, dit M. du Plessis, donnez-moi cette rose en souvenir des instants adorables que je viens de passer près de vous.

La comtesse lui tendit la rose sans prononcer une parole.

— Ne venez pas ce soir, dit-elle ensuite, en regardant à terre d'un air distrait ; quelque chose me dit que l'abbé viendra.



— Non, pas ce soir, dit Paul du Plessis, ivre d'espérance, mais tout à l'heure...

— Adieu, dit la comtesse...

— Adieu, dit le jeune homme.

Et il partit. A quelque deux cents pas, pourtant, il s'arrêta : la comtesse n'avait pas quitté sa place. Elle lui fit signe de s'éloigner ; il répondit par un signe de tête négatif. A ce moment parut dans le chemin l'abbé Berthelot, que ni l'un ni l'autre ne virent. La comtesse posa le bout des doigts de sa main droite sur sa bouche, et un baiser passa presque au-dessus de la tête de l'abbé. Alors les deux amants, en baissant leurs yeux, l'aperçurent, et ils s'envolèrent en tourtereaux effarouchés.

L'abbé Berthelot s'arrêta sur place, comme si la foudre fût tombée à ses pieds. Puis son esprit et ses jambes se délièrent. Que faire ? fut sa première pensée, et il l'exprima tout haut. Le cas était, en effet, assez embarrassant.

— La comtesse lui a envoyé un baiser, dit-il avec stupéfaction, comme s'il se l'annonçait à lui-même ; c'est là un fait positif, irréfragable ! Évidemment ils se séparaient lorsque je suis apparu. Y avait-il eu rendez-vous ou rencontre fortuite ? La comtesse serait-elle la maîtresse de... ? C'est impossible ! Oh ! jour d'une splendeur fatale ! chants d'oiseaux, senteur des bois, séduc-



tion redoutable de la perfide nature, deviez-vous aussi conspirer contre elle ? O souvenir implacable ! ajouta-t-il avec une tristesse profonde, ne me feras-tu donc jamais grâce ? Mais que faire, Seigneur Dieu, que faire ? Votre divin Fils a dit : « Ne pensez ni comment vous parlerez ni à ce que vous devrez dire ; ce que vous devrez dire vous sera donné à l'heure même. » Je me fierai donc à sa parole, car je ne crois pas à ma sagesse.

Là-dessus, l'abbé Berthelot se dirigea d'un pas résolu vers le château, où il fut bientôt arrivé. Il se fit annoncer : la comtesse l'attendait. Les pommettes empourprées, l'œil brillant, elle attisait le feu d'une colère factice sur laquelle elle comptait pour déconcerter l'abbé. Profondément pénétrée de la gravité de son imprudence, elle se roidissait contre toute censure, et se haussait d'autant plus dans sa dignité qu'elle se sentait plus diminuée dans son estime. En un instant, tous les mauvais sentiments qui séjournent au fond des cœurs se mirent au service de son orgueil et de son dépit.

L'abbé Berthelot était fort pâle, mais calme : son regard était triste et doux. Sa seule vue, malgré qu'elle en eût, produisit une certaine impression sur la comtesse, à laquelle ce devoir vivant imposait. Mais M. du Plessis allait venir, il s'agissait de se délivrer de l'abbé en le décourageant dès le début, et tel est l'entraîne-



ment fatal auquel il faut, bon gré, mal gré, qu'on cède dès qu'on a mis le pied hors de la voie droite, que la comtesse fut inévitablement poussée à des mesures de rébellion, d'injustice et de dureté, qu'elle n'eut pas, heureusement pour son honneur, le temps de réaliser. Une protection providentielle était entrée chez elle avec l'abbé Berthelot.

— Comment se portent vos chers enfants, madame la comtesse? dit-il avec une émotion tendre qui faisait trembler sa voix.

— Fort bien, monsieur l'abbé, répondit la jeune femme d'un ton bref qui cherchait la hauteur. Ils me demandent chaque jour leur père, qui les confond avec moi dans un étrange oubli.

— N'avez-vous pas reçu de nouvelles de M. de la Chesnaye?

La femme de chambre entra.

— Une lettre pour madame la comtesse, dit-elle en présentant un pli.

— Ah! en voici sans doute, dit avec joie l'abbé Berthelot, croyant à un secours inattendu.

— Vous permettez? demanda la comtesse, en rompant précipitamment le cachet de ses doigts tremblants.

La lettre était de M. du Plessis: une inspiration bien malencontreuse pour lui qu'il eut là!



Voici ce que contenait cette lettre, aussi rapidement écrite que maladroitement conçue :

« Ce maudit abbé a tout vu ; il va courir chez vous : ces diables de prêtres ont la rage de se mêler de ce qui ne les regarde pas. Je ne vous verrai que ce soir, ne voulant pas risquer de me rencontrer avec mon ennemi. Recevez-le, mais de façon à ce qu'il n'ose pas aborder un sujet dont il n'a pas le droit de s'occuper. Mon oncle me dit qu'il a entendu parler vaguement à un de ses amis, le colonel de la Comterie, de certaine aventure du saint homme, que je saurai et avec laquelle nous le tiendrons. Courage, chère comtesse, l'amour a ses épreuves, mais il a de si adorables récompenses pour les cœurs qui sont à lui !

» Votre chère rose est sur mes lèvres, elle fleurit sous mes baisers.

» A ce soir ! »

Il n'était pas possible d'enfermer en quelques lignes plus de choses choquantes pour les sentiments réels et les délicatesses de madame de la Chesnaye. D'abord le ton général de l'épître lui révélait la grandeur de sa faute : sa religion se trouvait singulièrement froissée de la manière dont M. du Plessis traitait le sacerdoce en



général, et en particulier l'abbé Berthelot qu'elle aimait et qui, selon la lettre, de juge devenait accusé. Et puis, voici que ce tendre mystère, sur lequel osait à peine s'arrêter sa pensée, était déjà profané ! M. du Plessis avait un confident, son oncle, dont les théories légères avaient souvent offensé la comtesse. Il n'avait dû son succès qu'à l'indécision vague dans laquelle flottaient les sentiments de la jeune femme, et perdait les bénéfices de l'*influence* en voulant trop tôt étreindre le *fait*, dont il dénonçait l'énormité par cela seul qu'il en donnait imprudemment la formule.

Mon Dieu ! en y regardant de bien près, peut-être n'y avait-il pas un retour tout désintéressé dans le revirement subit qui s'opéra chez la comtesse ; la vertu, dans ce cœur en émoi, ne brillait peut-être pas encore de sa propre lumière ; mais cette phrase terrible : — Il l'a dit à son oncle ! — la première qu'elle pensa, s'inscrivit en feu sur les murailles, comme le *Mané*, *Thécel*, *Pharès* des Écritures, et domina la situation.

Frappée à la fois sur tant de points divers et sensibles, madame de la Chesnaye n'éprouva qu'un sentiment distinct : ce fut une révolte générale et aveugle contre tous les aiguillons qui la blessaient. De même que le cheval qui prend le mors aux dents perd l'instinct de la présence tutélaire de son cavalier et ne sent plus la pression du frein, elle se laissa emporter par sa douleur,



sans nul souci du seul être qui pût lui porter secours.

— Eh bien ? fit le digne curé d'un ton naïvement interrogatif.

— Monsieur l'abbé, répondit la comtesse, — elle ne l'appelait jamais ainsi, — je ne sais si vous vous rendez bien compte des droits réels d'un *desservant* sur ses paroissiens ?

— Je sais, madame, dit l'abbé Berthelot avec un crève-cœur immense, je sais que je ne suis qu'un pauvre prêtre qui n'a pour lui que sa bonne volonté, mais qui, certes, ne mérite pas la mortification que lui infligent vos paroles.

— Soyez donc franc, monsieur ; pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Pour souffrir, à ce qu'il paraît, madame la comtesse, et parce que j'ai cru qu'il était de mon devoir de le faire.

La douceur et la réserve de l'abbé irritant la comtesse :

— Fort bien, dit-elle, vous faites comme les gens forts, vous vous montrez longanime parce que vous vous croyez puissamment armé contre moi ; mais pour s'ériger en censeur des autres, ne faudrait-il pas être irréprochable soi-même ?

La comtesse s'arrêta sur le seuil de l'infamie et de la lâcheté qu'elle allait commettre ; mais une vague de



sang, violemment poussée de son cœur à sa tête, troubla de nouveau ses esprits, et, tandis que l'abbé Berthelot la regardait avec stupéfaction, elle ajouta sur un ton plein d'un dédain féroce :

— Connaissez-vous le colonel de la Comterie ?

Les sentiments douloureux et invincibles qui, depuis la surprise du baiser, assaillaient le pauvre abbé, avaient trop rudement secoué son âme pour qu'il pût résister à ce dernier coup. Se sentant gagner par les pleurs, il se couvrit le visage de ses mains et chercha, mais en vain, à étouffer les sanglots qui débordaient de sa poitrine gonflée.

La comtesse, brusquement rappelée au sens vrai des choses et prise d'un désespoir profond, se jeta aux genoux du prêtre, prosternée comme la femme adultère aux pieds du Christ, et fondit en larmes.

— Cher monsieur Berthelot, disait-elle avec angoisse, pardonnez-moi, je suis si malheureuse !

— Il faut, en effet, que vous ayez bien souffert, dit le pauvre abbé en s'essuyant le visage, pour avoir conçu la pensée de me parler comme vous venez de le faire, madame la comtesse.

— Oh ! mon digne abbé ! mon seul ami ! mon père ! j'ai honte et horreur de moi-même ; ne me fermez pas vos bras, mon unique refuge ! O chère mère, que j'ai dû t'offenser en traitant d'une façon si indigne un homme



que tu aurais aimé sans doute si... Mais elle vous a connu, même, et...

— Oui, comtesse, interrompit l'abbé Berthelot avec une résignation triste. — Allons, décidément, ajouta-t-il, Dieu veut que je parle. — J'ignore ce que vous savez, madame, ou ce que vous croyez savoir ; mais aucune créature au monde n'avait moins que vous le droit de me jeter à la face les paroles cruelles que vous m'avez fait entendre.

La solennité singulière avec laquelle ceci fut dit impressionna vivement madame de la Chesnaye, dont la pensée parcourut, involontairement et avec une rapidité électrique, tout un cycle de suppositions étranges.

— Mais je ne sais rien, rien que ceci, dit-elle en tendant à l'abbé Berthelot, avec une indicible expression de mépris pour l'objet, la lettre de M. du Plessis. Vous voyez que je sais boire ma honte. Mais parlez, vous avez paru rattacher ma personne à ce fait mystérieux auquel cette lettre fait allusion.

— Ce fait, madame la comtesse, est depuis trente ans enfoui dans mon cœur. Jamais depuis ce temps je ne me suis permis d'y reporter ma pensée, et, malgré les obsessions auxquelles je fus souvent en proie, j'ai toujours cru devoir me priver du soulagement de la confession, dans la crainte d'y retrouver un plaisir qui me semblait criminel. Cette confession que je me suis jus-



qu'ici refusée, c'est à vous, madame la comtesse, que je voudrais la faire. Votre âme est préparée à l'entendre, vous l'apprécierez mieux que personne, et mieux que personne vous en comprendrez l'enseignement. Ce n'est pas toujours, ajouta l'abbé Berthelot avec un sourire plein d'une bonté mélancolique, ce n'est pas toujours aux cœurs trop au-dessus des faiblesses et des passions des hommes qu'il est le plus salutaire de confier ses douleurs : les consciences trop nettes ont quelquefois, comme elles en ont le poli, la dureté du métal. Il y a souvent, au contraire, double profit et consolation double à mettre à nu son âme devant un frère de fautes et d'angoisses, et l'on peut, tout aussi bien qu'au juste, se confesser au pécheur.

— Cher et saint homme ! s'écria la comtesse en lui saisissant la main qu'elle baisa avec respect.

— Ma confession, c'est mon histoire.

— Parlez, dit la comtesse avec ferveur, mon âme vous écoute.

Couvrant ses yeux de sa main, l'abbé Berthelot se recueillit un moment et commença ainsi :

Emmanuel Berthelot de Grandval, mon père, capitaine de vaisseau dans la marine française, mourut en 1802, de la fièvre jaune, à Saint-Domingue. Ma mère avait été déjà plus d'une fois éprouvée par le malheur : elle avait eu plusieurs enfants qu'elle avait per-



dus successivement à un âge auquel ils ont coûté assez de soins et donné assez de gages de leur intelligence et de leurs sentiments pour motiver un amour dont la nature n'est pas avare. Elle les avait perdus vers leur cinquième année. La funèbre lettre d'avis du ministère de la marine l'avait surprise au moment où elle écrivait à mon père pour lui annoncer ma naissance prochaine. La mort semblait s'acharner à frapper notre famille !

Anéantie par ce nouveau coup, la pauvre femme s'abandonna tout entière à sa douleur, sans y réfléchir, sans la mesurer, sans la regarder même : elle fit comme les malheureux qui se noient, et qui, renonçant à tout espoir, se sentant perdus sans ressource, ferment les yeux et se laissent aller au courant qui les roule et les entraîne.

Cependant l'inexorable nature vint bientôt réclamer les droits de l'individualité. Ma mère ouvrit les yeux sur elle-même, et, en sentant remuer dans son sein l'enfant qu'elle portait, une pensée consolante, quoique timide encore, un lointain espoir lui apparut. Mais au même instant, un subit effroi la saisit. L'horrible pensée que Dieu pouvait lui reprendre, comme il avait fait des autres, la fragile créature qu'elle allait mettre au monde, remplit d'une telle épouvante l'esprit de cette mère douloureuse, qu'elle jura, pour que son enfant lui fût laissé, de le consacrer au ciel.



Ce vœu, fort naturel sans doute, était au fond fort peu légitime : il engageait une personne que l'on ne consultait point et sur laquelle tout le poids en devait retomber, tandis qu'il n'était pas le moins du monde onéreux pour celle qui le prononçait. Un pareil engagement pouvait être gros de malheurs et de souffrances pour l'être en faveur duquel il était pris ; mais les femmes, en général, et les mères en particulier, sont aveugles dans leur amour.

Ma pauvre et chère mère n'avait pas vu au delà de quelques années ; elle n'avait rien aperçu par-dessus l'enfance ; elle n'avait tenu aucun compte des passions qui existent toutes en germe dans le cœur de l'homme, des inspirations, des révélations, des lumières, des élans vainqueurs qui s'épanouissent avec la jeunesse. Il lui avait semblé que vivre était le suprême bien, sous quelque condition que ce fût, et l'idée ne lui était pas un seul instant venue que son fils, — et elle croyait à un fils ! — que son fils fait homme pourrait demander à rompre le marché, dût-il payer le dédit, de la mort.

Ce fut un fils, en effet, qui vint au monde. Nourri, élevé par sa mère, l'enfant se développa sous ses yeux, fort, actif et vivace. A dix ans, il fallut m'envoyer au séminaire. Je quittai la maison maternelle, pleurant ma mère et la liberté.

La vie de la pauvre veuve redevint sombre : elle



voyait rarement son fils. Le premier jour de la séparation, elle était venue pleurer devant le portrait de son mari. Heureuse mère, elle n'avait plus depuis longtemps, pour ce souvenir, qu'une calme mélancolie ; retombée à sa solitude, elle lui rendit ses pleurs. Cette triste contemplation devint un culte habituel, et elle ne manqua plus, chaque jour, à son offrande de larmes. Son fils, le souverain de son cœur, une fois en exil, elle ne trouva rien de mieux, pour combler le vide qu'il laissait, que la restauration de ses douleurs.

Je souffris aussi, sans doute ; mais, quoique d'une nature active et ardente, élevé par une femme, j'étais doux, timide et soumis : je me courbai sous le joug.

Mes premières pensées cependant, je dois le dire, avaient été séditieuses et rebelles ; mais j'avais rencontré un leurre offert à ma fougue première, l'étude, sur laquelle je me précipitai avec désespoir.

Quels que soient les motifs qui le déterminent, jamais le labeur n'est infécond. J'y trouvai des satisfactions imprévues et immenses qui m'empêchèrent de m'apercevoir que j'étais passé, pour ainsi dire, de l'état sauvage à l'état domestique. Le torrent aventureux et désordonné qui, tantôt oppresseur et tantôt opprimé, impuissant et destructeur, triomphant et vaincu, devait, selon ses impulsions aveugles, creuser lui-même son lit à travers des régions inconnues, coula rapide encore,

mais égal et discipliné, entre les bords réguliers et rigides d'un canal creusé d'avance.

L'attention se porta sur moi; on me prit pour un sujet remarquable; peut-être exagéra-t-on les résultats d'une ardeur à laquelle je n'avais nul mérite; mais le bruit de mes succès monta jusqu'aux princes de l'Église, et l'on me considéra bientôt comme l'une des gloires futures du sacerdoce. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sous l'empire de mon exaltation propre et des éloges que je reçus des hommes les plus éminents, ma vocation se déclara, et que l'amour de ma profession s'empara souverainement de moi.

Cependant, à l'époque où l'adolescent devient homme, de bizarres visions avaient traversé l'horizon si pur de ma foi : une vague inquiétude, une agitation étrange s'étaient manifestées en moi; des sensations brûlantes avaient couru dans mes veines; de splendides lueurs avaient ébloui mes regards; mais une piété profonde me soutint contre ces sourdes menaces de rébellion humaine, et le fleuve mugissant des passions, près de faire irruption et de se répandre, fut contraint de refluer vers sa source, condamné à n'épancher jamais le tribut de ses eaux.

Un jour, un domestique vint me chercher : ma mère était malade et demandait qu'on voulût bien me laisser quelques jours auprès d'elle. Je la trouvai alitée; ses



traits étaient calmes et sereins, et portaient plutôt les traces du chagrin que celles de la maladie. Le teint était de cire, les lèvres amincies et bleuâtres, le nez effilé : l'orbite de l'œil paraissait agrandi, et la pupille démesurément dilatée. Un éclair de joie et de triomphe illumina son visage à la vue de ma florissante jeunesse ; elle me serra dans ses bras, croisant sur moi ses mains amaigries et presque diaphanes, et pleura silencieusement sur mon front, en tournant ses grands yeux vers le portrait du capitaine Berthelot de Grandval, qui semblait s'animer dans son cadre.

Je venais assister à la mort de ma mère : deux jours plus tard, elle n'existait plus.

Mon désespoir fut immense ; vous savez, madame la comtesse, tout ce que peut être une douleur semblable à celle qui me frappait.

Les jours, les mois, quatre années s'écoulèrent au milieu d'un travail sévère et d'une réclusion continue. J'atteignais vingt-deux ans, le moment était venu où j'allais enfin recevoir les premiers ordres.

Madame de Villemur, ma plus proche parente, ma tante par alliance du côté de ma mère, crut devoir provoquer alors un conseil de famille à l'effet de s'assurer si j'embrassais de plein gré et en parfaite connaissance de cause l'état ecclésiastique. Je comparus devant ce conseil, et il fut décidé, malgré toutes mes protestations,

que je quitterais le séminaire pour trois mois, pendant lesquels je devais, en manière d'épreuve, rentrer dans le monde et y vivre en contact avec toutes ses séductions. J'acceptai cette décision sans bravade, mais avec une grande foi en moi-même et une parfaite sécurité. L'intention de madame de Villemur et du conseil n'était pas de me détourner de la voie où j'étais entré; c'était, je dois le reconnaître, une pensée parfaitement sage et clairvoyante qui les guidait : ils ne voulaient pas que je m'engageasse sans connaître toutes les conditions et la valeur des conditions du pacte. La maison de madame de Villemur devait me servir d'asile.

Madame de Villemur était veuve depuis longtemps et n'avait pas d'enfants. Vieille, elle aimait la jeunesse et recevait beaucoup de monde, à Paris où elle passait l'hiver, et à sa campagne de Meudon où elle demeurerait tout l'été. Sa fortune, sans être considérable, suffisait à rendre sa maison attrayante; et, ancienne femme de plaisir, elle s'entendait à merveille à faire de sa résidence un lieu très-agréable. Elle avait un grand goût pour moi, et avait toujours manifesté une affection et une estime des plus vives pour ma mère.

Il me fallut donc faire mes adieux à ce séminaire où s'étaient écoulées de si pures et de si tranquilles années ! Je franchis la cour sablée, déserte et sonore, la porte s'ouvrit, je posai le pied sur le seuil : un pas de plus me



mit à même le monde ! Quittant l'eau dormante du port, le jeune vaisseau prenait la mer. Les grands murs lisses à base verdâtre des bâtiments se dressaient dans leur ombre claustrale, comme les parois d'un immense sépulcre, béant, nu, sombre, froid et morne : au dehors vibrail une atmosphère molle et lumineuse, verdoyaient des arbres, gazouillaient des oiseaux, resplendissait enfin la vie dans tous les êtres et dans toutes les choses. Tout ébloui de cette transition qui ne m'avait jamais frappé, je gagnai, en sortant du séminaire d'Issy, la route qui conduit à Meudon.

Il était huit heures du matin, d'un matin du commencement de mai. Le temps était calme, le ciel sans un nuage. Le soleil versait sa lumière encore pâle sur la terre moite et chaude du printemps, terre pleine de germes et d'ardeurs, terre amoureuse, comme disent si poétiquement les jardiniers de nos pays. Les hauts trembles de la route avaient couvert le sol de leur chatons flétris, et, parmi leurs branches ombragées de feuilles tendres, voltigeaient des couples pétulants de pinsons, jetant au vent leurs fanfares retentissantes. Un air tiède et pénétrant descendait des hauteurs boisées de Meudon et de Verrières, chargé d'aromes, imprégné de senteurs, encore tout parfumé de son passage à travers les vergers en fleur, les genêts et les bruyères des landes, les aubépines des halliers !

Je me sentais dans un état bizarre : j'ai dit que le soleil était pâle ce jour-là, c'est qu'en effet tous les objets me semblaient baignés de lueurs phosphorescentes, et que la nature entière ne m'apparaissait que dans l'étrange clarté des rêves. J'arrivai fort troublé chez madame de Villemur, qui m'accueillit avec une extrême bienveillance, et qui fit de son mieux pour me mettre à mon aise. Mais je restai distrait, presque hébété, et sans trop de conscience du milieu dans lequel je me trouvais jeté.

— Nous n'avons personne aujourd'hui, me dit madame de Villemur d'un ton tout maternel ; nous serons seuls, je n'ai pas voulu vous effaroucher ; mais demain j'attends une visite, et dimanche nous aurons du monde. Ah ! je vous en préviens, ajouta-t-elle en riant de mon air ébahi, il va falloir jeter un peu votre petit collet aux orties !

Moi, je baissai la tête et retombai dans mes réflexions, à la poursuite d'une chimère, la définition de mon état, qui m'inquiétait beaucoup.

— Seriez-vous indisposé, mon cher enfant ? me demanda ma tante.

Cela m'ouvrit une idée, et je pensai que j'allais être malade, ce qui me calma un peu ; car j'étais poursuivi par de naïves terreurs d'obsessions et d'influx démoniaques.



La maladie qui couvait en moi n'était pas du corps, mais de l'âme.

Le lendemain, qui fut le jour le plus mémorable de ma vie... — c'était, dit l'abbé Berthelot, l'œil perdu dans le vide et comme se parlant à lui-même, c'était le 10 mai 1825... — Après un silence d'une demi-minute environ, le pauvre abbé poussa un soupir et reprit sur le ton du récit :

— La visite attendue par madame de Villemur s'accomplit : c'était une jeune fille avec son père. Cette jeune fille me parut d'une merveilleuse beauté. Ma tante me présenta en demandant pardon pour ma gaucherie, et mademoiselle de..., elle s'appelait Valentine aussi, dit en s'interrompant l'abbé profondément ému... comme vous, se hâta-t-il d'ajouter. Oh ! je sens encore sur moi le regard qui tomba de ses yeux !

— Eh bien ! l'abbé, me dit en riant madame de Villemur quand nos visiteurs furent partis, comment trouvez-vous Valentine ?

Et comme j'en faisais un ardent éloge :

— Eh ! là, là ! calmez-vous, me dit ma tante ; lors même que vous seriez disposé à remplacer l'ordination par le sacrement du mariage, elle ne serait pas pour vos beaux yeux.

J'appris alors que Valentine était fort riche, et qu'elle devait épouser, quelques mois plus tard, un gentil-

homme très-honorable, et possesseur, comme elle, d'une immense fortune. Quoique je n'eusse absolument aucune idée sur ce fait et que je n'éprouvasse pas l'ombre d'un désir que je pusse formuler, cela me causa un chagrin très-vif, et j'eus toutes les peines du monde à retenir mes larmes. Mais presque aussitôt mon ciel assombri s'éclaira : je sus que Valentine allait habiter Meudon, qu'elle passerait chez nous la journée du dimanche, et que sans doute elle y reviendrait souvent. Je me gardai bien de réfléchir alors sur les sentiments profonds qui commençaient à sourdre au fond de moi-même, moi qui m'obstinais, la veille, à vouloir percer le mystère des sensations toutes superficielles dont je m'alarmais ! Assuré de ma journée du dimanche, je restai dans un calme hypocrite, qui rendait, selon moi, superflu tout examen de conscience. Je voulus croire qu'une défiance exagérée de soi n'était qu'un appel à la tentation ; qu'un retour sur des instants qui n'avaient pas été sans intérêt pour moi, — je daignais en convenir, — ne serait peut-être qu'un prétexte pour m'occuper d'une personne à laquelle il était fort inutile de songer ; qu'enfin il ne convenait pas de charger mon esprit de préoccupations futiles et mondaines.

Ces belles considérations traversèrent rapidement ma pensée, et les saluant de mon dédain, je me hâtai de chercher un meilleur emploi de mes méditations. —



C'est ainsi, madame la comtesse, que naissent les passions : obscures, fugaces, insaisissables à leur début, elles trouvent toujours pour les servir, chez les individus les plus simples et les plus sincères, comme chez les plus forts et les plus clairvoyants, un fond incroyable d'adresse et de ruse. Si ce n'est pas par la rapidité avec laquelle elles se meuvent, se transforment et se mêlent parmi nos plus calmes sentiments qu'elles échappent, c'est par leur immobilité profonde, qui fait qu'on passe auprès d'elles sans les apercevoir. Comme les animaux des régions polaires revêtent la livrée des neiges et les animaux du désert celle des sables, les passions, pour mieux tromper les regards, prennent aussi des aspects appropriés aux milieux où elles éclosent.

Enfin se leva le soleil de ce dimanche discrètement attendu ! La journée fut belle comme celle d'aujourd'hui, à cette différence près que c'était mai au lieu d'octobre. Il avait plu aussi la nuit, mais une de ces pluies de printemps, tièdes et fécondes, qui doublent en quelques heures les puissances de la végétation.

Il vint quelques personnes, on me présenta, je parlai : je n'ai jamais su ce que j'avais pu dire. Puis *elle* parut avec son père. Elle me sembla comme dans un nimbe d'or. On se répandit dans le jardin, où l'on se promena longtemps, bien que les allées ombragées fussent très-humides encore. On riait quand les charmilles agitées

par un souffle de la brise, ou quelque arbre heurté au passage, faisaient pleuvoir sur les promeneurs les gouttelettes retenues dans le creux des feuilles. J'entends encore son rire, à elle, si frais et si harmonieux. Pour échapper à ces ondées inattendues, elle avait des mouvements d'une grâce étrange. Où elle allait, j'allais, entraîné passivement à sa suite, comme un satellite dans l'aire de l'astre qui l'attire. Je ne puis exprimer ce qui se passait en moi : bercé par un concert délicieux de parfums et de murmures, il me semblait être soulevé au-dessus du sol et marcher de la marche uniforme des ombres ; mon âme ne percevait plus par mes organes, mais par une sorte de transmission directe, je vivais dans une hallucination ! Cet état surhumain cessa tout à coup, et je rentrai subitement dans la possession de moi-même : elle venait, dans un de ses brusques mouvements, de se retenir machinalement à mon bras.

Au dîner, un vieux monsieur raconta qu'un certain abbé, alors célèbre, lui avait parlé de moi, et il partit de là pour faire de ma personne un éloge excessif, dont je ressentis un plaisir tout nouveau pour moi.

La soirée fut fraîche : on resta au salon, où l'on fit de la musique. Madame de Villemur ayant proposé une contredanse, un jeune et bel officier de dragons de la garde royale vint inviter Valentine : cet officier, madame la comtesse, c'était le capitaine de la Comterie. Je lui



jetai un regard de Caïn et je sortis. J'allai pleurer dans le jardin. Mais bientôt je me sentis attiré vers les fenêtres du salon demeurées ouvertes, et je me mis à espionner, à travers les persiennes, Valentine et son danseur. Comme ils étaient, pendant le repos des figures, adossés à la fenêtre où je m'étais posté, je pouvais les entendre. Dévoré d'une curiosité invincible, j'écoutai sans scrupule et sans remords. Le jeune officier disait des galanteries à la jeune fille; il lui faisait la cour, et je pris là une bien étrange leçon pour un homme de mon habit. Alors, seulement, je m'aperçus que M. de la Comterie était beau, et je m'imaginai qu'il devait plaire à Valentine. Son uniforme me parut plus joli que ma soutane, et ses bottes fines et luisantes plus gracieuses que mes larges souliers de séminariste. Enfin je me sentis si humilié et si triste de ma comparaison, que je ne voulus point reparaitre au salon et que je courus m'enfermer dans ma chambre.

Depuis ma sortie du séminaire, que de fautes déjà, que de sentiments coupables, que de manquements, non pas seulement au devoir du prêtre, mais au devoir de l'homme aussi! Je pouvais encore m'arrêter, si j'avais voulu percer les nuées sombres et orageuses dont s'enveloppait mon âme; mais je n'employai les facultés d'investigation et d'analyse, dont le bon Dieu m'a pourvu, qu'à déguiser mes sentiments vrais, qu'à égarer ma

logique. Des faits positifs, accomplis, ne furent plus pour moi que les assauts de la tentation, et mon devoir ne m'ordonnait-il pas de l'affronter et de la combattre ! Un vieux sage a dit : « Ce n'est pas le dernier pas qui fait la lassitude, il la déclare, sans y avoir pour cela plus de part que le premier. » Il en est de même pour les passions.

La partie la plus douloureuse de son récit allait évidemment commencer pour l'abbé Berthelot.

— Si j'ai insisté, madame la comtesse, dit-il après une pause, sur les origines d'un sentiment qui modifia profondément mon avenir normal, c'est que là, selon moi, est le véritable et le plus important enseignement. On sait très-bien comment les passions se manifestent, on sait peu comment elles naissent : si l'on pouvait les surprendre au début de leur croissance insidieuse, on aurait toujours assez de force pour s'y soustraire, — car le plus sûr est encore de fuir devant elles, — et l'on ne serait pas obligé d'en venir à ces terribles efforts de volonté, qui les domptent, au prix de sacrifices et de douleurs immenses, ou à ces coupables lâchetés, qui les épousent, avec la déchéance et un inévitable châtiment pour dot.

Cependant, reprit l'abbé, le lendemain de ce jour si rempli de mes fautes, j'eus, à mon réveil, un instant lucide, et j'en profitai pour arrêter la meilleure résolution du monde, celle de rentrer immédiatement au sémi-



naire. Je ne me permis point de descendre au jardin pour ne pas éveiller mes souvenirs, et je passai toute la matinée à faire mes petits préparatifs de départ en fredonnant les cantiques de Saint-Sulpice, seules chansons que je connusse. Je ne me montrai qu'à l'heure du déjeuner, et je préparais déjà la phrase par laquelle j'allais annoncer ma détermination à ma tante, quand elle m'apostropha la première.

— Ah ! vous voilà, monsieur le sauvage, me dit madame de Villemur, se méprenant singulièrement sur le motif qui m'avait fait désertir son salon. Vraiment cela n'a pas de nom : le beau mérite de fuir le monde quand on ne le connaît pas ! Voyons, mon cher enfant, ajouta-t-elle en me prenant les mains, c'est de la niaiserie, il ne faut pas être comme cela. Si votre pauvre mère était là, elle vous dirait la même chose. Et puis c'est faire trop bon marché de ma vanité de tante, vous êtes bon à montrer. — Ici, elle se livra, pour m'encourager sans doute, à un éloge assez inopportun de mon esprit et de ma personne, et, après avoir passé tout le déjeuner à me sermonner dans ce sens :

— Allons, dit-elle en se levant, résignez-vous à m'offrir votre bras : cette pauvre Valentine est seule pour toute la journée, il faut profiter de cela pour aller lui faire une visite de bon voisinage. J'espère que vous vous mettrez en frais, et que vous serez aimable pour

vous faire pardonner votre escapade d'hier au soir. Comme elle était la seule personne de la société à laquelle vous n'eussiez pas daigné dire une parole, — je crois même que vous laissâtes sans réponse une ou deux phrases qu'elle eut la charité de vous adresser, — la pauvre enfant s'est imaginé qu'elle avait eu le malheur de vous froisser ou de vous déplaire, et elle a été assez bonne pour s'en préoccuper.

— Elle ! m'écriai-je avec un étonnement radieux que ma tante ne comprit pas.

— Oui, elle : allons, venez, et sachez, monsieur l'abbé en herbe, qu'on peut très-bien porter la soutane et être poli avec les femmes.

Il n'y eut en moi ni hésitation ni combat ; j'abdiquai à l'instant toute autorité sur moi-même, et je présentai mon bras à ma tante.

Que vous dirai-je ? cette seconde entrevue acheva de me vaincre. Notre visite fut assez longue pour que j'eusse le temps de rasseoir un peu mes esprits, et lorsque je quittai cette charmante et généreuse fille, je me déclarai à moi-même que je pouvais sans crime me laisser aller au bonheur de l'aimer, pourvu qu'elle n'en sût jamais rien.

Vous le voyez, je glissais rapidement sur la pente fatale ! A compter de ce jour, je cessai d'interroger ma conscience, que je sentais fermement résolue à rester muette ; je n'eus plus à soutenir de discussion avec moi-



même ; je me livrai tout entier au sentiment qui m'en-  
vahissait. Malgré l'honnête restriction que j'y avais mise,  
je n'en épiais pas moins, avec une sagacité singulière et  
une intensité de désir toujours croissante, les témoi-  
gnages, les révélations, les indices des sentiments se-  
crets de Valentine. J'observais assez exactement la loi  
que je m'étais imposée de ne faire aucune allusion à  
l'état de mon cœur ; mais, hormis cela, rien ne manquait  
à ma condition d'amant. Quelquefois je croyais sur-  
prendre chez Valentine les marques d'une réciprocité  
dont la pensée seule m'enivrait ; mais la liberté d'esprit,  
qu'elle conservait toujours, lui permettait de détruire,  
dans une mesure qui me condamnait au doute, l'effet  
produit par certaines phrases, certains airs, certaines  
façons d'être avec moi. Nous nous voyions souvent, et,  
bien que nos conversations n'eussent aucun caractère  
particulier, nous ne nous lassions pas de causer, et il  
était évident que nous éprouvions un vif plaisir à nous  
trouver ensemble. Elle venait chez madame de Villemur  
deux ou trois fois par semaine, et j'allais quelquefois  
chez elle. Un jour, j'y vis la personne qu'elle devait  
épouser : quoique cette personne ne fût pas d'un exté-  
rieur agréable, sa vue me laissa une grande tristesse.

Cependant le temps passait, je voyais avec épouvante  
approcher le moment de ma rentrée au séminaire. Une  
anxiété terrible me dévorait, je ne supportais plus

qu'avec une impatience de plus en plus vive les instants qui me séparaient de Valentine. J'errais dans les bois, cherchant les endroits d'où je pouvais apercevoir les toits de la maison qu'elle habitait, ou seulement les sommets des arbres de ce grand parc où elle se promenait peut-être, et alors je restais là des heures entières perdu dans des rêveries sans fin. Souvent, je rôdais autour de la maison même, attendant la sortie d'un domestique pour me donner la joie de prononcer le nom de Valentine en m'informant de sa santé. Le soir, quand tout dormait chez madame de Villemur, je m'échappais à petit bruit et j'allais regarder les fenêtres où je voyais quelquefois passer l'ombre de la jeune fille. A diverses reprises, j'escaladai les murs du parc, trouvant un bonheur insensé à parcourir les allées que j'avais parcourues avec elle, à m'asseoir sur le banc où elle s'était assise : je parlais aux charmilles qui, le jour, l'avaient regardée de leurs yeux verts ; j'embrassais les arbres qui l'avaient couverte de leur ombre. Une fois, j'entendis la voix de Valentine, elle chantait des paroles italiennes sur un air triste et tendre. Je fondis en larmes, et je crus que je n'aurais jamais la force de sortir du parc et de regagner ma chambre. Oh ! quelle nuit ! presque une nuit des tropiques ! nuit chaude et parfumée ! Point de lune, rien que des clartés d'étoiles, emplissant de leurs scintillements le champ noir et profond du ciel. Pas un



souffle dans l'air. Partout sur les pelouses et sur les bordures des vers luisants teignant les herbes de leurs pâles et chétives lueurs. Un rossignol, comme invité par la voix de Valentine, voltigeant d'arbre en arbre, et tantôt ici, tantôt là, faisant entendre à temps inégaux les phrases sans suite de son chant guttural et sonore ! Oh ! quelle nuit !

Le lendemain Valentine vint chez ma tante ; dans un moment où je me trouvais seul avec elle :

— Quelle est donc cette romance italienne si mélancolique et si douce que vous chantiez hier au soir ? lui dis-je, sans réfléchir aux conséquences de ma question.

— Comment savez-vous que j'ai chanté une romance italienne ? demanda-t-elle avec plus de curiosité que d'étonnement.

— En revenant d'une promenade où je m'étais un peu attardé, j'ai passé devant votre maison et je vous ai entendue.

— Un peu attardé ! reprit-elle ; il était une heure du matin !

Je n'avais aucune conscience de la chronologie de mes actions.

— Ne pouvant pas dormir, ajouta-t-elle, je m'étais levée, j'avais ouvert ma fenêtre, et, en entendant chanter le rossignol, l'envie m'était venue de chanter aussi : j'ai chanté comme l'oiseau de nuit, un chant triste, la ro-

mance du *Saule*; mais, remarqua-t-elle très-judicieusement, comment avez-vous pu m'entendre en passant devant la maison? ma chambre donne sur le parc, et...

— C'était précisément le long du mur du parc que je passais, dis-je précipitamment et en rougissant beaucoup.

— Mais ce mur est à une grande distance, dit Valentine en me regardant fixement.

— Oh! dis-je avec un embarras visible, la nuit, le silence... et puis le vent portait le son vers moi...

— Il n'y en avait pas un souffle. Écoutez, me dit-elle d'une voix qui me parut émue, en posant sa main sur mon bras, le valet de chambre de mon père prétend avoir vu, il y a quelques nuits, un homme pénétrer dans le parc...

Je devins pâle; elle continua :

— Il affirme de plus avoir vérifié le fait et assure avoir constaté sur le mur des traces positives d'escalade. Hier au soir, comme il faisait encore grand jour, je me suis assise sur ce banc où vous m'avez trouvée, votre tante et vous, à votre première visite, et j'ai cherché des coquillages dans le sable; or, ce matin, devant ce banc même, précisément à l'endroit que j'ai tant fouillé de mes regards, j'ai trouvé ceci.

Elle me tendit une petite croix de bois qui m'avait été rapportée de Jérusalem. Cette croix, je la portais habi-



tuellement suspendue à mon cou, et je l'avais montrée un jour comme une relique à Valentine. Je demeurai interdit.

Alors elle me contempla quelques secondes avec un regard profond et attendri, puis tout son visage prit une expression douloureuse, et elle me dit :

— Vous êtes fou !

— Valentine ! m'écriai-je...

Madame de Villemur entra, on reçut des visites ; il me fut impossible de me retrouver un moment seul avec Valentine, et elle partit sans que je pusse parvenir à lui adresser un mot.

J'eus bien la pensée de lui écrire, mais je ne l'osai point faire. Au lieu de remercier Dieu de l'interruption qui m'avait retenu en deçà de la dernière barrière qui me restât à franchir, je conservai contre le ciel une rancune dont je comptais bien me servir pour me mettre encore plus à l'aise ; mais je ne pouvais me décider à écrire, parce que je sentais, sans m'en rendre compte, qu'il me fallait, auprès de Valentine, au moins l'excuse de l'entraînement.

Je n'avais plus que quelques jours à rester chez madame de Villemur, je n'avais plus surtout qu'un seul dimanche, et ce dimanche, j'y touchais : la scène dont je viens de parler ayant eu lieu un samedi. Mais le lendemain ma tante se trouva fort malade et ne reçut point.

Alors, vers midi, muni du plus gauche prétexte, je me présentai chez Valentine : j'y trouvai M. de la Comterie. J'en ressentis une contrariété si visible, que la pauvre Valentine fut obligée de venir à mon secours, en appuyant sur l'inquiétude que devait me causer l'indisposition de ma tante. Du reste, M. de la Comterie n'avait pas non plus, de son côté, l'air très-satisfait de me voir. Nous nous gênions évidemment tous les deux. Je m'installai effrontément ; il resta, et nous demeurâmes en arrêt l'un sur l'autre. Mais on apprend mieux la patience au séminaire qu'à la caserne. M. de la Comterie se lassa le premier ; il se leva, regarda les tableaux, feuilleta quelques livres ; enfin, après quelques manœuvres qu'il crut fort habiles, il s'imagina pouvoir déposer, sans que je m'en aperçusse, dans la corbeille à ouvrage de Valentine, un billet que je surpris. Valentine, qu'il avait osé prévenir du regard, eut peine à réprimer l'indignation que lui causait une pareille insulte : elle restait indécise, ne sachant quel parti prendre, lorsque, me levant résolument, je marchai droit à la corbeille, j'y pris le billet qui venait d'y être déposé, et, le présentant à Valentine, je dis d'une voix ferme et brève :

— De la part de M. le capitaine de la Comterie !

Il y eut dans l'œil de la jeune fille un éclair d'orgueil et de triomphe : elle prit le billet et le déchira.

— Merci, monsieur de Grandval, dit-elle en me ten-



dant la main avec une vraie dignité. Venez, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Pardon, dit M. de la Comterie, je voudrais échanger quelques mots avec monsieur.

Les traits de Valentine prirent l'expression d'une vive inquiétude ; elle dut sortir cependant, et je restai seul avec le jeune officier. Je ne lui laissai pas le temps de parler. Je pris le premier la parole.

— Je sais, monsieur, ce que vous allez me dire : non, monsieur, non, je ne me crois pas sous l'habit que je porte à couvert de la responsabilité de mes actes. Dieu merci ! je suis libre encore, et j'aime mieux dépouiller le froc à jamais que de laisser votre insulte impunie !

M. de la Comterie ne pouvait rien objecter à cela, et nous prîmes aussitôt nos mesures pour qu'une rencontre pût avoir lieu le lendemain. Le père de Valentine survint, nous le saluâmes, et je ne pus que jeter tout bas et rapidement à la pauvre fille interdite et tremblante ces mots :

— Ce soir, dans le parc, à la nuit tombante !

Je sortis, sans oser la regarder, de peur de trouver un refus dans ses yeux. Cette journée, pour moi, fut terrible ! Il n'y avait plus à s'en dédire, toutes les entraves étaient rompues, j'entrais en plein dans la lutte, le premier coup de canon était tiré, le combat commençait. Après une telle conduite, après un tel éclat, je ne pou-

vais plus songer à rentrer au séminaire; mais, dès lors, j'étais libre, libre sur tous les points! Je n'étais plus un prêtre, j'étais un homme comme tous les hommes, et l'amour me devenait permis. Ma conscience me criait bien que je n'en étais pas moins soumis aux lois de la probité, et qu'en m'abandonnant, moi pauvre et sans position aucune, à ma passion violente pour une femme riche et promise à un autre, je ne faisais point un acte d'honnête homme; mais je n'étais plus en état de l'entendre et je me laissai emporter par toutes mes énergies vers les rêves enthousiastes d'héroïsmes impossibles. Préceptes, lois, difficultés, obstacles, tout disparaissait pour moi des hauteurs où je m'étais placé pour contempler les choses : la passion n'aperçoit les distances qu'à vol d'oiseau.

Je ne sais comment s'écoulèrent les heures : nous étions au 15 août, c'était le jour de l'Assomption, je n'avais pas assisté aux offices. Je ne lus point, je ne priai point, et mes pensées étaient si désordonnées et si confuses, que je n'en pus tirer aucun sens qui m'aidât à former une résolution précise, un projet exécutable, un plan de conduite quelconque. Il me semblait par moments que le temps s'arrêtait dans sa marche, et pourtant quand le soir vint, je fus épouvanté de la brièveté du jour. Pour en finir une bonne fois avec le trouble secret de mon âme et couper court à toute revendication



incommode de mon jugement, je m'avisai d'un moyen merveilleux : ce fut de décider que je serais tué le lendemain par M. de la Comterie. Cela me mettait à l'aise et me débarrassait de l'avenir.

En arrivant au mur du parc, j'en trouvai la petite porte ouverte. J'entrai. Valentine était assise sur le banc dont j'ai déjà parlé. Ce banc se trouvait près d'une encoignure du parc, au centre d'un bouquet de sycomores ; d'épais massifs l'entouraient, au-dessus desquels se dressait le chevet de l'église de Meudon.

Valentine me fit asseoir près d'elle et posa sa main sur la mienne.

— Je suis venue, dit-elle d'un ton doux et triste, parce que vous m'avez fait peur, et parce qu'il faut que tout cela finisse.

Elle s'arrêta, je restai muet ; mais deux larmes brûlantes tombèrent de mes yeux sur sa main. Son émotion devint profonde.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle toute troublée et comme si elle ne le savait pas.

— Je vous aime ! m'écriai-je avec un atroce déchirement d'âme.

— Vous m'aimez, pauvre malheureux ! dit-elle en mettant la main sur son cœur et d'une voix si tendre, qu'elle me sembla trahir une joie secrète, vous m'aimez ! Et qu'espérez-vous ?

— Rien !

— Voyons, mon ami, rentrez en vous-même. Je ne vous accuserai pas comme je l'ai fait pour M. de la Comterie, de vouloir m'insulter par l'aveu que j'entends, je sais quelle distance immense vous sépare de cet homme... Mais oubliez-vous tout, jusqu'à l'habit que vous portez ?

— Il n'est plus le mien, Valentine...

— Il n'est plus le vôtre ! répéta-t-elle avec stupeur. Je bouleversais par ces quelques mots tous les arguments qu'elle avait préparés.

— Pourquoi, pourquoi ? dit-elle, en proie à je ne sais quels assauts secrets, et comme si elle se fût débattue sous l'étreinte d'une pensée qu'elle s'efforçait d'éloigner d'elle.

— Parce que je t'aime, m'écriai-je hors de moi, et parce que je me bats demain avec M. de la Comterie !

— Vous ! murmura-t-elle avec angoisse, mais il vous tuera !

— C'est ma plus chère espérance !

La pauvre fille était à bout de ses forces, ses larmes débordèrent. Je lui pris les mains et lui parlai avec un entraînement invincible. Ce contact acheva d'égarer ma raison.

— Écoute, lui dis-je, en entrecoupant mes phrases d'expressions de la plus folle tendresse, ne pleure pas ; tu es la souveraine absolue de moi-même ; parle, or-



donne, je ferai tout ce que tu voudras, mais dis-moi que tu m'aimes !

— Si je l'aime ! demanda-t-elle d'une voix mourante...

Elle chancela ; mes bras s'ouvraient pour la recevoir, quand des chants religieux éclatèrent au-dessus de nos têtes ! On chantait le salut dans l'église de Meudon : je voyais les vitraux éclairés par les lueurs des lampes et des cierges.

— Écoutez ! dit Valentine.

Il me sembla que je devenais fou. J'écoutai ! Alors, dans un état d'exaltation extraordinaire, je m'écriai, répétant en français ce qui se chantait en latin dans l'église :

« Celui qui sera vainqueur, je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu ! »

Et puis, sans dire un mot, et détournant mes regards, je m'enfuis et courus me jeter au pied de l'autel de l'humble temple où retentissaient les louanges de Dieu. J'y passai la nuit entière, prosterné dans l'humiliation et la prière.

Jamais je n'ai senti aussi vivement qu'à cette heure solennelle et terrible le sublime secours de la religion catholique, la religion des âmes tendres et blessées, la religion de l'amour. La raison m'avait abandonné au

moment du péril, ou plutôt, complice de ma passion souveraine, elle s'était inclinée devant son pouvoir tyrannique et s'était lâchement abaissée jusqu'à la servir; la foi me sauva. Je fus subitement illuminé par la grâce que Dieu laissa tomber pour les ferveurs qui le glorifiaient dans son temple, et son reflet divin dissipa mes ténèbres. Non, les formes extérieures du culte ne sont point vaines; il faut que les fleurs et l'encens répandent leurs parfums sous les voûtes, que les cierges brûlent à l'autel, que les chants retentissent, pour que les sens émus et charmés viennent en aide à l'âme et ne la troublent point, restant étrangers à ses joies; et, de même qu'il faut une atmosphère au rayon pour transporter à travers l'espace sa chaleur et sa clarté, qui sait s'il ne faut point à la flamme spirituelle, dont le foyer est en Dieu, cette sorte d'atmosphère immatérielle qui émane des cœurs religieux et fervents?

Au matin, je me rendis à l'endroit où je devais rencontrer M. de la Comterie. Je l'y trouvai, et marchant droit à lui :

— Monsieur, lui dis-je, je viens vous demander pardon de l'offense que je vous ai faite...

Il sourit, mon orgueil se révolta : j'étais dévoré du désir insensé de me battre, et, au fond, de l'appétit forcené de la mort.

— Non ! m'écriai-je, non, j'accomplirai jusqu'au bout



le sacrifice : oui, je vous demande pardon, monsieur de la Comterie, et que le respect de l'habit que je porte avec indignité n'arrête pas la sévérité de votre jugement ni l'âcreté de vos moqueries : je me suis ordonné de tout entendre.

M. de la Comterie ne comprit pas la grandeur de mon immolation et voulut savourer la joie inhumaine de frapper l'homme abattu, d'insulter au cadavre. Il railla. J'écoutai. J'étais comme Jésus honni par un soldat. Il ne comprenait pas combien il était lâche et quel était mon courage. J'endurai tout, saignant sous sa raillerie, meurtri sous son injure, mais songeant aux martyrs et souriant dans ma souffrance ; et je disais : « Mon Dieu ! pardonnez à cet homme ; car il ne sait ce qu'il fait ! »

Le soir, je couchais au séminaire ; quelques jours après je recevais les premiers ordres ; un mois plus tard, je partais en mission pour la Guiane.

— Allez, mon fils, me dit notre supérieur, le digne abbé Monteil, puisque mes exhortations et mes instances ne peuvent vous retenir parmi nous. Je sens qu'il y a un grand conflit dans votre âme, et votre résolution doit vous être inspirée. Allez, mais revenez-nous ; car vous vous devez à l'Église, qui attend beaucoup de vous.

— Je me dois à Dieu, mon père, répondis-je avec humilité, et s'il m'accorde de revoir un jour la France, l'Église n'aura jamais en moi qu'un humble et pauvre

prêtre qui s'est juré de ne point élever ses vues plus haut qu'une modeste cure de village.

L'abbé Monteil me bénit et m'embrassa sans ajouter une parole : il avait compris qu'une grande faute et une grande expiation étaient devant lui.

Je partis !... Mais avant de m'embarquer au Havre, j'écrivis à Valentine une lettre dont voici à peu près le sens...

— Attendez, dit madame de la Chesnaye, qui se leva en essuyant les larmes dont son visage était inondé ; attendez, cher monsieur Berthelot.

La comtesse se dirigea vers un petit coffret d'écaille fermé à clef, l'ouvrit, y prit un papier jauni qu'elle déplia et lut à haute voix :

« Vous êtes et resterez pour jamais la seule affection humaine de ma vie ; car ce n'est qu'à votre inspiration bénie que j'ai dû la force d'accomplir mon devoir. Depuis longtemps, je n'entendais plus la parole divine : loin de vous, j'y restais sourd ; près de vous, elle a trouvé le chemin de mon cœur. Ma faute était de moi, c'est de vous qu'a été mon salut. Vous m'avez rendu la grâce. Valentine, soyez bénie entre toutes les femmes. Cherchez votre bonheur dans l'union qui va s'accomplir pour vous, vous l'y trouverez, et la protection de Dieu s'étendra sur vos enfants. Je vous parlerais plus longtemps



si je ne craignais les surprises et les pièges d'un sentiment dont je suis trop près encore. Adieu donc, adieu, Valentine : n'oubliez pas que tant que je vivrai il y aura en exil sur la terre un cœur qui priera pour vous. »

— Maman, maman, s'écrièrent soudain les enfants en faisant irruption dans le salon, voilà papa, voilà papa !

— Comtesse, s'écria l'abbé, qui se releva radieux, cette nouvelle n'est-elle pas, comme l'arc-en-ciel, le gage de la réconciliation ? Dieu m'a pardonné, ce retour est ma récompense !

M. de la Chesnaye entra, et la comtesse se jeta avec amour dans les bras de son mari.

— Eh bien, eh bien ! dit le comte, se méprenant sur la cause des larmes de la jeune femme, pourquoi cette émotion ?

— Votre absence a été si longue ! murmura l'abbé.

— Longue, oui, mais décisive. J'ai assez de la vie agitée de l'industriel, j'y renonce, et je n'ai pas voulu revenir sans avoir liquidé ma position, sans m'être débarrassé de toutes mes entreprises. Oui, mes enfants, oui, ma chère Valentine, je ne vous quitte plus. C'en est fait, cher abbé, je me transforme en gentilhomme campagnard ; j'irai à la messe, et je veux être marguillier de votre église.

— Vous lui devez bien cela, monsieur le comte, dit l'abbé en souriant avec tristesse.

— Oh ! dit la comtesse à son mari, ne vous pressez point tant de vous débarrasser de vos bottes de voyage, je vous mets à mon tour en réquisition pour mon service : vous pouvez bien me passer ce caprice ? Nous partons demain.

— Pour où ? demanda le comte.

— Pour l'Italie !

— Adieu, monsieur le comte, adieu, madame, dit l'abbé se préparant discrètement à se retirer ; puis, attirant la comtesse dans l'embrasure d'une fenêtre, pendant que M. de la Chesnaye donnait quelques ordres :

— Vous n'avez plus besoin, je suppose, ajouta-t-il doucement, de me demander pourquoi je suis venu ?

— Non ; mais moi, aurai-je aussi mon pardon ?

— Oui, à une condition : je vous inflige une pénitence ; — et, montrant à la comtesse les deux enfants assis sur les genoux de leur père et l'accablant de leurs caresses, — cette pénitence, dit l'abbé Berthelot, la voilà, c'est leur bonheur !



MONSIEUR

## LE VICOMTE DE CHAMILLY

### I

Comment la douairière de la Roche-Guyon eut l'idée d'envoyer mademoiselle de Beaumont chercher des navets à Freneuse, et comment la jeune fille en revint avec un amant.

Entre Mantes et Vernon, sur la rive droite de la Seine, court une chaîne non interrompue de hauteurs stériles et nues, formées de roches de silex empâtées dans la craie. Quelques lieues au-dessous de Mantes, quelques lieues au-dessus de Vernon, sur « un tertre merveilleux, » comme dit une chronique du quatorzième siècle, se dresse une tour féodale, aire d'aigle, s'il en fut, vrai repaire de brigand ou de grand seigneur.

« Ce châtel, trop fort et trop orgueilleux, dit toujours la chronique, est appelé la Roche-Guyon. »

Cinq cents ans se sont écoulés, et le vieux donjon est toujours « hault et ferme, » tout rongé qu'il est par le lierre, lèpre verdoyante qui le mord à la face, tout ébréché aux créneaux, dont les pierres se déchaussent et tombent, tout balaféré de lézardes, nids de corneilles, cloaques de hiboux.

Mais ne faisons point marcher le temps si vite ; retrogradons d'une couple de siècles ; nous sommes en 1653.

Bien qu'en meilleur état alors, cette tour, juchée sur son mamelon, ne constituait pas à elle seule toute la demeure seigneuriale. En partie creusée aux flancs du roc, une habitation moitié caverne, moitié château, dressait à mi-côte, alors comme aujourd'hui, ses pignons d'ardoise, masque de manoir appliqué sur les alvéoles creusées dans cette ruche calcaire.

Au pied du mamelon se groupaient quelques cabanes ; mais la plupart des paysans habitaient des tanières taillées dans le rocher, système d'habitation aussi économique et facile que peu favorable aux progrès de l'architecture. Le sommet des cheminées venait aboutir au niveau du sol du plateau supérieur, et, de loin, on eût dit un volcan dont l'éruption était proche, à voir fumer tous ces cratères.

Le domaine de la Roche-Guyon n'était pas de qualité mince ; c'était un bel et bon fief, jadis clef du Vexin,



boulevard de Paris contre les Normands et les Anglais, et relevant directement de la couronne. Plus tard la Roche-Guyon eut l'honneur de recevoir Henri IV. Antoinette de Pons, marquise de Guercheville, femme de Henri de Silly, seigneur de la Roche-Guyon, jeune, belle et veuve, plut même singulièrement à ce roi vert galant; mais il perdit son temps et ses peines : la dame de la Roche-Guyon résista, et l'on assure même que, chaque fois que, poussé par l'amour, le roi venait prendre gîte au château, la noble dame, après l'avoir reçu publiquement, traversait la rivière dans un batelet et allait coucher à la *Vacherie*, lieu de péage situé sur l'autre rive. Le brave homme, émerveillé d'une si haute vertu, rengaina sa passion et adressa à la dame de la Roche ce royal calembour : « Puisque vous estes, dit-il, » vrayment dame d'honneur, vous le serez de la Royne ! » Ainsi fut-il.

Sous Louis XIII, la seigneurie fut érigée en duché-pairie, et, à l'époque de notre histoire, le manoir était habité par la veuve de Roger du Plessis, seigneur de Liancourt, duc de la Roche-Guyon et fils de la vertueuse châtelaine dont nous venons de parler.

La vieille duchesse ne pouvant avoir auprès d'elle la fille de son fils avec lequel elle était brouillée, s'était rejetée sur la pupille d'un vieux parent à elle, M. le comte de Beaumont, qui occupait un haut emploi à Paris.

Je ne sais quelle rage possède les vieilles gens de clouer à leur inertie l'activité d'un être quelconque, de garrotter la jeunesse de leurs habitudes décrépites, de retirer toutes choses de la circulation et de l'usage, d'enfouir dans des armoires, de cacher des trésors ! La douairière de la Roche ne dérogeait point à la coutume ; elle cachait une jeune fille au fond de son château féodal !

M. de Beaumont avait aisément consenti à livrer sa jeune pupille à sa vieille parente : il la trouvait, de toutes manières, infiniment plus en sûreté au château de la Roche que dans ce bruyant Paris, si plein de troubles et de révolutions. Et puis, M. de Beaumont avait bien aussi une raison secrète pour désirer de se séparer quelque temps de sa pupille. Sa charge de tuteur lui pesait, en lui imposant une réserve un peu bien forte, et dure à ses habitudes ; car bien qu'il fût censeur sévère des mœurs d'autrui et fort à cheval sur les convenances, M. de Beaumont n'en avait pas moins au fond des goûts qu'on aurait pu trouver hasardés pour un homme de son caractère et de son âge : il avait conservé un penchant assez vif pour Vénus et pour la grappe, et la petite porte des jardins de son hôtel s'ouvrait parfois pour lui bien tard, pour ne pas dire bien tôt ! Quant à Diane, malgré ses dix-huit ans, elle ne regrettait point Paris et s'était accommodée volontiers



de cette diversion à sa vie ordinaire. Les plaisirs de la ville ne la captivaient pas. Elle aimait la campagne, cette douce enfant rose et blonde, cette chère créature du bon Dieu, comme l'appelèrent bien vite les pauvres du pays. Elle rêvait du soleil, des grands arbres, de la liberté et du rossignol. Hélas ! elle n'avait pas tardé à singulièrement en rabattre de ses jolis paysages.

Le soleil jaunissait bien les blés, les grands arbres laissaient bien leurs feuilles frémir avec amour aux tièdes caresses du vent de juin, le rossignol sifflait bien ses roulades retentissantes, le soir, quand Vénus brillait au ciel ; mais elle, la suave poëtesse qui rêvait cet hymne charmant, elle était prisonnière ; la féroce douairière l'enchaînait à son fauteuil. C'était à peine si elle lui permettait, le dimanche, d'aller faire quelques tours dans le parc après la messe. Quant au dehors, la pauvre Diane n'y avait pas mis le pied depuis son arrivée au château.

La journée se passait monotone et languissante, employée à quelque ouvrage d'aiguille ; le soir, la pauvre enfant lisait tout haut les *Hommes illustres de Plutarque*, traduits par Amyot, jusqu'au moment où le grand lit à dais, dans lequel Henri IV avait couché, ouvrait ses épais rideaux à lais alternatifs de satin jaune et de velours cramoisi, et où la vieille dame, baisant de ses lèvres froides le front pur de la jeune fille, lui permettait d'aller

jouir en songe de ces biens merveilleux que le ciel fait pour tous.

Un jour pourtant la vieille duchesse se montra d'humeur riante. Elle avait beaucoup craché en s'éveillant au matin ; sa respiration était facile, son teint clair : le bien-être lui rendait quelques sentiments humains.

— Ma chère belle, dit-elle à la jeune fille au sortir de goûter, j'ai voulu vous ménager la surprise d'un petit plaisir : maître Jacquin, le majordome, va aujourd'hui à Freneuse, — vous savez, qui nous fait manger de si bons navets, et que vous pourriez voir là-bas, en face, de l'autre côté de l'eau, n'étaient les grands bois qui le masquent. — Maître Jacquin est un homme de confiance à moi, vous irez avec lui si cela vous fait plaisir.

— Oh ! madame, quel bonheur ! s'écria en sautant la pauvre Diane. Oh ! que vous êtes bonne, et combien je vous remercie !

La douce fille oubliait ses six mois d'esclavage et de mortel ennui, pour savoir gré d'un pauvre plaisir de quelques heures.

— Vous regrettiez, reprit la vieille duchesse, l'exercice du cheval dont M. de Beaumont vous avait permis de prendre l'habitude. — Ce que je n'approuve pas, moi : cela donne à une femme quelque chose de hardi et de résolu qui ne sied point. — Mais de temps à autre, cela



n'est pas malséant : il y a des chevaux à la *Vacherie*, j'ai ordonné qu'on en fit seller un pour vous.

— Oh ! madame, madame, comment vous remercier ? répétait Diane épanouie, baisant de sa bouche rose les mains écailleuses de la douairière de la Roche.

— Vous me remercirez, répondit la duchesse, en ayant à l'avenir l'air un peu plus gai et plus heureux. Allons, préparez-vous, ma belle, maître Jacquin doit vous attendre.

Diane ne se le fit pas dire deux fois ; elle s'élança vers sa chambre et ne tarda point à reparaitre, portant sur le bras gauche la queue de son amazone de soie rose pâle, rayée de satin vert, coiffée d'un feutre gris à plume blanche, et tenant à la main sa cravache et ses gants de daim, après lesquels sautait, épris d'une joie furibonde, Black, le grand lévrier noir.

Maître Jacquin, écoutant respectueusement les radotages de la dame de la Roche, attendait que mademoiselle fût prête.

Maître Jacquin était un gros petit homme, ventru comme tout bon majordome doit l'être, d'environ cinquante ans, au teint fleuri, à la bouche souriante, obséquieux des pieds à la tête.

Diane dut recevoir encore toutes les recommandations de prudence, les conseils hygiéniques, les formules de bienséance, les opinions, réflexions, admonestations et

examens critiques de la vieille dame sur l'art de dresser les jeunes demoiselles ; puis elle partit enfin, garrottée de tout juste autant de bandelettes qu'il en faut pour faire une parfaite momie.

Heureusement, maître Jacquin, tout en se tenant aussi près que possible des injonctions de sa vieille maîtresse, n'était pas homme à faire obstacle aux mille et une menues volontés d'une pouliche échappée.

Ils n'avaient pas fait deux cents pas hors du château, que déjà il lui fallut transiger avec sa consigne et oublier le plan de campagne du vieux général, pour obéir aux ordres infiniment plus actuels du jeune capitaine.

Montés tous deux dans un batelet, personne ne se trouva là pour leur faire traverser la rivière. Maître Jacquin voulait attendre Sulpice, le passeur, qui ne pouvait être loin, ou courir après lui ; mais Diane, qui brûlait de mettre les bois entre elle et cet odieux château de la Roche, ne voulut pas entendre parler d'attente, et elle comptait trop peu sur la célérité des courtes jambes du majordome pour leur confier les intérêts de son impatience. Bon gré mal gré, il fallut donc que maître Jacquin empoignât l'aviron, ce qu'il fit en souriant, mais avec la plus grande maladresse du monde. Il enfonçait perpendiculairement une rame dans l'eau, tandis que l'autre y entrant à peine, en sortait brusquement au moment de l'effort, couvrant d'éclaboussures



Diane, qui riait comme une folle au nez confus du majordome... Et le bateau tournait et s'en allait en dérive. Enfin, après d'innombrables zigzags, on aborda environ cinq cents pas en aval du point où il fallait arriver.

Les chevaux étaient tout prêts à la *Vacherie*. Diane s'élança sur le sien, rassembla promptement ses rênes en écuyère exercée et se mit à *rechercher* sa monture, pendant que son gros cavalcadour enfourchait péniblement son roussin. Dès qu'elle le vit en selle, elle fit galamment exécuter à son cheval quelques courbettes, puis, lui rendant tout à coup la main, elle partit au galop. Prévoyant une pénible campagne, le majordome jeta à la jeune fille un mélancolique regard ; mais reprenant aussitôt son sourire officiel et faisant contre mauvais jeu bonne mine, il prit son courage à deux mains, et, renonçant aux douceurs de son amble accoutumé, il la suivit de son mieux, au grand trot de sa bête, s'empourprant, suant, soufflant d'ahan et sautant comme bille sur tambour.

En un instant, gens et chevaux furent hors de vue, derrière les arbres du bois que traversait la route.

Nous les laisserons courir les champs, et n'entreprendrons point de raconter toutes les joies de la jeune fille, toutes les tribulations du majordome. Nous dirons seulement que, s'il n'existe pas de saint Jacquin au calendrier, c'est qu'il ne suffit pas d'être vertueux, mais

encore qu'il faut l'être tout juste au moment où le monde vous regarde.

Comme toute chose prend fin, nos buissonniers revinrent à la brune. Ils n'étaient que de deux heures en retard, Diane, fière et conquérante, belle comme sa patronne mythologique ; maître Jacquin inquiet, brisé, rompu, meurtri.

Il se fit accompagner par un garçon de la *Vacherie* pour repasser l'eau ; car pour lui, c'était bien assez d'envisager la terrible nécessité où il allait être, après les exagérations de sa chevauchée du jour, de s'asseoir sur des bancs de bois, sans se préoccuper encore de la conduite de la nef. Ils descendirent le long de la berge jusqu'à l'endroit où ils avaient laissé le bateau, mais ils le cherchèrent en vain, il leur fut impossible de le retrouver. Un vent d'amont assez fort s'était élevé quelques instants après leur départ, et le bateau, ballotté par le clapotement des vagues, poussé par la brise, poussé par le courant, n'avait pas tardé à faire glisser la clef de l'amarre, mal assujettie par la main inexpérimentée du majordome, et à s'en aller à-vau-l'eau.

Maître Jacquin, sans s'expliquer aussi complètement le fait, mais forcé de l'accepter tel quel, enjoignit alors à son gars de hêler le passeur. Mais le vent capricieux avait sauté : il soufflait directement en face, leur rejetait la voix au visage, et rien ne bronchait à l'autre bord.



Diane riait, en attachant à sa ceinture un gros bouquet de bruyères pourpres; Jacquin pestait et souriait, portant fréquemment la main au fond de son haut-de-chausses, et le gars, tout en faisant en conscience son métier de gars, ne prenait pas ombre d'intérêt à la chose.

La situation, pourtant, se prolongeait d'une manière fastidieuse : maître Jacquin ne savait plus où donner de la tête, quand la fatalité, qui trouve toujours son chemin, envoya tout à point un batelet désœuvré dans lequel elle avait pris le soin de mettre un jeune gentilhomme.

Le batelet s'en allait nonchalant au fil de l'eau, quand le dernier cri du gars tomba dans l'oreille du gentilhomme : ses yeux suivirent aussitôt la direction de la voix ; il vit le groupe ; quelques vigoureux coups d'aviron firent voler la nacelle, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il arriva debout à la berge.

— Permettez-moi, mademoiselle, dit-il à Diane, de vous rendre le service que vous demandez en vain à l'autre rive : le bateau et le batelier sont à vos ordres.

— J'accepte de grand cœur, monsieur, répondit la jeune fille en devenant rouge comme une cerise ; vous ne pouviez assurément venir plus à propos.

Il y avait peut-être quelque chose à répondre à cela ; mais le gentilhomme était trop occupé à regarder la

charmante créature, qui en ce moment s'appuyait sur sa main, pour ne pas manquer un peu de présence d'esprit. Le gars fut congédié, et maître Jacquin s'établit dans le bateau, ayant bien soin de faire un petit coussin de son mouchoir, sous le spécieux prétexte que le banc sur lequel il s'asseyait était mouillé. Le gars poussa complaisamment l'esquif au large, et le jeune gentilhomme se mit à ramer vigoureusement.

— Il est fort heureux pour nous, monsieur, dit Diane, que le ciel vous ait envoyé à notre secours; car, sans cela, nous risquions fort de ne pas coucher ce soir au château de la Roche.

— Je ne remercierai jamais assez le hasard d'une si gracieuse rencontre, répondit galamment le gentilhomme : je regagnais le château de Bennecourt, habité par un mien vieil oncle, à une lieue environ plus bas, me laissant aller au courant et rêvant à même ma liberté et mon ennui.

— Que diront donc les pauvres oiseaux en cage, répliqua Diane en soupirant, si ceux des champs parlent d'ennui ?

Certes, les deux jeunes gens n'avaient fait aucun retour sur eux-mêmes, ils n'avaient rien calculé, rien prévu, rien prémédité; ils avaient tout simplement senti, sans se rendre aucune espèce de compte, et pourtant voilà que, dès les premiers mots qu'ils avaient échangés,



ils étaient pourvus d'instructions réciproques et savaient à quoi s'en tenir sur leur état moral respectif.

— Je ne me plains pas de la liberté, reprit le jeune homme, je me plains de la solitude, et...

— Je me permettrai de faire remarquer à *môsieu*, dit maître Jacquin, qu'il a cessé de ramer, et que nous *avalons* grand train.

L'interruption ne pouvait arriver plus juste : les deux jeunes gens, au moment même où le majordome ouvrait la bouche, avaient brusquement cessé de se regarder, avaient rougi tous deux, sans trop savoir pourquoi, et imploraient une phrase banale que ni l'un ni l'autre ne trouvait. Vague, rapide, fugitive, la première idée leur avait point à tous deux : ils avaient, par un regard involontaire, entrevu dans le lointain le pommier du Paradis. Le gentilhomme enfonça bravement ses avirons dans l'eau, et en quelques secondes on toucha le bord.

— Mille fois merci, monsieur, dit la jeune fille avec un sourire aimable.

— Adieu, mademoiselle, dit tristement le jeune homme.

Tout était en émoi sur la rive : gagnée par l'inquiétude, la vieille duchesse avait mis ses gens en campagne, et ils se disposaient à passer l'eau pour aller à la *Vacherie* s'informer des promeneurs. Diane et maître Jacquin se hâtèrent de monter au château, et quand la plume

blanche du feutre gris de la jeune fille eut disparu derrière le mur d'enceinte, le gentilhomme, qui l'avait suivie de l'œil et du cœur, poussa son bateau au courant et continua à descendre la rivière, rêvant plus que jamais, mais au moins pour quelque chose.

Ce jeune gentilhomme se nommait Henri de Chavanne. Destiné par sa famille, dont la fortune était fort mince, à entrer dans les ordres, il avait fait ses études au séminaire des Oratoriens du faubourg Saint-Jacques, d'où il était sorti à dix-huit ans : il y avait cinq ans de cela. Puis ses parents moururent ; il ne lui resta que son oncle de Bennecourt, qui l'adopta, et qui, comme c'était un vieux militaire, consentit très-facilement à lui laisser quitter la carrière ecclésiastique, pour laquelle le jeune homme, tout honnête et modeste qu'il était, se sentait assez peu de vocation. Henri de Chavanne put donc aller vivre à Paris, où il avait des amis, malgré son humble fortune, à la charge toutefois de faire chaque année un voyage d'un mois au château de Bennecourt. Le jeune gentilhomme y était depuis quinze jours, et, à force de chercher un prétexte pour échapper à l'accomplissement du mois entier, il avait fini par en trouver un assez honnête, et il avait été convenu, le matin même de la rencontre que nous venons de raconter, qu'il partirait le surlendemain.

Chemin faisant, pendant que le bateau, glissant sur



la rivière, frôlait, en passant, les branches des saules de la rive et les hautes herbes des bas-fonds, Chavanne se prit à réfléchir à toute l'indélicatesse de sa conduite envers son oncle. Le vieillard avait consenti à le laisser partir sans doute, mais il en souffrait intérieurement ! Fallait-il accepter son généreux sacrifice ? Non ; il y aurait à cela de l'égoïsme et de l'ingratitude ! Le thème était trouvé, il n'y avait plus à s'occuper que de l'amplification, et si vous saviez comme cet excellent jeune homme s'en acquitta de bon cœur et de bonne foi ! Comme il fut éloquent ! Comme il se retraça le crève-cœur de ce digne homme, qui comptait sur la présence de son fils d'adoption pour égayer un peu quelques-uns des jours qui lui restaient à vivre ! Espoir trompé par un caprice d'enfant ! Si vous saviez comme tout à coup son cœur, qui sommeillait, vint lui fournir un fonds inattendu de tendresse pour ce vieil homme infirme, exigeant et morose, vivant en madrepore dans son vieux château de Bennecourt ! Comme son imagination de poète, sa rigidité de moraliste, son impartialité de philosophe, sa charité de chrétien se réunirent pour lui tracer son devoir ! C'était, en vérité, chose grandement édifiante ! Il eût fallu pour résister à ce chaleureux plaidoyer être le plus endurci des hommes, et de Chavanne, avec toutes ses bonnes et généreuses qualités, n'était rien moins que cela.

Aussi, dès qu'il fut arrivé à Bennecourt, courut-il déclarer au barbon qu'il ne partirait pas, qu'il s'était bien aperçu que cela faisait de la peine à son pauvre, à son bon, à son cher oncle, et qu'il voulait absolument passer avec lui, non-seulement le complément de la dose ordinaire, mais encore tout le temps qu'il pourrait lui consacrer. Le bonhomme, qui n'avait que des connaissances fort restreintes en psychologie, et qui ne s'était que médiocrement occupé de l'étude du cœur humain, prit la chose pour argent comptant et ne se sentit pas d'aise. O admirable duplicité du cœur ! Chavanne lui-même était parfaitement dupe de cette trame intime, et il se fût fait horreur à lui-même s'il se fût dit brutalement : J'aime bien mon oncle, mais il m'assomme, et il n'y a aucune raison pour que je l'aime plus et qu'il m'assomme moins aujourd'hui qu'hier ; seulement, j'ai vingt-trois ans, le cœur vide, j'ai rencontré une adorable créature qui habite à une lieue d'ici, et j'entends bien m'arranger de façon à la revoir ! Il y en aurait eu moins long, mais c'eût été plus vrai.

Pendant que ces petites choses se passaient à Bennecourt, des causes parfaitement identiques produisaient des effets contraires à la Roche. Là aussi l'action s'était engagée, mais elle avait débuté par la guerre.

La vieille duchesse, irritée qu'on eût contrevenu à ses ordres, reçut fort sèchement la pauvre Diane, et lui



signifia qu'elle ne sortirait plus. Ce fut le signal des hostilités. La rébellion s'alluma ardente au sein jusque-là si paisible de Diane : l'insurrection lui parut le plus saint des devoirs ! Cette vieille femme, auprès de laquelle elle était, depuis six mois, en servage, et qu'elle avait acceptée jusqu'alors avec tant de soumission et de douceur, lui parut tout à coup hérissée de tous les attributs qui rendent le despotisme odieux et haïssable, et elle résolut de mourir sur la brèche ou d'obtenir ses franchises et privilèges.

Diane fit des prodiges de valeur, tant et si bien que la vieille femme, craignant que la jeune fille exigeât son rappel de M. de Beaumont, ce qui l'eût privée d'une société que l'habitude lui avait rendue nécessaire, en arriva à traiter. La promenade du parc fut consentie pour tous les jours, *ad libitum*, et la promenade extérieure, pour une fois par semaine, sous l'escorte de maître Jacquin.

Le lendemain, la plume blanche d'un chapeau de feutre gris flottait au-dessus des créneaux de la tour, et un petit batelet remontait à la voile de Bennecourt vers la Roche. La plume disparut de la tour, et le batelet cargua sa voile. Quelques instants plus tard, la plume blanche voltigeait entre les barreaux d'une grille du parc donnant sur la campagne, quand un gentilhomme vint à passer dans le chemin creux qui longeait le mur.

Henri de Chavanne et mademoiselle de Beaumont se saluèrent.

Que vous dirai-je ? Par une belle matinée d'août, c'est-à-dire deux mois environ après la promenade de Freneuse, notre jeune gentilhomme montait ardemment ce même chemin creux. Une centaine de pas avant la grille, il s'arrêta. Le mur, en cet endroit, plein de trous et de crevasses, portait des traces de dégradations récentes qui dénonçaient mainte escalade. Le gentilhomme posait le pied sur la première brèche, lorsqu'en levant les yeux il aperçut un papier blanc pris dans la fente d'une baguette fichée dans les pierres déchaussées du mur ; il s'en empara et l'ouvrit en toute hâte ; son cœur battait avec violence et les plus tristes pressentiments l'assaillaient déjà.

« M. de Beaumont est ici, disait la lettre ; il vient me chercher, dit-il, pour *une affaire importante*. Il hésite à s'expliquer, on chuchote avec la duchesse qui prend des airs mystérieux, et moi, qui crains que quelque chose nous menace, je n'ose pas interroger. Nous partons demain pour Paris. Que faire ? Henri, il faut que je compte bien sur votre amour pour ne pas m'abandonner au désespoir.

» Quoi qu'il arrive, rien ne s'accomplira contre vous, soyez-en sûr, et je vous appartiendrai ou à personne.

» DIANE. »



Le lendemain, de Chavanne, à cheval, en habit de voyage, dépassa sur la route, entre la Roche-Guyon et Vétheuil, un carrosse qui roulait vers Paris. Il salua, comme par pure courtoisie, M. de Beaumont et sa pupille, assis au fond de la voiture, et passa.

— C'est quelqu'un du pays, sans doute, que ce gentilhomme, dit M. de Beaumont avec indifférence, le connaissez-vous ?

— Mon Dieu, non, mon oncle, répondit Diane ingénument.

## II

Du grand festin que donna M. le vicomte de Chamilly, et de la théorie de Benjamin Clipman sur les principes et sur la gloire.

Un soir de ce même mois d'août qui tirait à sa fin, le cabaret de Regnard, situé à l'extrémité occidentale des jardins des Tuileries, vis-à-vis la garenne, proche la porte de la Conférence, le cabaret de Regnard, le plus célèbre

cabaretier de Paris, le cabaret de Regnard était splendidement illuminé.

Toutes les casseroles étaient en branle : le ban et l'arrière-ban des marmitons avaient été convoqués.

Les chefs étaient bardés de leurs instruments. Sur chacun de leurs flancs s'appliquaient, comme des fontes, deux carquois, conçus dans le galbe d'une flûte de Pan, et qui portaient dans leurs alvéoles, d'un côté la gamme complète des instruments tranchants, depuis le coutelas basse-taille jusqu'au scalpel sur-aigu ; de l'autre celle des lardoires, luisantes de polissure et de graisse, et rangées comme des tuyaux d'orgue.

Le branle-bas général était fait : tout le monde était sur le pont dans la tenue de combat. Un simple tissu de coton protégeait leur poitrine, éclatant comme la neige avant qu'elle ait touché la terre ; car le blanc est l'apanage des vierges et des marmitons !

Sans compter les majestueux morceaux de haute boucherie et les grasses contributions frappées sur les basses-cours, les tables ploient sous le faix des venaisons. Deux longues oreilles fauves, qui ne peuvent appartenir qu'à un lièvre, passent entre deux pieds fourchus qui décèlent un chevreuil, les pattes rouges de la bartavelle s'allongent sur la longue queue du faisan, le bec effilé de la bécasse mordille la huppe du vanneau ; car maître Regnard connaît le proverbe :



Qui n'a pas mangé vanneau

Ne sait ce que gibier vaut.

Et la chaleur de l'officine fait fondre la fine graisse des râles et des cailles sur les tarses velus des gelinottes.

A côté est le réduit souterrain où attendent au frais les pièces montées. La hure de sanglier, ornée de ses défenses qui ont décousu Briffaut, Rustan et d'autres preux, se carre, avec ses yeux au blanc de saindoux et ses prunelles de truffes, au milieu de guirlandes et de festons de persil, de fines herbes, de blancs et de jaunes d'œufs durs hachés menu, toute diaprée de mosaïques de betteraves, de carottes, de crêtes de coq, de gelées de toutes nuances, toute tatouée de nonpareille, toute fière de son boudoir qui a bu du sang de piqueur.

Et puis, c'est toute la décoration des hors-d'œuvre, toute l'architecture des entremets, tous les trophées et tout le jardinage du dessert. A chaque instant, de nouveaux chefs-d'œuvre viennent augmenter ces richesses culinaires.

C'est partout un bruit incessant et confus de membres disjoints par les couperets, de chair hachée, d'œufs battus, de bouilloires qui chantent, de beurre qui frit, de sel qui pétille.

Les billots ruissellent de sang, les flancs étincelants

des casseroles se bronzent aux flammes bleues du charbon, toutes les manches sont retroussées, toutes les faces pourpres; tout ce peuple blanc s'agite, se coupe, se pique, se brûle et s'asphyxie sous le commandement de maître Regnard, qui, en face de cet imposant spécimen du règne animal, compare sa cuisine à l'arche de Noé.

Il est vraiment haut de cent coudées, maître Regnard, orgueilleusement campé devant ces casseroles où il fait *revenir* la moitié de la création!

Cependant les cuisines n'absorbent pas seules son attention. Il se transporte partout où sa présence est nécessaire, et sa présence est nécessaire partout. Comme un général, au jour de la bataille, il vole du centre aux ailes et revient des ailes au centre, escorté de quelques aides de camp, rapides comme sa pensée, qu'il entraîne et qu'il lance dans toutes les directions. Dès qu'ils ont exécuté ses ordres, car lui seul a l'initiative, ils reviennent se rallier autour de la flamme de génie qui resplendit au front du maître, sous la forme d'une mèche de bonnet de coton.

Dans la salle du festin, les consoles se chargent peu à peu des décors enlevés au crypte où refroidissent les savantes compositions qu'exécutent les lieutenants de Regnard. Les buffets se garnissent, les dressoirs livrent leurs émaux, leurs cristaux de Bohême, la nappe en



damas d'Allemagne cache la table sous ses fleurs, riche linceul pour toutes ces créatures, qui tout à l'heure s'ébaudissaient à la vie, dans le ciel bleu, dans l'eau vive, dans les bois, dans les prés, dans les guérets, et qui, maintenant informes et sanglantes, sont empalées comme des infidèles, bouillent comme de simples Machabées ou grillent comme Guatimozin !

Des arbustes et des fleurs distribuées avec art reposent, réjouissent l'œil et rappellent qu'il existe une nature, en face des tortures, des mutilations, des métamorphoses infligées par Regnard à tant d'œuvres de Dieu.

Les lustres et les girandoles s'allument dans la grande salle de réception, les jardins s'illuminent.

Huit heures sonnent à l'horloge des Tuileries.

Les badauds s'arrêtent dans la rue, la bouche béante, l'estomac creux, sans songer que s'ils en avaient bien envie, ils n'auraient qu'un mot à dire, qu'un geste à faire pour manger un souper de gentilshommes.

Au milieu de ce rassemblement imbécile, comme tous ceux qui se forment pour admirer les panneaux armoriés d'un carrosse, les habits d'un grand ou les apprêts d'une cérémonie, serpentait un petit homme, piètrement vêtu d'une étoffe râpée de couleur sombre. Il sortit de la foule lestement et sans bruit, sans éveiller l'attention de personne. C'était un de ces êtres de ténacité et

d'abnégation qui possèdent l'art d'entrer partout comme par magie, sans qu'on sache comment, et de disparaître de même; un de ces êtres merveilleux, qui procèdent à la fois de la fourmi et du vampire, riches, comme tous les opprimés, d'astuce, de ruses et de patience; un de ces volontaires de servilité, dont la vie tout entière se passe dans la pratique des choses illicites et clandestines : c'était un juif, c'était un usurier.

Il glissa comme une ombre à travers les splendeurs des jardins, traversa sourdement les cuisines et grimpa comme un lézard jusqu'à la salle du festin. Là, il s'arrêta, son horizon se trouvant borné par un corps blanc et opaque. Ce corps blanc et opaque, c'était le dos de maître Regnard. Tourné vers l'escalier de service qui descend aux cuisines, maître Regnard hélait ses lieutenants pour leur transmettre ses derniers ordres. Il ne s'agissait plus que de quelques détails de stratégie : un monticule à couronner, un ravin à couvrir, un renfort à tenir prêt, une ligne de tirailleurs à lancer, etc., etc., soins menus et accessoires que prend un grand capitaine par amour de l'art, même alors qu'il est sûr, sans eux, de la victoire. Ce sont les *glacis* de la peinture, qui, sans nuire aux points lumineux, donnent de la transparence et de la valeur aux endroits sacrifiés et laissés dans l'ombre.

— Piquez fin et dru en lard de poitrine ! criait maître



Regnard, en traînant sur le dernier mot de chaque membre de phrase, à la manière des commandants à la manœuvre, et bardez-moi mince et serré ! Chapelurez-moi mes noix de jarabon à la chapelure blonde, et parez au persil frisé ! Ne laissez pas colorer les boudins blancs, et passez avec soin le coulis de pistaches pour la sauce des pieds de cochon !

Comme il achevait ces mots, maître Regnard, reculant d'un pas, campa juste son talon sur l'orteil du juif.

— Oh ! mille, mille pardons, maître Benjamin Clipman, s'écria-t-il d'un air moitié confus et moitié sarcastique, au milieu des pieds dont je m'occupais, du diable si je m'attendais à rencontrer le vôtre. Je suis vraiment désolé de vous avoir reçu en si grasse compagnie...

Le juif écoutait de l'air d'un homme qui a enfoncé son chapeau, relevé son collet et qui est habitué à recevoir des averses.

— Je vous jure, continua l'autre, que si je vous avais su là, je vous aurais évité des détails qui ne peuvent avoir aucun charme pour des oreilles israélites.

— Maître Regnard, risqua Benjamin, je viens...

— Vous ne savez pas ce que vous perdez, reprit Regnard dans l'ardeur de son prosélytisme ; si vous me goûtiez, seulement une fois, un de mes fameux pieds... au coulis de pistache !

— Je disais, tenta de nouveau Benjamin avec le plus grand flegme, que je viens de parcourir...

Mais Regnard, tout entier à ses glorieuses réminiscences, ne l'écoutait pas.

— Ou bien encore, ajouta-t-il, une mamelle de truie à la Lucullus !

— Quand vous aurez fini, maître Regnard, dit Benjamin en se croisant les bras.

— Pardon, c'est vrai, vous aviez quelque chose à me dire ; mais, voyez-vous, il ne m'en faudrait pas plus à moi pour déclarer qu'une religion comme la vôtre... Celui qui vous a imposé cela, voyez-vous, je vous le dis tout net, n'était pas digne de tenir le manche d'une casserole.

— Avez-vous entendu parler de Sardanapale ? reprit Benjamin sans sourciller.

— Non.

— Eh bien, vous en auriez été le digne ministre ! Où avez-vous la tête, maître Regnard ? où avez-vous la tête ? Vous voulez donc consommer la ruine de ce jeune insensé qui dépense de l'argent comme... comme s'il en avait ; car je viens de parcourir ces salles, ces jardins, c'est affreux !

— C'est superbe !

— Superbe comme Ninive et Babylone ! mais cela doit coûter des sommes énormes, les trésors de Crésus... Avez-vous entendu parler de Crésus ?



— Non.

— Les trésors de Crésus ne suffiraient point à un majordome de votre espèce.

— Je conviens, en effet, que cela ne ressemble guère au crouton de pain de seigle et au tesson de fromage de chèvre que je vous voyais gruger en grelottant au soleil, un matin du dernier hiver, là-bas, le long du quai. Dites donc, s'il vous restait encore beaucoup de ces fromages-là, vous pourriez me les céder, je ferais carreler ma cuisine *avec*.

— Tout cela, tout cela, ce n'est pas des raisons.

— Des raisons ! ce sont des raisons que vous voulez ? Eh bien ! je vais vous en servir des raisons : un jeune et beau gentilhomme, qui s'appelle M. le vicomte Gaston Lorimier de Chamilly, vint me trouver il y a quelques jours, et me tint à peu près ce langage : « Maître Regnard, j'épouse dans un mois une riche héritière, et je veux, pour enterrer ma vie de garçon, donner un incomparable souper à mes amis de l'un et de l'autre sexe. Je veux que ce souper fasse époque dans votre existence et qu'il éclipse les plus splendides que vous ayez préparés ! Vous entendez ? — Oui, monseigneur, dis-je d'un air glorieux, obscurci cependant par une vague inquiétude, je suis à vos ordres, mais... » Alors, avec cette perspicacité qui le caractérise, M. de Chamilly pénétra la vraie cause de cette sorte d'hésitation que je ne m'ex-



pliquais pas moi-même, et il me dit, en souriant de la façon la plus spirituelle, ces seuls mots : « Benjamin Clipman ! » C'en fut assez ! Selon moi, monsieur Clipman, il y a dans ce fait l'éloge de trois personnes, celui de M. de Chamilly, le vôtre et le mien : il vous inspire de la confiance, je lui inspire de la confiance, vous m'inspirez de la confiance ! Eh ! eh ! eh ! Voulez-vous un petit verre de Madère, monsieur Clipman ?

— Merci, maître Regnard, cela creuse l'estomac.

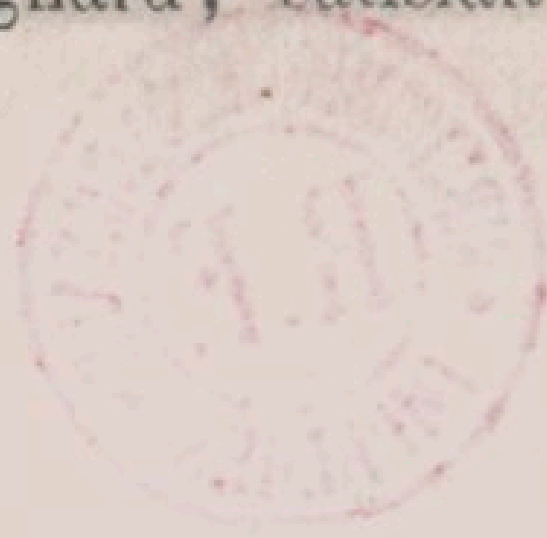
— Et il vous faudrait un plus gros croûton de pain de seigle et un plus gros tesson de fromage ?

Cette fois Benjamin ricana, prit un air gracieux et dit d'un ton de bonhomie en se frottant les mains :

— Eh ! eh ! maître Regnard, lorsque je vins en France, je n'étais qu'un pauvre homme, et à force d'économie, de privations, d'activité, je suis parvenu à mettre de côté quelques noyaux pour le service de mes amis, et vous êtes du nombre, maître Regnard.

— Oh ! oh ! fit Regnard, qui était un matois, si vous m'offrez quelque chose, monsieur Clipman, il faut que je veille à mes poches. Tenez, vous allez me faire quelque proposition de Judée. Eh bien, jouez cartes sur table, ce sera plus tôt fait : soyez concis comme vous êtes circoncis, car je me plais à croire que vous jouissez de cet avantage... Eh ! eh ! eh !

Ici, maître Regnard, satisfait de sa plaisanterie,





s'abandonna à une hilarité que Benjamin, poursuivant toujours son idée, jugea de saine politique de partager.

— Eh bien, dit le juif, à la bonne heure, vous êtes un homme d'esprit, maître Regnard, et qui entend les affaires. M. de Chamilly m'a donné son hôtel en gage...

— Son hôtel !

— Oh ! il est tout lézardé, dans un délabrement complet, et puis, par le temps qui court, cela serait de fort difficile défaite, et j'aimerais beaucoup mieux n'en pas venir à la pénible extrémité de le garder, ce que je serais pourtant obligé de faire, si le montant des sommes que je fournis pour M. de Chamilly atteignait un certain chiffre.

— Eh bien ?

— Eh bien, eh bien, balbutia Benjamin incertain, eh bien ! mon cher monsieur Regnard...

— Vous vous enfermez, Clipman, j'étais sûr de cela ; je vous ai fait sortir de votre nature, quitter vos tours et vos détours, et voilà que vous vous apercevez que vous êtes trop clair... Je ne vous avais pas dit de pousser la franchise jusqu'à l'impudence. Allez toujours, maintenant que vous y êtes ; car je vous vois venir, et, comme je le disais, votre proposition sent diablement l'hébreu.

— Eh bien, reprit Benjamin, supposons que ce souper vaille deux mille livres, comptez-le quatre, et je vous en payerai trois.

— Je vous attendais là, s'écria Regnard d'un air vainqueur; puis il prit un air digne : M. Clipman, ajouta-t-il, j'ai vu des chrétiens se tromper entre eux, j'ai vu des juifs tromper tout le monde; mais je ne donnerai point ce scandale d'un chrétien s'alliant à un juif pour tromper un chrétien.

— *Amen!* répondit Benjamin sans se déconcerter, vous êtes un idiot! Vous avez des principes et des idées de gloire : les principes sont des lettres de change qu'on doit toujours craindre d'endosser, et la gloire... la gloire est dans le gousset de nos chausses, maître Regnard!

— En ce cas, dit tout à coup la voix d'un survenant, je compte sur toi, honnête Ben, pour glorifier un peu mes poches; car je suis vraiment, pour l'heure, le gentilhomme le plus inglorieux de France et de Navarre.

Ce disant, un grand et beau cavalier parfumé de senteurs, couvert de velours et de soie, de broderies d'or et de dentelles, retourna triomphalement les deux poches de satin de son haut-de-chausses. Maître Regnard sourit d'un air flatteur en ôtant respectueusement son couvre-chef; Benjamin, confus comme un renard qu'une poule aurait pris, mit sa main dans un pourpoint digne d'un poète et en tira une bourse de cuir crasseuse et dodue qui contenait la gloire monnayée que demandait... M. le vicomte de Chamilly en personne.



— Voilà ce qui s'appelle s'exécuter de bonne grâce, dit en riant le gentilhomme à MM. de Chevreuse, de Mauléon et de Bellegarde qui le suivaient. Allons, allons, compère, ne me marchande pas l'illustration, encore, encore, *per Bacco!* J'ai conquis l'Espagne et le nouveau monde, j'épouse l'infante et je fais mon entrée triomphale à Madrid sur un char traîné par des lions; l'Europe étonnée me contemple et la grande ombre de Charlemagne sort de son tombeau pour s'incliner devant moi! Maître Ben, je vous élève à la dignité d'historiographe; soyez mon Eginhart et narrez-moi cela dans le haut style, en beaux et bons écus d'or.

De bruyants éclats de rire accueillirent la plaisanterie.

— Ah! un instant, je réclame, s'écria Bellegarde en voyant toute la *gloire* que contenait la bourse de cuir passer dans les poches du vicomte : j'ai une toute petite proposition à faire à master Clip; mais je suis modeste, je n'ai guère pris d'assaut...

— Qu'un corps de garde! dit Chevreuse.

— Qu'un poulailler! dit Mauléon.

— Qu'une jolie femme! reprit Bellegarde en frisant sa moustache.

— Sois tranquille, mon cher, dit le vicomte en quittant les gentilshommes pour échanger quelques mots avec Regnard, l'honnête Ben n'est pas juif à mettre tout

son or dans la même bourse. Chatouille-lui un tantet son pourpoint du bout de ta canne, et tu rencontreras bien quelque protubérance sonnante.

— Oh ! mes gentilshommes, je vous jure... se récria Benjamin en se croisant les bras sur la poitrine, je vous jure...

Mais au moment même, Chevreuse passant derrière lui, lui décroisa brusquement les bras qu'il lui ouvrit comme ceux d'un crucifié, et Bellegarde, profitant du mouvement, appliqua prestement avec sa canne, par un gracieux mouvement d'escrime, une *tierce* qui tomba juste en plein sur la certaine protubérance dont le vicomte avait parlé.

— Ah, là ! poussa Bellegarde, il n'y a plus à nier, compère ! Or ça, master Clip, quittons la métaphore : j'ai besoin d'argent.

— Vous êtes bien honnête, mon bon gentilhomme... mais je vous jure...

— Je ne suis pas honnête, Clip, et je ne suis pas un bon gentilhomme, je suis un mauvais payeur et un homme terrible... Mais tu auras un gage : combien me donnes-tu sur cette bague ?

— La main sur la conscience... là, parce que c'est vous... ça vaut... à ne pas marchander... ça vaut, par le temps qui court... ça vaut...

— Ça vaut, ça vaut ! Articule vite, drôle, ou il ne me



restera rien : je parie qu'à chaque mot tu me retiens un écu.

— J'en donnerai cinquante tout net !

— J'en veux cent, ou rien !

— Allons ! je fais tout ce que vous voulez.

— Oui, à cent pour cent de bénéfice : je t'aurais demandé cinquante écus de plus que tu les aurais donnés, vil Arabe.

— Je demande, cria Benserade qui entrait à ce moment, que les édits contre les juifs soient remis en vigueur et que ces mécréants soient condamnés à l'exil ou à payer...

A ce mot de « payer, » mot terrible, plein de menaces, gros de douleurs, les traits souriants de Benjamin se décomposèrent ; mais il ne perdit pas la tête, et, pirouettant lestement sur les talons, il se déroba tout à coup à la manière des fantômes et disparut en un clin d'œil, rapide et silencieux dans sa fuite comme les oiseaux nocturnes dans leur vol.

— Ah ! ah ! ah ! par la mordieu ! dit en riant Bellegarde, le peuple d'Israël ne se le fait pas dire deux fois ; il s'enfuit de toute la vitesse de ses dromadaires... Messieurs, ne le poursuivons pas ; soyons plus sages que Pharaon !

— Je suis bien sûr, dit Chamilly rejoignant les rieurs, que si ce monarque au nez camus avait eu un maître

d'hôtel comme Regnard, il n'aurait pas été si sot de laisser refroidir son souper pour courir après des vauriens, et la mer Rouge en eût été pour ses frais de déplacement. Allons, messieurs, sortons de céans, nous gênons ces braves gens et nos belles nous réclament.

— J'entends d'ici leurs joyeux ébats! dit Chevreuse.

— C'est ce *goddam* de Bedford qui les réjouit de sa gaieté flegmatique, dit Mauléon.

— Messieurs, s'écria Bellegarde, entendez-vous gémir l'escarpolette? cette effrontée machine, effroi des mères et des tuteurs : ce damné Bedford a des idées de satire et j'entrevois un tissu...

— N'achève pas, malheureux, interrompit Chamilly ; j'ai reconnu la voix de ma blonde Rosalbe. Mon rôle de mari commencerait-il déjà ? Qui m'aime me suive ! Sus ! sus ! à l'Anglais !

Et les garnements s'élancèrent dans le jardin, comme une bombe joyeuse dont l'explosion ne tarda point à se faire entendre, et dont les éclats s'éparpillèrent à travers les allées et les bosquets.



## III

Le vicomte de Chamilly et le comte de Beaumont donnent un bon conseil à Chavanne.

Quelques instants plus tard, la folle assemblée était rangée autour de la table splendide que maître Regnard contemplait avec un juste orgueil. Un murmure élogieux d'analyse avait succédé aux cris d'admiration arrachés par l'aspect général et merveilleux du couvert, lorsque tout à coup, Bellegarde, comme inspiré, se lève et dit avec un accent pénétré :

« Mesdemoiselles et messieurs,

» Généralement, on attend que les gens soient morts pour s'incliner devant leur mérite et leur en accorder le prix, probablement dans la crainte de compromettre leur santé par l'excès de l'émotion et de la joie qu'ils pourraient ressentir. Or, je propose ici d'enfreindre cet usage

antique et solennel, et, confiant dans la robuste constitution de l'illustre Regnard, — couvrez-vous, Regnard, couvrez-vous ! — je propose de lui décerner de son vivant les honneurs qu'il mérite. Je demande qu'à l'avenir il reçoive la dénomination de Regnard le Grand ! »

— Oui ! oui ! bravo ! s'écria-t-on d'une commune voix, honneur et gloire à Regnard le Grand !

Et un toste majestueux consacra ce titre triomphant.

Une telle gerbe de joie s'épanouit dans la poitrine de Regnard qu'il en fut un instant suffoqué, et malgré cette solide complexion qui inspirait à Bellegarde tant de sécurité sur les effets de l'émotion, il sentit, après s'être incliné sous cette apothéose, qu'il ferait sagement de se retirer, s'il ne voulait pas laisser sur le terrain de sa gloire quelque lopin de sa dignité. Sous un faux semblant de discrétion, il s'empressa donc de battre en retraite ; mais, au lieu de rejoindre aussitôt son banc de quart à l'office, il gagna les jardins et erra quelque temps dans leurs solitudes, pour laisser se dissiper au grand air les glorieuses fumées qui l'enivraient.

Si gaïement inauguré par la facétie de Bellegarde, le repas continua joyeux, pimpant, frétilant. Chacun s'était piqué au jeu et voulait disputer au gentilhomme son incontestable succès.

Le jeune duc de Bedford exhiba tout ce qu'il put trou-



ver de paradoxes saugrenus, de matérialisations grotesques ; Benserade, tout ce que son imagination subtile put inventer de *concetti* outrés, — et il en inventait à faire pâlir l'ombre du divin Marini ! — tout ce qu'il put combiner d'esprit alambiqué et retors ; les gentilshommes et leurs almées, tout ce qu'ils rencontrèrent de gaieté, de hardiesses et d'entrain. Il y eut de la gloire pour tout le monde ! Chacun eut son tour, et lorsque les splendeurs du dernier service apparurent et que le champagne pétilla dans les verres, tout le monde eut son tour à la fois, et confondit ses trophées dans une fraternisation générale.

Ils en étaient là, quand un valet vint, au milieu du choc des verres, des rires et des voix, jeter ce nom inattendu :

— Monsieur Henri de Chavanne !

En même temps, un jeune homme fort simplement vêtu franchit le seuil de la porte.

Un immense hurra de bienvenue l'accueillit.

— Hé ! arrive donc ! s'écria Chamilly, je ne t'espérais plus !

— Tu l'avais donc invité ? demanda Mauléon.

— Quelle bêtise ! répondit Chevreuse ; est-ce que Chiron se grisait sans Achille, son élève ?

— Mais je disais aussi, bredouilla Bellegarde, l'œil tendre et la langue attardée, mais où est donc Cha-

vanne? Henri, j'ai toujours été ton ami, viens que je te presse sur mon cœur.

— Je tombe mal, mes gentilshommes, dit en souriant Chavanne, vous êtes en gaieté, et je vous avoue que je ne me sens guère à l'unisson.

— Nous t'y mettrons, cria Chevreuse qui hachait une superbe rose avec son couteau d'argent.

— J'étais loin de m'attendre à vous trouver en fête, poursuivit Chavanne ingénument.

— Tu croyais donc qu'on t'invitait à un souper d'anachorète? répondit encore Chevreuse en lui envoyant en manière de boulette un bouton de fleur d'oranger.

— Chamilly m'écrit qu'il s'agit d'un service important et pressant à lui rendre, je ne réfléchis pas, j'accours.

— O candeur de l'enfance! dit avec onction Chamilly, je comptais sur toi : si j'avais laissé glisser le mot « souper, » jeune louveteau, serais-tu venu, toi qui, sans égard pour les droits sacrés de l'amitié, vas t'enterrer trois mois à la campagne sans envoyer à Paris l'ombre d'une nouvelle; qui reviens sans prévenir personne et qui te fais céler comme une dévote en retraite, se préparant à faire ses pâques? Car je ne vous ai pas encore, messieurs, dénoncé son infâme conduite : monsieur défend sa porte, et quand on le rencontre par hasard, monsieur tourne la tête pour échapper à qui?...



A moi, messieurs, à moi, son maître et son ami, son protecteur naturel, son Pylade enfin !

— Ah ! oh ! ah !!! s'écria-t-on de toutes parts, sur tous les tons et avec toutes les modulations possibles, à la manière des figurants de nos théâtres lorsqu'ils représentent un peuple qui murmure.

— Fi ! monsieur, fi ! continua Chamilly, vous mériteriez... Donne-moi donc ta main ; tu ne vois pas que tu ne m'as pas seulement dit bonsoir ?

— Ainsi, c'était un piège, dit Chavanne en mordillant ses lèvres sans oser se fâcher.

— Henri, je te trouve sublime, bégaya Bellegarde, viens m'embrasser.

— Le seul moyen, reprit Chamilly, de t'arracher à ta retraite était de te dire qu'on avait un service à te demander ; puisque tu n'as besoin de personne, toi, pas même de tes amis les plus dévoués !

— Tu te trompes, Gaston, car, au contraire, j'avais besoin de toi, et je comptais aussi te demander un service en échange de celui que j'espérais pouvoir te rendre...

— Quoi donc ?

— Oh ! un conseil, un avis, car j'en ai bien besoin ; mais ici, maintenant, au milieu de ce vacarme... Adieu ! je m'en vais, je te reverrai plus tard : je ne veux pas vous ennuyer de mon air morose...

— N'espère pas que je te laisse partir ainsi, au moins maintenant que je sais que tu as besoin de moi.

— Tu ne sortiras pas ! cria Chevreuse, qui le lapidait à coups de fleurs.

— Courbe la tête, fier Sicambre, dit gravement Bellegarde, en offrant d'une main mal assurée un verre à Chavanne, et fais à cet honnête vin d'Espagne l'honneur d'une rasade. On croirait boire des pierreries : c'est de l'extrait de topaze en bouteille !

Chavanne, impatienté, repoussa Bellegarde ; mais Chevreuse lui saisit le bras, Mauléon se mit de la partie, et une sorte de lutte commença entre eux. L'issue n'en était pas douteuse, et Chavanne, vainqueur de ses adversaires, s'élançait déjà vers l'escalier lorsqu'il s'aperçut que, dans la bagarre, une lettre s'était échappée de son pourpoint. Chevreuse s'en était emparé, et, la brandissant d'un air de triomphe :

— Victoire ! s'écria-t-il, victoire ! nous allons forcer l'ennemi à capituler, nous avons un otage !

— Messieurs, messieurs, dit Chavanne avec chaleur et vivacité, j'espère bien qu'aucun de vous n'oubliera la discrétion et l'honneur au point d'ouvrir cette lettre.

— C'est une prise de guerre, crièrent-ils tous ; elle est à la discrétion du vainqueur. Que le vaincu fasse des ouvertures, on ne demande pas mieux que de traiter.

— Allons, allons, dit Chamilly qui portait son souper



en hercule, et qui commençait à craindre que tout cela se gâtât tout de bon, messieurs, je vous en prie...

— Qu'il capitule, qu'il capitule ! dit Bellegarde en mettant, d'un air menaçant, l'index opposé de chaque main dans le pli de la lettre.

— Par la mordieu ! messieurs les gentilshommes, s'écria Chavanne poussé à bout, vous n'ouvrirez cette lettre qu'avec la lame de vos épées !

Rouge de colère et l'œil flamboyant, il s'était brusquement rejeté en arrière et mettait déjà flamberge au vent, lorsque Chamilly s'élança au milieu du groupe et s'empara de la lettre.

— Or ça, s'écria-t-il d'un air moitié sérieux, moitié comique, sommes-nous des étudiants ou des gentilshommes, et ne pouvons-nous plus toucher une bouteille sans nous quereller ? — Tais-toi, Bellegarde, tu es ivre. — C'est pour prouver à un ami la joie que nous avons de le revoir ; c'est pour fêter le retour de cette brebis égarée, de cet enfant prodigue que...

— Je demande du veau, brailla Benserade !

— Servez Bellegarde, répondit Mauléon ; il a le vin tendre, il veut déjà embrasser tout le monde ; il ne va pas tarder à pleurer.

— Eh ! à la bonne heure, reprit Chamilly, soyons bêtes comme des baudets d'Arcadie, mais ne nous querellons pas comme des sergents au corps de garde.

— Parbleu, dit Chevreuse en suçant des lilas, on rit avec lui et il se fâche. Voyez-vous ce petit monsieur tout doux et tout timide, tout de suite l'épée à la main, dans une chambre, en plein souper, au milieu de ses amis ! Tudieu ! quelle mouche vous pique, messire Henri ?

— Je déclare que M. de Chavanne est amoureux, dit Benserade.

— Allons, viens, interrompit Chamilly, qui craignait que de plus longs discours n'amenassent une nouvelle occasion de conflit, viens faire un tour de jardin, Henri : nous avons à causer...

— Henri ! Henri ! cria Bellegarde du bout de la table où le clouait Mauléon ; j'ai eu tort, pardonne-moi. — Laisse-moi donc, Mauléon ! Permets-moi...

— Sauve-toi, Chavanne, dit Mauléon retenant toujours Bellegarde, sauve-toi, Bellegarde veut t'embrasser... Je lâche tout, je lâche tout, gare à toi !...

Mais les deux gentilshommes avaient déjà disparu, et tandis qu'on achevait au dedans de gaspiller ce qui restait de dessert sur les plats, de vin dans les bouteilles et d'esprit dans les têtes, ils descendirent l'escalier et gagnèrent le jardin. Le grand air dissipa rapidement la colère de Chavanne et les légères fumées de Chamilly, et les deux amis se promenèrent en causant aussi sensément que peuvent le faire un amoureux et un homme qui vient de souper à fond.



— Tiens, voilà ta lettre, dit Chamilly en tendant l'épître à son ami ; j'ai bien cru qu'elle allait nous coûter plus cher. Pouah ! elle a je ne sais quelle odeur de donjon qui m'est de mauvaise augure. Je n'aime pas plus la Bastille que Vincennes.

— Tu le vois, Gaston, rien n'est ennuyeux, compromettant, dangereux même comme un homme à jeun qui tombe au milieu de...

— Oui, je comprends ; eh bien, malgré ce qui a failli arriver, mon cher Henri, je ne me repens pas de t'avoir contraint à venir ; je ne me serais jamais consolé si tu n'avais pas assisté aux convoi, service et enterrement de ces joies libres, hardies et vigoureuses de la vie de garçon ; si tu n'avais pas conduit ton ami à son avant-dernière demeure, au mariage, en attendant la tombe.

— Tu te maries ? dit Chavanne d'un air sérieux.

— Tu l'as dit ! et je fais aujourd'hui mes adieux... je n'ose pas dire absolus, — la chair est si faible ! — mais officiels à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

— Tu es bien heureux, soupira Chavanne.

— Ah oui ! c'est assez gentil, cent mille écus.

— Sans doute, l'argent ne gâte rien ; mais c'est là une considération secondaire, et...

— Pour toi, peut-être, dont l'existence pure et sans tache n'a point à être troublée par les remords d'une bourse vide, le brame éperdu d'un crédit aux abois, et



la poursuite incessante d'une bande d'oiseaux rapaces, au bec crochu comme le nez de Benjamin, et qui brûlent de vous dévorer les entrailles ; car le vautour de Prométhée n'est qu'un ingénieux apologue destiné à représenter le débiteur et le créancier... Mais moi, Gaston Lorimier de Chamilly, c'est-à-dire...

— Le plus grand mauvais sujet de France et de Navarre, acheva en souriant Chavanne.

— Soit, j'aime mieux être le premier des damnés que le dernier des saints... Tu penses bien que je ne puis pas me donner le ridicule d'être amoureux de ma fiancée. D'abord, il y a une excellente raison pour cela, c'est que je ne l'ai pas vue encore.

— Tu ne l'as pas vue, et le mariage est décidé ?

— Irrévocablement ! Tout est préparé, je dois lui être présenté demain et dans quinze jours... Mais je suis charmant, moi, je te parle là de mes affaires, qui touchent fort à mes intérêts sans doute, mais infiniment peu à mon cœur, tandis que toi, il n'est pas dans ta nature d'être triste ou gai seulement à la surface ; ta substance est si limpide, que ta superficie, quelque agitée que soit ton onde, laisse toujours apercevoir le fond. Ton cœur est sur ton visage, et ton visage est triste... Qu'as-tu ? Voyons, parle, de quoi s'agit-il ?

— Hélas ! mon cher Chamilly, il s'agit d'une chose qui va te sembler bien sotte : je suis amoureux !



— Mais je ne trouve pas cela si sot qu'il-te plaît à dire. Amoureux, *diavolo* ! je voudrais bien l'être, moi. Et tu es amoureux-amoureux ? ajouta-t-il, ne trouvant rien de mieux que de redoubler l'adjectif pour l'élever à sa plus haute puissance.

— Comme un fou, car je sens éclore dans ma tête les projets les plus hardis, les plus insensés, et gronder dans mon cœur les passions les plus furibondes...

— Tudieu, quel exorde ! O Jupiter Tonnant, prends tes carreaux, un coup de foudre pour ritournelle à monsieur : ceci est du genre épique !

— Écoute, Chamilly, ne plaisante pas ; il s'agit pour moi d'une chose grave, et je viens te demander un conseil. Peux-tu, veux-tu me le donner ?

— Va ton train ; tu sais que, sous mon pourpoint de viveur, il y a un cœur d'homme et de gentilhomme ! Va ton train, je suis à l'occasion de sage conseil et de juste visée ; en comparaison de ton ami, feu Nestor n'était qu'un... coadjuteur !

— Pendant le séjour que je viens de faire auprès de mon oncle de Bennecourt... séjour qu'il n'a pas tenu qu'à moi de prolonger encore... je rencontraï une créature céleste...

— Oh ! c'est si joli, s'écria Chamilly, une femme qu'on n'a pas !

— J'en devins éperdument amoureux...

— Bravo !

— J'eus quelque lieu de croire qu'on n'était pas insensible...

— Fripon !

— Mais, malheureusement, tu le sais, ma fortune ne répond guère à ma noblesse, qui pouvait être suffisante. Pourtant, de retour à Paris, j'osai prier un vieux prêtre, qui me veut du bien et qu'on reçoit avec faveur dans la maison, de sonder le terrain et même de formuler mes intentions s'il trouvait l'occasion belle... Mais mon chargé d'affaires vit sa mission promptement simplifiée... Elle venait d'être promise à un autre, et mon nom ne fut même pas prononcé !

— *Corpo di Dio !* c'est triste !

— Elle partage ma douleur ; car elle m'a fait ce matin remettre un billet, celui que je défendais tout à l'heure, dans lequel elle me conjure d'empêcher ce mariage, et m'assigne un rendez-vous ce soir pour me dire un éternel adieu, si je suis à court d'expédients.

— Eh ! *viva !* l'affaire est excellente, s'écria joyeusement Chamilly, et le remède est facile à trouver si les choses vont ainsi.

— Oh ! ne raille pas, Chamilly, c'est pour moi une question de vie ou de mort.

— Je raille si peu que, si tu le veux, je me charge de tout. Comment ! tu as un rendez-vous, la belle est de



connivence, et tu désespères ! ô mon indigne élève !

— Mais que faire ?

— Eh ! *cospetto* ! l'enlever !

— L'enlever ! répéta Chavanne ébahi.

— Tiens, Henri, on verra toujours que tu as été élevé au séminaire, il t'en restera toujours quelque chose. Quel étrange amalgame d'ardeurs comprimées, de désirs impuissants, d'audace et de timidité, de passion fougueuse et d'indécision ! Corbleu ! puisque tu as jeté le froc aux orties, ne tiens donc plus ton cœur en cellule !

— Mais y penses-tu, la compromettre !...

— Vrai Dieu ! si j'y pense ! je dirai plus, je ne pense qu'à cela ! — Voyons, la main sur la conscience, elle t'aime ?

— Je n'en puis douter, répondit Chavanne avec une chaste simplicité ; mais jamais elle ne consentira...

— Eh bien ! elle ne consentira pas, peu importe : les femmes sont enchantées d'être forcées de faire ce qu'elles désirent.

— Quelle théorie !

— Chavanne, vous m'insultez : je vous prie de croire que, si je me marie, je ne me résigne pas encore pour cela à la retraite, et si j'épouse mademoiselle de Beaumont...

— Mademoiselle de Beaumont ! s'écria Chavanne avec explosion... C'est mademoiselle de Beaumont que...



— Sans doute, répondit Chamilly avec un grand calme, la belle Diane de Beaumont ; je ne vois pas pourquoi cela t'étonne si fort. Je t'ai déjà dit que ce n'était pas pour un joli visage que je prenais une résolution si grave : l'amour ne peut être et n'est pour rien dans tout ceci, et sans certains agréments que tu appelles secondaires et que je trouve déterminants pour un homme dans ma position...

— C'est-à-dire, interrompit Chavanne avec aigreur, que tu n'es pas fâché, en définitive, de trouver une belle dot pour payer tes dettes, et une jeune et jolie femme pour te reposer de tes folies !

On comprend aisément ce qui devait se passer dans le cœur de Chavanne. Ce fut un immense étonnement, d'abord, puis de la colère et de la haine pour son rival, puis un retour sur le chapitre droits et devoirs, puis enfin un ahurissement complet, un désarroi général. Chamilly, lui, continuait paisiblement son chemin : comme la plupart des hommes à bonnes fortunes, il se croyait incessamment obligé de témoigner de son indifférence profonde pour la chose conjugale ; mais il le faisait en conscience et le disait en toute sincérité. S'étant déjà permis d'exprimer librement cette opinion vulgaire, sans que Chavanne s'en fît un texte à sermon, il s'étonna quelque peu du rigorisme subit de son ami.



— Ah ça, que te prend-il encore, à toi ? dit-il d'un air de pitié. Encore des idées de soutane ! Voyons, te sens-tu, oui ou non, le courage d'exécuter ce que je viens de te proposer ?

— En vérité, Chamilly, répondit Chavanne avec humeur, tout cela est si bizarre !

— Comment bizarre ! pas bizarre du tout : très-clair, très-simple et très-banal au contraire. Tu tergiverses encore ! Allons, allons, pas de faiblesse : il faut forcer la main aux gens pour faire leur bonheur... Je me charge de l'affaire ! D'ailleurs, il ne s'agit pas de la séduire, cette aimable personne, d'abuser... Ce n'est pas absolument indispensable... cela vaudrait mieux pourtant... mais ce n'est pas indispensable ; il s'agit seulement de faire savoir à tout Paris que mademoiselle de... Comment l'appelles-tu ?

— Mais il me semble que son nom...

— Bon ! penses-tu que je doive ignorer le nom de celle que j'enlève ? Mon Dieu que ces amoureux sont cachotiers ! Et si tu me faisais enlever une maîtresse du petit roi ! moi qui trouvais justement à ta lettre un fumet de prison d'État !

— Peu importe son nom, reprit Chavanne avec impatience, et tu te contenteras bien de savoir qu'elle n'est et ne sera jamais la maîtresse de personne...

— Là ! là ! du calme, du calme ! Voyez-vous la mau-

vaise tête ! Après tout, tu réponds là de choses... enfin n'importe ; passons outre. J'enlève... c'est-à-dire nous enlevons, et nous enlevons ce soir même !

Mais Chavanne restait absorbé dans ses réflexions, regardant tour à tour son ami d'un œil où perçait la pitié, où régnait la colère.

— Il est adorable, ma parole, avec son air de victime ! s'écria Chamilly après l'avoir considéré. Voyons, qu'est-ce que ce rendez-vous ? où ? comment ? à quelle heure ?

Chavanne, tiraillé en tous sens par les sentiments les plus tumultueux, n'avait guère plus d'idées qu'un homme écartelé par quatre chevaux indomptés. L'œil fixe, l'air abruti, il répondit machinalement comme l'accusé qui se voit à la merci d'un procureur :

— Au fond d'un jardin appartenant à la maison voisine de celle où demeure, place Royale, une vieille parente, chez laquelle *elle* est depuis quelques jours. Ce jardin, si immense qu'il ne paraît plus tenir à la maison dont il dépend, s'étend jusqu'à une rue parallèle à la rue Culture : c'est à une terrasse donnant sur cette rue qu'*elle* doit m'attendre à onze heures.

— Bravo ! c'est tout fait ! Mais il ne nous reste qu'une demi-heure, le faubourg Saint-Antoine est loin et nous n'avons pas de carrosse ; d'ailleurs il nous faut emmener quelques-uns des nôtres, à tout événement, — sois



tranquille, je prendrai les plus sages. — Vivement, rentrons; il n'y a pas de temps à perdre.

Chamilly entraîna de vive force son ami sans lui donner le temps de la réplique, et ils gagnaient en courant l'escalier, quand ils heurtèrent en plein corps quelqu'un qui venait en sens contraire : c'était Bellegarde!

— Gare! gare! cria Chamilly, en rejetant sans façon de côté le gentilhomme qui voulait l'arrêter, nous sommes pressés, nous n'avons pas le temps de sophistiquer avec un ivrogne.

Mais Bellegarde se cramponna à lui et, le forçant à l'écouter, lui dit d'un air grave :

— D'abord, je ne suis pas un ivrogne : un ivrogne, c'est un goujat qui boit du vin d'Argenteuil ou de Surresnes dans une taverne ; un homme qui boit les vins de Chypre, d'Espagne et de Malvoisie n'est pas un ivrogne, c'est un buveur !

— Sérieusement, dit Chamilly, s'apercevant alors que Bellegarde était de sens beaucoup plus rassis, nous sommes pressés, laisse-nous !

— Pas avant au moins de t'avoir communiqué une nouvelle passablement importante pour toi. Chamilly, ton beau-père est là-haut.

— Mon beau-père !

— Oui, l'oncle, le tuteur, M. de Beaumont enfin !

— *Morte di Dio!* je suis perdu !

— Vous êtes sauvé, master ! Saluez, saluez, vicomte, humiliez-vous devant cet ivrogne qui vous gagne des batailles pendant que vous faites des idylles au clair de la lune avec monsieur l'abbé.

— Mais l'heure s'écoule, dit avec impatience Chavanne à Chamilly, laisse-moi partir...

— Sans moi ? non pas ! Un mot seulement. Explique-toi vite, Bellegarde, et puis nous filons sans monter et tu viens avec nous.

— Du tout ; tu monteras, il le faut, pour recevoir l'épée du vaincu, et puis après j'irai au diable avec vous, si cela vous fait plaisir. Ne me dévore pas, Chavanne, je t'en prie ; je te dis que tout cela ne nous tiendra pas cinq minutes. Voilà ce que c'est : le comte arrive, la porte s'ouvre à deux battants ; il apparaît comme le spectre de *Banquo*. Consternation générale... Il vient pour te reprocher tes déportements et tes écarts à la veille d'épouser sa pupille ! Dans sa vertueuse indignation, le noble homme entame donc la conversation par une véhémence apostrophe. Les convives courbent la tête et gardent un air morne : un épervier s'est abattu au milieu de cette bande de moineaux qui piaillaient si bien tout à l'heure. Un homme, un seul, un ivrogne ose lever la tête : il connaît à fond heureusement son comte de Beaumont. La flamberge du barbon, lâchement dirigée contre une poitrine nue,



a rencontré une fine lame. L'ivrogne, en un instant, a tout prévu, tout compris. Le Beaumont est un vieux paillard qui, dans certain endroit où

La jeunesse parfois follement se hasarde,  
S'était un peu trop tard oublié par mégarde !

un jour, ou plutôt une nuit que l'ivrogne en question s'y montra par aventure, errant et désœuvré.

— Va donc, maudit bavard, va donc, grommela Chavanne.

— *Coming, sir, coming* ; on y va, reprit flegmatiquement Bellegarde. Je poursuis : l'ivrogne s'avance hardiment, épuisant jusqu'au bout l'effet vainqueur de sa présence ; mais, en champion habile, il ne prend point son adversaire au corps : courtoisie exquise, l'ennemi y répond ; menaces élégantes et de bon goût, l'ennemi songe à ses derrières ; familiarité mesurée, mais inquiétante, l'ennemi voit les dangers de sa position ! Ici l'ivrogne change de front et prend l'offensive : il démasque une formidable batterie, l'ennemi se voit perdu, écrasé ! Rapide comme l'éclair, le vainqueur généreux tend la main au vaincu ; il le flatte avec adresse, l'autre s'humanise ; il lui rappelle habilement les anciens jours de ses triomphes, l'autre s'épanouit ! Une rasade donc à ces souvenirs ! une rasade à ce rude hidalgo tué d'un si

beau coup d'épée sous les murs mêmes de la Bastille ! une rasade à Clorinde, la belle Lorraine, si galamment soufflée à Buckingham, etc., etc. Bref, le bonhomme s'échauffe aux rayons de sa gloire exhumée, le vin et la vanité lui montent à la tête ; Bedford, qui est comme une grive au temps des vendanges, lui parle de son pays ; Benserade de madame de Longueville ; Mauléon, Chevreuse et *tutti quanti* l'assourdissent ; nos Madianites le subjuguent et l'enivrent, et, à l'heure qu'il est, M. le comte de Beaumont, l'œil brillant, la pommette en pomme d'api, la langue folle, entoure de son bras gauche la taille de Rosalbe, assise sur ses genoux, et élève de sa main droite un verre qu'il glorifie en chantant à cœur joie le vieux refrain :

Vieilles amours et vieux tisons  
S'embrasent en toutes saisons.

Samson a la tête en brosse ! — Voilà, monsieur, voilà ce qu'a fait cet ivrogne !

— Bellegarde, il faut que je t'embrasse ! s'écria Chamilly en lui sautant au cou, joyeux comme un enfant ; Bellegarde, tu es grand comme... Regnard ! — Mais voilà le troisième quart de dix heures qui sonne ; nous devrions être en route : nous enlevons ce soir la maîtresse de Chavanne ! Dépêchons !



En une seconde, ils furent dans la salle du festin. La narration de Bellegarde pouvait encore servir de livret à la scène : rien n'était changé. La présence inopinée de Chamilly ajouta une légère teinte de pourpre aux couleurs rubicondes de M. de Beaumont ; mais il se remit vite, et, se levant prestement par un mouvement naturel qui le débarrassa de son entourage :

— Eh ! arrivez donc, s'écria-t-il effrontément, arrivez donc, mon cher Chamilly, je commençais à craindre que ma venue ici vous eût fait peur !

— Enchanté, au contraire, ravi, monsieur le comte, riposta Chamilly en riant au dedans de lui du manège du vieillard.

— Mais je l'espère ainsi, reprit gaiement ce dernier. Je ne viens pas, vous le voyez pardieu bien, en grondeur chagrin et morose. Il faut que jeunesse se passe, corbleu ! et il n'y a parmi vous...

— Qu'un mauvais sujet de plus, dit Bellegarde en souriant de la façon la plus flatteuse.

— Messieurs, dit plus bas Chamilly, s'adressant exclusivement à ceux qui formaient groupe autour de lui, il ne s'agit pas de plaisanter, il nous faut quelques gars de bonne volonté, pour un coup de main : nous enlevons la maîtresse de Chavanne... — Ah ! monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami et mon élève, M. Henri de Chavanne.

— Mais, Chamilly, interrompit Chavanne, en proie à un horrible malaise, en vérité, je ne puis...

— Comment, encore ! s'écria Chamilly, qui crut devoir se courroucer un peu, encore de sots scrupules !... Je vous en fais juge, monsieur le comte : il aime, il est aimé...

— Chamilly !...

— Un imbécile de père noble, armé d'un imbécile de mari, veut contraindre la belle ; elle écrit à son chevalier, lui donne un rendez-vous, le conjure de la délivrer... et... ce chevalier hésite !

— Tudieu ! que vous faut-il donc, jeune homme ? dit M. de Beaumont ; nous n'en demandions point tant, nous autres... Nous étions des gaillards...

— Vous êtes donc aussi pour l'enlèvement, vous, monsieur ? demanda Chavanne d'un air bizarre, où le sourire voulait poindre.

— Assurément !

— Il craint le courroux de sa belle, la censure du monde, ajouta Chamilly avec une emphase grotesque !

— Allons donc ! reprit le comte, les femmes se consolent mieux de cela que de rester filles ou d'épouser ceux qu'elles n'aiment point, et le monde, toujours disposé à accepter les faits accomplis, combat alors pour vous et force la main aux parents barbares qui séparaient deux tendres amants !



— Mais, dit Chavanne qui commençait à prendre goût à cette haute mystification, le moyen est-il du tout honorable ?

— Allez donc ! vous êtes jeune ; l'amour excuse tout !

— Tu le vois ! dit Chamilly d'un air triomphant.

— Enlevez, enlevez ! croyez-moi.

— Par Dieu ! s'écria le jeune homme plein d'une résolution soudaine qui se comprend sans commentaires, je me rends à votre opinion, monsieur le comte, vous levez mes derniers scrupules. Corbleu ! morbleu ! palsambleu ! je ne serais qu'un maître sot d'hésiter encore... Puisque vous le voulez absolument tous les deux, le sort en est jeté ! Amour, à la rescousse !

— Où avoir un carrosse à cette heure ? demanda Chamilly ; nous sommes déjà en retard !

— N'est-ce que cela ? dit M. de Beaumont ; j'ai laissé le mien à la porte, prenez-le ; il est attelé de vigoureux chevaux qui vous mèneront comme le vent.

— Oh ! monsieur, fit Chavanne avec effusion, que de reconnaissance ne vous ai-je pas !

— Comment donc, entre bons compagnons... Et ne vous gênez pas, s'il vous est nécessaire pour gagner la première poste, gardez-le, ne vous inquiétez de rien !

— Allons ! allons ! dit Chamilly, en route, en route, et ventre à terre... Quitte à vous prouver, monsieur le comte, qu'un franc vaurien peut faire un excellent mari.

— Eh bien, moi, dit le comte, je veux vous faire voir qu'un franc tuteur peut encore faire un excellent vaurien, car je prétends être de la partie, et j'y vais avec vous.

La fantaisie était peu du goût de Chavanne, qui se gendarma fort; mais il eut beau dire et beau faire, il en fallut passer par là.

Par excès de prudence, heureusement, le rendez-vous avait été donné sur terrain neutre, comme nous l'avons dit, à une grande distance du séjour officiel. M. de Beaumont, d'ailleurs, brouillé depuis longues années avec la tante de sa pupille, connaissait peu les localités, et eût-il été moins ému de ses libations, rien ne pouvait exciter ses doutes. Chavanne n'ignorait pas cela et était tranquille sur ce point; mais il craignait le zèle indiscret du vieux comte dans l'exécution du projet, et ce fut le moyen de s'en garantir qui devint le point de mire de ses efforts.

Chamilly, Chavanne, Bellegarde, Mauléon, Chevreuse et M. de Beaumont descendirent donc en toute hâte, et une minute ne s'était pas écoulée que le carrosse les emportait à fond de train, faisant trembler les vitres des maisons et couvrant le pavé de gerbes d'étincelles.



## IV

Comment M. le comte de Beaumont et M. le vicomte de Chamilly passèrent la nuit au corps de garde.

Le carrosse avait pris les grandes voies pour courir plus à l'aise. A la hauteur de l'église des Jésuites , rue Saint-Antoine, il quitta son train de poste, pour ne pas attirer l'attention, et marcha de celui d'une honnête voiture.

Onze heures sonnèrent !

Le cœur de Chavanne frappait plus fort contre sa poitrine que le battant sur la cloche de l'horloge.

Encore quelques minutes, et le carrosse s'arrêtait au coin de la rue de l'Égout et de la rue des Poulies, où il s'engageait pour se masquer.

Grâce à ses constants et vigoureux efforts durant la route, grâce surtout à son génie d'amoureux, Chavanne parvint à disposer lui-même la bataille. M. de

Beaumont, sous la surveillance de Bellegarde, fut exilé en sentinelle perdue à l'extrémité de la rue, du côté du couchant; Mauléon et Chevreuse au levant; Chamilly devait rester à la garde du carrosse; mais rien ne put l'y déterminer, et il voulut absolument accompagner son ami jusqu'au pied du mur pour lui faire la courte échelle.

Les deux gentilshommes marchèrent quelques instants sans mot dire, longèrent quelque cinquante pas un mur dégradé qui courait jusqu'à la rue du Foin; puis, parvenus à peu près au milieu, Chavanne s'arrêta et dit :

— C'est ici!

Chamilly leva la tête et aperçut une sorte d'embrasure large d'une dizaine de pieds et revêtue d'une pierre plate : c'était la terrasse en question. De grands platanes au tronc pelé et de hauts marronniers d'Inde, qui commençaient déjà à semer leurs fruits verts sur les pavés de la rue, se dressaient derrière la clôture.

— Corbleu! dit Chamilly, épris du romanesque, que t'en semble, Henri, cela ne vaut-il pas mieux que le séminaire? Eh bien, va donc, qu'attends-tu?

Chamilly s'était effectivement mis en posture : adossé au mur et légèrement courbé des épaules, ses deux mains engrenées et formant une sorte d'étrier au bout de ses bras roidis, il s'offrait à son ami avec toute l'habitude d'un maraudeur.



A cette vue, Chavanne se sentit si plein de compassion et de honte, qu'il fut sur le point de renoncer à l'entreprise.

— Allons, dit Chamilly, décide-toi, ou j'y vais à ta place!

Le ciel est pour les amants ! La menace ne pouvait venir plus à propos : l'amour se réveilla égoïste et jaloux au cœur du jeune homme, et ce fut en toute liberté de conscience qu'il posa son pied vainqueur dans les deux mains du pauvre vicomte ! Puis il se hissa sur ses épaules, atteignit le rebord de la terrasse, et s'enlevant à la force des poignets, sauta lestement dans le jardin.

Diane l'attendait : elle était fort pâle, et ses yeux rougis attestaient qu'elle avait beaucoup pleuré ; mais ses traits étaient calmes comme ceux d'une femme résignée, accentués comme ceux d'une femme résolue.

— Henri, dit-elle avec fermeté, êtes-vous venu ce soir pour que nous puissions nous dire un éternel adieu?

— Non, chère Diane, répondit le jeune homme que la situation poussait au dramatique, je suis venu avec des idées de rébellion et de lutte, je suis venu demander à ma femme si elle voulait me suivre!

— Henri! dit la jeune fille en saisissant la main du gentilhomme qu'elle porta à ses lèvres, pardonnez-moi

mon audacieux amour, moi aussi j'ai eu cette pensée !

— Diane ! Diane ! pas ainsi, s'écria de Chavanne avec une émotion profonde... — Et, cédant à un entraînement irrésistible, il la serra contre son cœur et prit au front rougissant de la jeune fille un pur et premier baiser, le seul qu'y eût jamais pris une bouche de moins de cinquante ans !

— Écoutez, Henri, reprit gravement Diane, j'ai une foi profonde en votre honneur et je vous suis sans hésitation et sans crainte ; mais sachez-le bien, je ne serai jamais à mon amant, je ne veux appartenir qu'à mon époux.

— Ma Diane veut-elle que je lui engage ma foi de gentilhomme ? dit Chavanne avec une certaine tristesse.

— Non, Henri, je ne demande plus rien ! Partons !

En un instant, Chavanne eut découvert une échelle dans le jardin ; il l'appliqua en dehors contre le mur, enveloppa Diane de son écharpe comme d'un voile, la prit dans ses bras et fut bientôt dans la rue.

Là, sans dire un mot à Chamilly qui, de son pied, calait prudemment l'échelle, il prit sa course et ne s'arrêta que quand il eut déposé dans la voiture son cher fardeau.

Il y monta lestement lui-même en jetant une bourse au cocher, et le carrosse partit au grand galop des chevaux.



Il était temps.

Dès que Chavanne eut quitté le dernier échelon, Chamilly souleva l'échelle pour la lancer dans le jardin ; mais au moment même où il allait lui imprimer l'impulsion nécessaire, le cri : *Au voleur !* éclata soudain, retentissant et répété, juste au-dessus de sa tête, et une face d'homme apparut sur le mur d'appui de la terrasse.

Chamilly lâche donc l'échelle et se met en devoir de jouer des jambes ; mais en se retournant, il se trouve nez à nez avec cette même face de la terrasse : elle occupe l'espace qu'il croyait trouver vide et lui barre le passage , grimaçant, vociférant, hurlant, et, qui pis est, armée d'une énorme trique qui voltige et s'abat sur le dos du gentilhomme. Chamilly met l'épée à la main ; mais en un instant il est entouré d'une demi-douzaine de laquais, fins Normands, tireurs de bâton, qui sautent par-dessus le mur dans la rue, comme des grenouilles dans un marais. Les gourdins tournoient en sifflant comme une nichée de couleuvres, les cris, les menaces, les imprécations pleuvent, l'épée du gentilhomme se brise, le voilà à la merci des rustres !

Cependant, aux deux bouts de la rue on a entendu le vacarme : MM. de Beaumont et de Bellegarde arrivent au pas de course, juste à temps, Bellegarde, pour coucher bas un valet d'un coup de pointe entre les côtes ;

M. de Beaumont pour mettre sa tête en conjonction avec un rondin, pure essence de cornouiller, dans l'exercice de ses évolutions. Pourtant cette arrivée change la face de la question ; la valetaille tire ses grègues et gagne au pied ; car aussi de l'autre extrémité de la rue on accourt en grande hâte : c'est Chevreuse et Mauléon , sans doute... Oh ! ciel ! des canons de mousquets reluisent au clair de lune.

— *Dear me !* s'écrie Bellegarde, ce sont les sergents !  
Au large ! sauve qui peut !

Pour lui, la chose était facile, et en un clin d'œil il fut hors de vue ; mais les deux autres, écloppés, au crâne bossué, aux épaules meurtries, encore tout abasourdis de leurs horions, avaient à peine eu le temps de retrouver leurs esprits et de reconnaître le danger, qu'ils étaient pris.

Malheureusement pour eux, ils commirent, en cette circonstance, une faute énorme : cernés par des forces supérieures, ils n'avaient plus qu'à se rendre à merci ; mais je ne sais quel accès d'héroïsme leur monte à la cervelle, les voilà qui résistent, s'insurgent, se défendent des pieds, des mains, de l'épée et du bâton, tant et si bien, qu'on leur tombe sur le corps sans ménagement, et qu'on les emmène au corps de garde, avec accompagnement de bousculades et de coups de crosses.

Après une marche peu triomphale côte à côte avec les



archers, nos gens arrivèrent enfin au *Giste-à-sergents*, comme il était écrit encore au-dessus de la porte. L'homme qui commandait la patrouille fit au chef du poste le rapport de l'événement dans des termes peu favorables aux prisonniers, qu'il peignit des plus noires couleurs. Le drôle avait reçu du vicomte un bel et bon coup de pied dans le ventre. L'aspect de ces messieurs, du reste, n'était pas de nature à donner une haute idée de leur caractère. Au moment de son abordage avec la trique, M. de Beaumont était tombé étourdi du coup : son feutre avait roulé d'un côté, lui d'un autre ; mais cet autre côté s'était précisément trouvé être le ruisseau, de sorte que le vieux comte apparaissait tête nue et barbouillé de fange du haut en bas.

Quant à Chamilly, c'était bien autre chose : il était entièrement méconnaissable. Après avoir perdu son épée, il s'était battu comme un simple croquant : ses cheveux étaient mêlés, épars sur son visage ; son feutre, enfoncé sur ses yeux, bossué, écrasé, fendu, aux bords pantelants, n'avait plus forme humaine ; ses dentelles n'existaient plus qu'à l'état de vestige ; il portait sur son bras son manteau arraché ; son pourpoint et ses chausses étaient en loques.

— Vous vous battiez en duel ? dit brusquement le chef du poste.

— Nous ne nous battions en aucune façon, mon cher,

dit Chamilly ; mais il est juste d'avouer que nous étions battus de toutes les manières. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de nous examiner longtemps pour s'apercevoir que nous avons assez peu l'équipage de gentilshommes qui tirent courtoisement la rapière ; car je vous prierai, l'ami, de vouloir bien considérer que nous sommes des gentilshommes.

— Il n'y a pas de gentilshommes ici pour moi, répondit rudement l'archer, je ne vois que deux tapageurs de nuit, sortis de quelque tripot, ivres et querelleurs...

— Corbleu ! faquin ! s'écria Chamilly, avec ta tête tondue et tes allures de puritain , je te ferai voir à qui tu t'adresses...

— Laissez, laissez, mon ami, interrompit le comte, je n'ai qu'un mot à dire pour nous faire mettre sur-le-champ en liberté. Vous auriez dû , monsieur , dit-il sévèrement au sergent du guet, vous informer avant tout de nos noms et de nos qualités : monsieur est le vicomte de Chamilly, lieutenant de vénerie de Sa Majesté, et je suis, moi, le comte de Beaumont, intendant aux armées du roi !

— Fort bien, dit l'autre, prenant par dérision un ton également calme et sérieux, et vous avez, je suppose, quelque titre sur vous, qui confirmera vos paroles ?

— Monsieur ! répondit M. de Beaumont en commen-



çant à se fâcher, faute de meilleur argument, ne suffit-il pas que je l'affirme?

— Calmez-vous, respectable vieillard, dit le drôle en examinant d'un air narquois le piteux état du comte; mais la chose ne me paraît pas suffisante : vous conviendrez qu'on aurait quelque peine à s'imaginer deux dignitaires de l'État en pareil équipage, et vous ne paraîsez aucunement pressés de m'expliquer comment cela se fait...

— Eh parbleu! s'empessa de dire Chamilly, qui se méfiait de la présence d'esprit du comte, le fait est assez simple : une femme maltraitée par des vagabonds... nous prenons sa défense... les coquins tombent sur nous à coups de bâtons et nous réduisent en l'état où nous sommes... Voilà comme la vertu est récompensée! ajouta-t-il en dissimulant une envie de rire.

Par bonheur pour ce récit peu véridique, la patrouille avait bien entendu le bruit de la bagarre, mais n'avait pu en pénétrer la cause réelle; lorsqu'elle était survenue, les valets étaient déjà en fuite, croyant les gentilshommes à leurs trousses, et leur camarade, blessé assez légèrement en définitive, avait été entraîné par eux.

Le chef du poste ne crut pourtant pas un mot de ce qu'avait dit le vicomte; mais, comme ses hommes étaient dans une ignorance parfaite des choses et qu'il

ne pouvait opposer aucun fait à ceux qui lui étaient allégués, il se contenta d'exprimer ses doutes sur les noms et les qualités de ses prisonniers, et leur déclara qu'ils resteraient au poste jusqu'à ce qu'il fût au moins possible de constater leur identité.

Chamilly, du reste, avait parfaitement deviné le caractère du compère, qui eût certainement fait une excellente recrue pour Olivier Cromwell, et qui avait un peu trop peut-être laissé percer, au commencement, le bonheur qu'il éprouvait à gourmander des *cavaliers*. L'espérance qu'il avait conçue de pouvoir les malmener un peu venant à tomber devant sa pénurie de chefs d'accusation, il jugea prudent de se renfermer dans une gravité basée sur le culte du devoir, tout en se donnant le petit plaisir de les garder en chartre privée.

— Mais, monsieur, dit Chamilly, vous ne pouvez pas, je pense, songer à nous retenir ici!... Prenez garde, il pourrait vous en coûter cher!...

— Je ne transige jamais avec mon devoir, répondit l'archer d'un ton bourru... Qu'on ait des égards pour ces messieurs!... Vous pouvez vous étendre sur le lit de camp, mes gentilshommes... dans quelques heures il fera jour!

Là-dessus, notre homme grimpa une espèce d'escalier de meunier qui conduisait à la soupente du chef du poste, et disparut,



Chamilly et M. de Beaumont pestaient plus qu'on ne saurait dire.

— Quelle sottise histoire ! disait le comte. Voyez un peu quel vertigo m'a pris... Rendez donc service !

— Allons, monsieur de Beaumont, dit Chamilly, qui ne perdait jamais son fond d'insouciance et de gaieté, ne regrettons pas le bien que nous avons fait. Tenez, c'est une consolation pour moi, au milieu de nos tribulations et des maux que nous endurons pour lui, de penser que ce brave Chavanne est paisiblement étendu dans un bon carrosse, au septième ciel, avec son amoureuse !

— Grand bien vous fasse, merci, j'aimerais ma foi mieux n'avoir pas eu la folle envie de cette belle équipée...

— Au fait, dit Chamilly, qui ne pouvait s'empêcher de rire, savez-vous, monsieur le comte, que votre chère Diane serait médiocrement édifiée si on lui disait où se trouvent à cette heure son vénérable tuteur et son honnête mari.

— Que va-t-on dire, que va-t-on dire, si cela s'apprend ! répétait M. de Beaumont avec infiniment peu d'envie de rire.

— Bast ! on ne le saura pas. Qui l'irait dire ? Ni vous, ni moi, je pense, et... une fois en liberté, je me garderai bien d'exécuter les menaces que j'ai faites à cet

impertinent coquin : il pourra jouir de toute impunité : car nous ne serons pas si mal avisés que d'aller remuer ce lièvre...

Après avoir arpenté quelque temps le corps de garde en causant ainsi, le jeune et le vieux gentilhomme s'assirent, échangèrent encore quelques mots languissants et puis, tant bien que mal, en fin de compte, s'endormirent.

Lorsqu'ils rouvrirent les yeux, le jour commençait à poindre.

Le premier sentiment de Chamilly fut une douleur : chaque mouvement lui arrachait un cri.

Une incomparable courbature le clouait sur sa chaise, enroïdi par l'inaction, moulu, ankylosé, perclus !

Le comte souffrait peu de sa protubérance fortuite, mais il était sous l'empire d'un inexprimable malaise.

Ils se regardèrent d'un air piteux et se firent honte et peur à eux-mêmes : ils étaient plus défaits, plus abrutis, plus souillés que les plus ignobles masques au matin du mercredi des cendres, après trois jours et trois nuits passés dans les saturnales effrénées des jours gras.

Puis ils restèrent immobiles sur leurs sièges, sans se dire un mot, sans se faire un signe, avec une résignation ou une stupidité de fatalistes, jusqu'au moment où pénétra dans le corps de garde un rayon de soleil, précurseur de la liberté ; car, presque au même instant,



apparurent aux vitres de la porte les trois têtes anxieuses de Bellegarde, de Chevreuse et de Mauléon.

Après l'exploit du quartier Saint-Antoine, chacun s'était retrouvé chez Regnard, où le reste de la bande finissait la nuit au milieu des coupes, des cartes et des belles... chacun, excepté bien entendu le comte et Chamilly. Longtemps on les attendit, jouant, buvant et devisant de mille manières; puis l'inquiétude gagna peu à peu les complices de l'équipée, et l'on envoya savoir chez les absents si l'on avait de leurs nouvelles. Ils n'avaient pas reparu.

L'aube déjà blanchissait au-dessus des pignons des Tuileries. Nos trois gentilshommes, Mauléon, Bellegarde et Chevreuse se mirent en campagne. Ils coururent à la rue Culture, et là apprirent d'un voisin matinal que la patrouille avait fait capture et que lui-même avait trouvé au jour un chapeau fendu et une épée brisée. C'était le chapeau du comte et l'épée de Chamilly.

Les trois amis volèrent au corps de garde.

Dès qu'ils les aperçurent, M. de Beaumont et Chamilly se levèrent radieux et pleins d'ardeur. La liberté les retrempait et guérissait leurs maux. Peu s'en fallut pourtant que les autres refusassent de les reconnaître, et, loin de s'attendrir à leur vue, ils leur éclatèrent de rire au nez et les inspectèrent comme des bêtes curieuses.

Enfin, Mauléon courut chercher un carrosse quelconque; — car il était impossible de songer à les emmener à pied, — tandis que Bellegarde et Chevreuse accomplissaient, auprès du chef de poste radouci, les formalités de l'élargissement.

Le rusé compère se confondit en excuses et fit le bon apôtre. Chamilly n'en fut pas dupe et le lui fit voir, pour sa satisfaction personnelle; mais il avait affaire à un drôle qui savait aussi bien que lui qu'en pareille circonstance, le mystifié a trop d'intérêt au secret pour le risquer dans une vengeance.

Le carrosse arriva, on y poussa les victimes de l'échauffourée, et... chacun s'en fut coucher.

## V

De la servitude volontaire par Benjamin Clipman et des conséquences fâcheuses d'un essieu rompu.

Revenu chez lui, Chamilly eut recours à un moyen héroïque qu'il employait lorsqu'il voulait, après d'extrêmes fatigues, se remettre promptement en état. Il se fit



rudement frictionner tout le corps par son valet de chambre et largement asperger d'eau froide; puis il se coucha, dormit à fond environ six heures, s'éveilla à midi avec un appétit merveilleux et se fit servir, au lit, un déjeuner substantiel et réparateur, arrosé du vin tonique et froid de la Guyenne.

— Monsieur, dit le valet de chambre, comme le gentilhomme tout réconforté terminait sa collation, voici une lettre qui vient d'arriver pour vous, et puis... le juif est là qui demande à vous parler.

— Fais-le entrer, dit Chamilly en prenant la lettre.

— Mais c'est qu'il a l'air furieux.

— Oh ciel! s'écria le vicomte après avoir parcouru son épître, en croirais-je mes yeux? O ma tante, ma digne tante, soyez bénie entre toutes les femmes! Qu'il entre, Léonard, qu'il entre, et je ferai tomber la rosée du ciel sur le sol volcanique de sa colère... Combien te dois-je, Léonard?

— Mille écus, monsieur le vicomte.

— Je mettrai les quatre au cent, mon garçon... Mais laisse-moi; voici mon renie-Dieu qui n'a pas attendu la permission pour se faufiler jusqu'ici.

Le juif entra.

— Bonjour, monsieur le vicomte, dit-il d'un ton brusque.

— Belzébuth t'assiste! compère.

— Je ne suis pas d'humeur à rire.

Chamilly s'aperçut alors que les traits du juif étaient bouleversés : son nez était plus mince, ses narines plus échanrées, ses yeux plus enfoncés, ses lèvres plus livides et plus étroites, son teint plus jaune que jamais !

— Dieu du ciel ! vertueux Ben, s'écria Chamilly avec un effroi comique, quelle mine funèbre ! Que vous est-il arrivé ?... Auriez-vous, par mégarde, avalé une saucisse !

— Je suis perdu, ruiné, monsieur, et par vous !

— Ah bah !

— Mais je me vengerai et vous ferai bien rentrer au ventre vos sarcasmes et vos rires insolents !

— Oh ! oh ! maître Clipman, dit Chamilly d'un ton passablement dur, je vous engage à considérer qu'il y a deux larges fenêtres à cette chambre, et que vous avez monté deux étages pour parvenir ici... Vous poussez un peu loin votre licence de peuple de Dieu. Vous avez perdu la tête !

— Non, monsieur, j'ai perdu mon argent !

— Votre argent ? Et pourquoi plus aujourd'hui qu'hier ?

— Pas plus, assurément ; car je l'ai perdu du jour où il a passé de ma poche dans la vôtre.

— A coup sûr, il y était plus honorablement et surtout plus proprement logé.



— Oui, monsieur; mais à ce moment, moi, j'ignorais que l'hôtel de M. le vicomte de Chamilly était grevé d'hypothèques, que ses autres biens étaient déjà compromis, et qu'il avait engagé jusqu'au douaire de sa mère!

— Comment, vous ne saviez pas cela? dit Chamilly d'un air goguenard; mais pourquoi donc me marierais-je alors?

— Il y avait aussi une autre chose que j'ignorais, et que vous ignorez peut-être encore, c'est que mademoiselle de Beaumont, dont la fortune est, il est vrai, considérable, ne peut se marier, d'après la dernière volonté de son père, que séparée de biens : toute cette fortune consiste en domaines inaliénables!

— Eh bien ! n'aurai-je pas, moi, chef de la communauté, l'administration du revenu et la jouissance légitime du numéraire?

— Oui, mais...

— Mais?... je vous entends, mon drôle; vous en êtes réduit à l'honneur et à la bonne volonté d'un gentilhomme, et vous auriez autant aimé des parchemins qui vous eussent permis de le faire expulser de chez lui et de le réduire à la paille!

— Peu importe ce que vous pensez de moi, monsieur le vicomte; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en révélant à M. de Beaumont l'état précis de vos affaires, je puis

empêcher votre mariage, et, par le nom sacré du sanhéd-  
drin, vous ne vous marierez pas !

— On vous demandera votre consentement, honnête  
Ben.

— Je ne le donnerai pas !

— Qui te parle de donner, animal, on te l'achètera.

— Vous m'offririez les plus beaux traités du monde  
que je refuserais... Mais, ajouta-t-il d'un ton qui tenait  
à la fois de l'affirmation et de l'interrogation, vous êtes  
sans ressources !

— Hélas ! fit Chamilly d'un air hypocrite, en tirant  
péniblement, du pied de son lit, une paire de bas de  
soie que Benjamin dédaigna de lui tendre, hélas !

— Battu, trompé par un chrétien ! grommela le juif,  
poursuivi par de fatales réminiscences.

Cependant Chamilly commençait à se vêtir, et le juif,  
le regardant du haut de sa haine et de son âcre déses-  
poir, affectait de lui refuser la plus légère assistance.

— Je me permettrai, Ben, reprit Chamilly, de vous  
faire remarquer une chose : c'est que, puisque vos titres  
sont insuffisants, et que votre meilleur gage est encore  
ma parole, vous seriez mieux de faciliter une transaction  
qui seule peut m'aider à la tenir.

— Je veux me venger !

— Oh ! voici qui n'est pas naturel, et eussiez-vous les  
meilleures raisons du monde, vous seriez moins vindi-



catif si vous n'espériez y trouver votre compte. Parler d'honneur et de parole à un Hébreu ! c'est vanter les joies de l'amour à un eunuque. J'étais un sot. Ben, j'entrevois une horrible trame ; vous comptez répandre le bruit enjolivé de ma déconfiture, afin d'acheter à vil prix les titres de mes créanciers, gens honnêtes et de facile composition que vous désespérerez facilement ; puis vous me poursuivrez à outrance et me ravirez jusqu'à mon dernier pouce de terrain sur le sol de ma belle patrie !

Clipman était ébahi !

— Clipman, reprit Chamilly, n'avez-vous jamais entendu parler d'une certaine demoiselle Pommereuil de Bournonville, sœur de ma mère ?

— Si ! Ses biens sont immenses et elle est fort âgée ; mais elle est démesurément dévote, et a pour directeur un rusé dominicain qui convoite l'héritage pour sa communauté.

— Tudieu ! maître Ben, je vois que vous êtes quelque peu au courant de mes affaires ! Mais vous ne savez pas tout, et il vaut souvent mieux ne rien savoir que de savoir à demi.

Le sourcil du juif remua.

— Je vous dirai donc, honnête Ben, poursuivit Chamilly en prenant un air de componction, que, touché des soins et de la charité de ce saint homme, j'ai eu un

jour l'idée, — il y a de cela deux ans, — de lui faire une petite pension viagère de mille écus, rehaussée de cadeaux fréquents de munitions gastronomiques... pension et redevances que je lui ai toujours fait payer avec une scrupuleuse exactitude.

Benjamin dressa l'oreille comme un cheval qui entend vanner de l'avoine.

— Clipman, donnez-moi donc mes chausses, là-bas, sur ce fauteuil... Mais je ne sais pas pourquoi je vous dis cela, la parole même d'un gentilhomme...

— Permettez, monsieur le vicomte, je n'ai pas dit que je doutais de votre parole, reprit Benjamin radouci, j'ai douté seulement de votre possibilité de la tenir, et vous m'avez prêté des intentions...

— Que vous n'avez pas jugé à propos de démentir.

— Voici vos bottes, monsieur le vicomte.

— Eh bien, Clip, cette lettre que vous voyez entr'ouverte sur mon lit, et que je reçois à l'instant, est du père Christophe, le dominicain, directeur de ma tante !

— Voilà, par ma foi, une paire de bottes bien faites ; mais elles sont neuves et paraissent difficiles à mettre, dit le juif voyant que Chamilly éprouvait quelque peine à se chausser... Si monsieur le vicomte voulait permettre...

Et Clipman, forçant le gentilhomme à s'asseoir, s'agenouilla devant lui, s'empara des bottes dont il assou-



plit le cuir, dont il cambra la semelle, et dans lesquelles il parvint enfin à faire entrer les pieds de son client.

— Eh! eh! ajouta-t-il, tout fier de son succès; c'est que je m'y connais un peu : j'ai monté autrefois une petite entreprise pour l'importation des chaussures françaises en Angleterre.

— Merci, Clip! Je vous disais donc que le père Christophe m'informe de la détermination prise par ma tante de se retirer définitivement dans un couvent...

Clipman jeta un regard dévorant à la lettre.

— Permettez, monsieur le vicomte, que je vous aide à passer votre pourpoint...

— Comme elle renonce absolument au monde, elle a voulu auparavant faire ses dernières dispositions... Ne prenez donc pas tant de peine, monsieur Clipman, appelez Léonard; car je ne sais trop pourquoi je ne l'ai pas fait venir. Nous reprendrons cette conversation un autre jour...

Dès que Clipman avait entrevu la possibilité d'un arrangement à l'amiable, incomparablement meilleur que les extrémités douteuses auxquelles il se croyait réduit, ses manières avaient rapidement changé, et, d'ennemi intraitable et acariâtre, il était devenu le laquais le plus servile.

— Du tout, monseigneur, répondit-il, laissez faire; j'ai été jadis quelque peu valet de chambre, et je puis,

si vous le permettez, vous rendre tous les services que comporte la condition.

— Écoutez, Clipman, reprit Chamilly d'un air solennel, je ne veux pas plus longtemps abuser de votre bon cœur et de votre dévouement pour moi... Asseyez-vous... J'ai un terrible aveu à vous faire !

Clipman pâlit et se crispa. L'idée qu'il venait d'être victime d'une mystification lui traversa l'esprit ; son œil devint un œil d'hyène, puis le ressort se détendit, il chancela et s'assit, attendant la nuée qui devait brûler Gomorrhe.

— Clipman, dit Chamilly avec un air grotesquement terrible, mademoiselle de Pommereuil, la sœur de ma mère, ma tante, l'ouaille soumise de ce dominicain auquel je faisais une pension de mille écus, sans compter les riches viandailles et les fins flacons... eh bien, Clipman...

Si Jupiter eût lancé à un mortel le regard que Clipman, réveillé de sa torpeur, lança au vicomte, l'infortuné eût été réduit en poudre !

— Eh bien, Clipman, elle m'a fait...

— Oh ! s'écria Clipman, dans un violent paroxysme de rage, je me vengerai !

— ... Son légataire universel !!! lâcha le gentilhomme d'une voix retentissante... Puis il se laissa tomber sur un siège, en proie à une interminable hilarité à la vue



de la mine effarée du juif, éperdu de terreur, de joie et de doute à la fois !

Pourtant, les preuves étaient là. Chamilly brandissait d'un air glorieux au-dessus de sa tête les bienheureuses papperasses qui lui conféraient son titre.

Clipman était abasourdi, stupéfié, comme au bruit d'un éclat de foudre un poltron qui blasphème.

— Eh bien, Ben, dit enfin Chamilly, voilà qui met bien un peu d'eau dans votre capiteuse colère ?

— Oh ! monsieur le vicomte, dit le juif en se jetant aux pieds du gentilhomme, je suis perdu, ruiné...

— Comment, encore !

— Ruiné dans votre estime...

— Oh ! si ce n'était que cela, vous vous en pourriez consoler, respectable Ben ; mais vous craignez de perdre ma pratique. Eh bien, rassurez-vous, vous ne la perdrez point. Vous êtes vert, compère, quand il s'agit de vos espèces ; mais la générosité est la vertu des grands cœurs... et puis j'ai besoin de vous. Je vous pardonne ! Eh ! mon Dieu, il faut, pour juger les gens, se mettre à leur point de vue et tenir compte de leur tempérament et des circonstances qui les entourent. Vous êtes juif, Ben, vous êtes usurier, vous êtes avare ; c'est-à-dire vous êtes opprimé et honni, vous avez des désirs immenses, vous avez une profonde passion ! Vous êtes amoureux, amoureux fou, seulement ce n'est pas d'une femme, ce

n'est pas de la gloire, ce n'est pas des merveilles de la science, c'est de l'argent ! Eh bien, l'amour ne porte-t-il pas en soi la raison de ses sublimes ou infâmes folies ? Que deviennent les devoirs et les vertus devant l'amour, quand les devoirs et les vertus font obstacle ? On trompe un mari qu'on estime et qu'on aime, on supprime un ami pour lequel on donnerait son sang ! Il n'est pas de travestissement que l'intérêt de la passion n'endosse, de comédies qu'il ne joue, de tours de force qu'il n'exécute, de prestiges qu'il n'évoque. Tant que rien ne le trouble dans sa tactique, que rien ne menace de trop près l'objet qui l'absorbe, ingénieux, cauteleux, subtil, il se résigne aux détours, ruse, randonne et finasse ; mais si quelque danger survient imminent et actif, s'il craint pour l'arche sainte, il s'exaspère et s'affolle ; plus de combinaisons, plus de stratégie ; il charge à fond en désespéré, et ne voit plus que la chose, le chemin pour y arriver n'existant plus pour lui. C'est ce que vous avez fait, Ben. Votre chair ne frémit point au contact de la chair, votre esprit ne s'échauffe point aux rayons de la gloire, votre âme n'éprouve point l'irrésistible besoin de connaître ; mais vous avez un cœur métallique qui bondit au bruit d'un écu. Or, il serait souverainement injuste de s'attendrir sur l'amant de Francesca, d'admirer les carnages d'Alexandre, de s'extasier devant les théories sacrilèges de Galilée, et de vouer



à l'anathème l'amour, tout adultère qu'il est, de Benjamin Clipman pour l'argent de son prochain ! Le monde, honnête Ben, le monde entier n'est qu'amour...

Je ne sais trop à quoi allait aboutir Chamilly avec la théorie d'indulgence de cette religion nouvelle, lorsqu'un domestique vint l'avertir qu'une dame, accompagnée d'un jeune gentilhomme, l'attendait dans la pièce voisine. Chamilly planta là Clipman plus dévoué que jamais, et se hâta de se rendre au salon.

Cette dame et ce jeune gentilhomme n'étaient autres que mademoiselle de Beaumont et Chavanne.

— Ah ! mon Dieu, s'écria le vicomte en apercevant son ami, comment, toi ici !

— Permets-moi, mon cher, avant tout, de te présenter ma femme...

Mademoiselle de Beaumont releva son voile et salua le vicomte avec dignité. Bien qu'elle fût très-pâle, l'éclat de sa beauté frappa Chamilly.

— Je viens te demander asile, mon cher ami, reprit Chavanne... Je ne puis pas faire autrement, et le ciel m'est témoin que, si cela m'eût été possible, ce n'est pas à toi...

— Allons donc ! voilà qui est aimable... Ne te suis-je pas tout dévoué ?

— Sans doute, mais... Enfin, voici de quoi il s'agit :

— Nous brûlions le pavé depuis une couple d'heures; nous avions gagné la route de Pontoise, d'où nous comptions rejoindre celle de Normandie, — car mon projet était de me rendre chez mon oncle de Bennecourt, qui ne nous eût point refusé un asile, — lorsqu'à l'entrée du petit village de Pierrelaye, un essieu de la voiture se rompit.

— *Cospetto !*

— Il fallut descendre, réveiller les gens d'une auberge qui se trouva là, Dieu merci, et se mettre en quête d'un véhicule. La chose n'était pas facile, et, de toute façon, il fallait attendre le jour. Je confiai, madame à l'hôtesse, qui la logea le plus convenablement qu'elle put, tandis que moi, pour employer mon temps, je me mis à confectionner l'épître destinée à M. de..., au tuteur, comme tu me l'avais conseillé. Puis je dépêchai sur-le-champ un jeune gars de bonne volonté, qui enfourcha un bidet et partit à franc étrier pour Paris, où il a dû arriver au matin. Cela fait, je passai le reste de la nuit, seul, sans sommeil, dévoré d'impatience et d'anxiété, à la clarté lugubre d'une chandelle fumante, écoutant chanter les coqs et hurler les chiens d'alentour. Enfin les lueurs blafardes du matin commençaient à paraître, et je me disposais à me mettre moi-même en campagne pour hâter notre délivrance... L'hôtesse entre tout effarée dans ma chambre. — Ah ! monsieur, me dit-



elle, quelle affaire !... Ma foi, tant pis, je vais tout vous dire, vous avez l'air d'un digne seigneur, et je ne veux pas que vous soyez pris chez moi comme dans une sou-ricière. Figurez-vous que votre cocher a aperçu par hasard sans voile la jeune dame que vous accompagnez... Il l'a reconnue !... — Il paraît, intercala Chavanne qui ne pouvait se dispenser ici de gazer un peu la vérité, il paraît que le drôle avait été autrefois au service du tuteur de madame. — Il l'a reconnue, dit donc la brave femme, a juré que vous n'iriez pas plus loin... et il a engagé à agir, de concert avec lui, mon mari qui s'est laissé tenter par l'appât d'une grosse récompense. Je suis chargée par eux de vous garder, et à l'heure qu'il est, ils courent le pays qu'ils révolutionnent : le cocher est allé au château, où il dit que la famille de la jeune femme est très-connue, et vous serez pris tout à l'heure sans pouvoir échapper ! — Le fait ne laissait pas que d'être effrayant ! Le jour grandissait, les fenêtres s'ouvraient, on se criait la nouvelle... Encore un peu et la maison était assiégée... Dans mon trouble, je donnai à notre digne hôtesse tout ce qui me restait d'or sur moi, et j'obtins qu'elle nous ouvrît une porte de derrière qui nous mit... hélas ! à même la campagne ! Que faire ? que devenir, alors ? A tout hasard, nous gagnâmes la grand'route par un détour au-dessous du village, dans l'espoir bien vague de rencontrer une voiture... Le ciel

eut pitié de nous : il nous envoya un carrosse à quatre chevaux ! C'était Gaspard de Sommerville qui se rendait à Marines pour une partie de chasse. Ce cher garçon, avec sa courtoisie chevaleresque, sans demander aucun éclaircissement, aucune raison, renonça à son plaisir, nous offrit sa voiture et voulait même que nous le laissassions au milieu du chemin ; mais je le déterminai à rester avec nous. Il ne nous eût pas été possible de traverser le village ameuté ; ce que nous avions de mieux à faire était de renoncer à la fuite et de rentrer *incognito* à Paris. C'était assurément le lieu où, l'éveil étant donné, on nous chercherait le moins. Après un trajet rapide, nous étions parvenus jusqu'à cette rue où nous avions quitté la chaise pour ne point attirer l'attention, nous venions de passer devant ton hôtel, et nous n'avions plus que quelques pas à faire pour gagner mon logis, quand nous rencontrâmes Octave, mon domestique, qui m'avertit que la police était chez moi, que la rue était pleine d'exempts, qu'on me cherchait et que j'allais certainement être arrêté si je faisais un pas de plus ! Je remarquai alors, en effet, une sorte de rumeur dans le quartier : les bourgeois paraissaient sur leur porte, s'interrogeaient, conjecturaient, commentaient... Il me semblait déjà que les regards se tournaient vers nous... Le temps pressait, ma bourse était vide, je n'osais plus ni avancer ni reculer... Je voyais se dresser le



fantôme d'une arrestation en pleine rue avec bruit et scandale, la peur me prit ! Ta maison se trouva là ; à bout d'expédients, je m'y jetai éperdu, me recommandant au hasard qui nous avait déjà tendu la main dans nos traverses, et... et nous voici !

— Eh bien , mon brave Henri, s'écria Chamilly avec enthousiasme, Henri, mon digne élève, voici une retraite qui efface celle des dix mille, et qui deviendra aussi célèbre que les marches et contre-marches de Fabius ! Je fais lever le pont et baisser la herse, monter les archers aux créneaux, et fût-ce le roi qui te réclame, je ne te livrerai pas qu'on n'ait fait, pierre par pierre, crouler la place !... Pardonnez-moi, madame, ce ton confiant et hardi qui tranche si fort avec votre inquiétude ; mais je suis tellement certain de l'issue favorable pour vous de cette aventure, que je voudrais vous faire partager, je ne dis pas mon espoir, mais ma joie ! Cette maison est la vôtre, madame, agissez, commandez en souveraine ; je ne suis que le premier de vos serviteurs.

— Je vous remercie, monsieur, mais je ne pense pas que les choses soient aussi simples qu'elles vous le semblent, et c'est à mon grand regret que M. de Chavanne a pris un parti qui vous mêle un peu trop à nos ennuis.

Mademoiselle de Beaumont n'ignorait aucunement chez qui elle se trouvait, et elle avait d'abord opposé à Chavanne une résistance énergique ; mais les choses

lui avaient forcé la main. Chavanne ne comptait rester chez le vicomte que le temps nécessaire pour se procurer un asile. S'il arrivait avant que Chamilly eût revu M. de Beaumont, — ce qui était probable et ce en quoi seulement il se fiait au hasard, — tout était sauvé, il était bien sûr que ce n'était pas là qu'on viendrait le chercher, et il empêchait la rencontre en absorbant entièrement Chamilly au profit de ses embarras. Enfin il lui semblait impossible qu'entièrement livré au vicomte, celui-ci pût abuser de sa position dans le cas extraordinaire d'une découverte prématurée.

— Tu n'as pas revu M. de Beaumont? s'empessa-t-il de demander à Chamilly.

— Mon Dieu, non; mais je le verrai tantôt : c'est aujourd'hui, tu le sais, qu'il me présente à sa pupille.

Diane se mordit les lèvres, Chamilly se rengorgea avec fatuité, et Chavanne se hâta d'ajouter :

— Tu retarderas bien un peu pour moi ta visite, n'est-ce pas?

— Assurément, si cela peut te servir à quelque chose.

— Eh bien, promets-moi de ne pas quitter ton logis avant mon retour : je vais me mettre en quête de ressources, et je ne partirais pas sans inquiétude si je n'étais pas certain que tu dusses veiller sur mon bien le plus précieux.



— J'y consens volontiers, mon cher ami, et la charge que tu m'imposes est fort douce : compte sur moi, je t'attendrai.

— Adieu donc : je me fie à ton éloquence pour calmer les appréhensions de madame.

Là-dessus, Chavanne s'éloigna, et Chamilly resta en tête à tête avec mademoiselle de Beaumont.

La position du vicomte était fort claire : il était purement et simplement en présence d'une jolie femme placée, il faut bien le dire, dans une position quelque peu équivoque, ce qui produit toujours, même au sein des circonstances les plus atténuantes, dans les conditions les plus respectables, dans les milieux les plus élevés, une intimité involontaire. C'était la femme d'un ami, sans doute ; mais bijou volé sur lequel le recéleur, sans avoir les droits du larron, pouvait peut-être revendiquer quelques menues répétitions. Sous l'empire de ces influences, de sa vocation d'homme à bonnes fortunes, du charme et de la beauté de Diane, la tournure d'esprit du vicomte devait être et fut à la galanterie.

La position de mademoiselle de Beaumont était infiniment plus compliquée. Chamilly n'était pas pour elle un homme ordinaire : il était son futur, son amant officiel, licite, orthodoxe ; elle le trompait, elle et Chavanne, amant secret, illicite, hétérodoxe lui, et, qui pis est, ami du vicomte. Chamilly avait des droits contre

elle, des droits contre Chavanne ; la revendication pouvait être redoutable. Tout cela reposait bien sur une connivence burlesque ; mais l'homme a horreur du ridicule, non moins que la nature du vide, et le ridicule pousse aux catastrophes : l'homme ridicule n'a plus qu'une ressource, c'est de devenir terrible ! Diane ne voyait point tout cela clairement, mais elle le sentait, — chez les femmes, le sentiment supplée le raisonnement, — et elle en concevait un vague effroi. Après avoir si énergiquement agi, elle était devenue indécise, incertaine. Il y a toujours, en effet, très-loin de la théorie à l'application : on se met hardiment en route, décidé pour le fond des choses, et puis les petits faits, qui n'en sont que l'enveloppe, s'embusquent derrière les buissons et les troncs d'arbre, vous font une guerre de partisans et vous forcent souvent à rebrousser chemin. On a sorti pompeusement toutes ses pièces et l'on se fait battre par les pions. Diane avait voulu braver la colère de son tuteur et le jugement du monde, et elle avait élevé son courage à cette hauteur ; mais elle n'avait pas songé du tout à un essieu rompu, à un cocher hostile, à une course à travers champs, à l'aumône d'un carrosse sur la grand'route, à l'asile du vicomte, à un tête-à-tête avec lui ! Son amour ne faiblissait pas, mais le découragement l'avait gagnée. Il est rare d'ailleurs qu'au moment où l'on subit les conséquences fâcheuses d'un



certain parti pris, tous les avantages du parti contraire ne viennent pas dans toute leur gloire vous resplendir à l'esprit. Dans les entreprises hasardeuses, le souvenir et le besoin du bien-être deviennent implacables : il est de stupides instants où l'on se sent navré par la pensée d'un oripeau quelconque que l'on voyait tous les jours, d'un brin de buis au rideau de sa couche, d'une image, d'une fleur, d'un oiseau, et où l'on commettrait toutes les lâchetés imaginables pour l'amour positif et direct de sa robe de chambre et de ses pantoufles !

Diane n'en était pas tout à fait là ; mais le cœur lui manquait en face des conflits qu'elle prévoyait, et, si elle n'était pas plus qu'au début gênée de son action hardie, en revanche, elle était au delà de toute expression embarrassée de sa personne.

La pauvre fille gardait donc le silence et restait les yeux en terre, réellement fort en peine de sa tenue et ne sachant trop quel visage faire.

Chamilly vint généreusement à son secours.

— J'espère, madame, dit-il d'un air convaincu, que vous ne me soupçonnez pas de concevoir la moindre idée de blâme pour une conduite qui m'inspire autant d'admiration que de respect.

— Il serait cruel à vous, monsieur le vicomte, de railler une femme qui n'est peut-être pas au bout des tribulations que lui a méritées une résolution coupable.

— Ne me faites point, de grâce, l'injure d'un pareil doute, madame; il y a mille fois plus d'honneur dans les hardis efforts d'un amour généreux que dans les susceptibilités d'une prude méticuleuse : la vertu ne relève que d'elle-même.

— Non, monsieur le vicomte, l'opinion est le trône de la vertu des femmes, et quoique ma conscience ne me reproche rien, je sens pourtant que je suis déchue. Non, jamais cette affection qui m'a fait tant oser ne fut plus vive et plus forte en mon cœur; mais, je l'avoue, l'amour de ma renommée, mon orgueil, si vous le voulez, ont eu déjà depuis hier tant à souffrir, que je me sens malgré moi de lâches et indignes regrets. Ce n'est pas mon action qui m'effraye, ce sont ces regards furtifs et pleins d'une sottise malice qu'il faut subir, ces commentaires qu'on devine, cette connivence indiscrete, cette complaisance de contrebande des gens dont on a besoin, cette profanation perpétuelle enfin des mystères de deux âmes, c'est tout cela qui a brisé ma résolution, c'est tout cela qui fait que je vous aurais une reconnaissance éternelle si vous consentiez, monsieur le vicomte, à me rendre, tandis qu'il en est temps encore, à ma famille et à ces fers qui me semblent maintenant moins odieux que ma déchéance et mon humiliation.

— Le découragement vous égare, madame, et vient



mal à propos. Quoi ! c'est au moment où vous touchez au terme de vos ennuis , que vous iriez en sacrifier le prix ! D'abord ce que vous me proposez ne serait ni plus ni moins, de ma part, qu'une trahison à l'endroit de mon ami Chavanne, et puis, bien loin de m'en garder cette éternelle reconnaissance que vous dites, vous ne me le pardonneriez jamais. En outre, la chose est parfaitement impossible, et, quoi qu'il puisse advenir à cette heure, rien ne peut plus vous arracher à mon ami. Que pourrait-on faire contre vous, quand même vous seriez surprise maintenant ? Cette défection du cocher, qui vous paraît un malheur, assure au contraire le succès de votre entreprise. Grâce à lui, le public est saisi du procès ; le zèle irréfléchi de cet homme a donné le ton aux trompettes de la renommée, et, bon gré mal gré, ceux de qui vous dépendez seront bien forcés de s'exécuter. N'en veuillez point non plus à Chavanne ; il eût mieux aimé vous perdre que de vous déplaire, et sans moi, peut-être, ne se fût-il jamais décidé au moyen désespéré qui fondera votre bonheur. Oui, madame, j'ai combattu sa résistance, et loin de me repentir de mon succès, je m'en glorifie, et prétends bien, lorsque vos souhaits seront accomplis, m'en faire un titre à vos bonnes grâces. Je ne me serais jamais consolé d'avoir vu Chavanne, mon ami, mon élève, un gentilhomme accompli, qui vaut certainement plus à lui tout seul que

nous tous ensemble, laisser aller aux bras d'un mari détesté un pareil trésor et quitter la victoire à un barbare tuteur !

Chamilly ajouta à cela quelques autres excellentes choses qui achevèrent de répandre le calme dans l'âme agitée de Diane, et qui tombèrent vraiment de si singulière façon que son sérieux même n'y tint pas toujours sans effort. Il plaida enfin cette cause bizarre avec un bonheur dont la perfection l'éclairait tout entier d'un reflet grotesque ; car pas un mot n'était dit en faveur de l'autre qui ne fût un soufflet pour lui-même, et qui ne le livrât pieds et poings liés au ridicule.

Entraîné par sa nature, Chamilly cédait peu à peu à son penchant pour la galanterie, ce qui rendait encore le rôle plus piquant. C'était vraiment du haut comique, et Diane, en fille d'esprit, commençait à y prendre goût, lorsqu'un valet vint annoncer que M. le comte de Beaumont demandait à parler à Chamilly.

On ne s'avise jamais de tout : Chavanne n'avait pas songé qu'il ne s'agissait pas seulement d'empêcher Chamilly d'aller chez le vieux comte ; mais aussi, bien qu'une pareille visite fût peu probable, d'empêcher le vieux comte de venir chez Chamilly.

— O ciel ! monsieur, s'écria Diane à cette annonce effrayante, ne m'abandonnez pas, je suis perdue !...

— Ne craignez rien, madame, répondit le gentil-



homme, attribuant cet effroi à une cause moins compliquée, je saurai vous mettre à l'abri des regards indiscrets.

Ouvrant alors une petite porte confondue dans la tapisserie :

— Cette galerie, dit-il, conduit à mon oratoire, où vous pourrez attendre en toute sécurité le retour de Chavanne.

— Oh ! merci, merci, monsieur, dit Diane en s'y précipitant, merci, et... pardonnez-moi !

A peine la porte était-elle close, que le vieux comte entra.

## VI

M. le comte de Beaumont et M. le vicomte de Chamilly sont forcés de reconnaître que, contrairement au proverbe, les conseillers sont quelquefois les payeurs.

M. de Beaumont avait l'air fort courroucé ; son visage était pâle, son regard brillait sous son épais sourcil, et son chapeau, fort enfoncé sur sa tête, ne dissimulait qu'incomplètement une petite bande de taffetas noir, appliquée sur son front au-dessus de l'œil droit ; douloureux *memento* de ses prouesses nocturnes.

— Je vois avec plaisir, monsieur le comte, dit gaiement

Chamilly, qui ne s'aperçut pas d'abord de cette mouche disgracieuse, que vous ne vous ressentiez plus de notre mésaventure de cette nuit.

— Eh ! monsieur, répondit le comte avec mauvaise humeur, je ne viens pas ici pour parler... c'est-à-dire, si, précisément, je viens... C'est une indignité, monsieur, c'est une honte, et... c'est vous, vous seul que j'en fais responsable !

— Eh bien, soit, monsieur le comte, reprit en souriant Chamilly, toujours de l'air le plus gracieux du monde, j'accepte la responsabilité du crime!...

— Vous acceptez?...

— Sans doute. Vous m'en voulez beaucoup, n'est-ce pas, parce qu'au milieu de joyeux convives, vous avez oublié un moment la dignité de votre grave emploi de tuteur, et que nous vous avons entraîné à une espièglerie dont vous avez partagé les chances ? Mais ne vous en prenez qu'à vous ; si vous étiez cassé, infirme et cacochyme, vous ne courriez pas le risque de vous commettre avec de jeunes et joyeux compagnons. Allez, monsieur le comte, nous avons, il est vrai, un peu payé les pots cassés, j'en conviens ; mais ce doit être une consolation pour nous de penser que nous avons secouru des affligés et assuré le bonheur de nos deux tourtereaux.

— J'admire en vérité votre audace, monsieur ; mais je ne suis pas d'humeur, sachez-le, à continuer la comédie !



— La comédie !...

— Oui, monsieur ! Ce ton de badinage et cette emphase goguenarde sont de nouveaux outrages, et vous paraissez ne pas comprendre que je viens vous demander raison du rôle que vous m'avez fait jouer, de la trahison, oui, monsieur, de la trahison dont vous vous êtes rendu coupable envers moi !

— Calmez-vous, de grâce, je vous en conjure, monsieur le comte, dit Chamilly plus sérieux à la vue de la colère bien réelle de M. de Beaumont ; vous exagérez, je vous l'assure, les proportions de cette innocente plaisanterie...

— Qu'appellez-vous, monsieur, innocente plaisanterie ? Quoi ! me rendre complice, moi, d'un acte...

— Mais, monsieur le comte...

— Oh ! le coup était habilement préparé, et la pièce a été aussi bien jouée qu'ingénieusement conçue ; la mystification était complète, rien n'y manquait...

— Mais je vous jure...

— Oui, oui, et je vous fais, ma foi, compliment de votre élève ! Mais il peut marcher seul maintenant, il égale son maître...

— Le pauvre garçon ! pourtant...

— Oui, cela fait honneur à votre mutuelle tendresse, et c'est d'un digne ami...

— En conscience, je lui devais bien mon assistance,

et je puis affirmer que, sans moi, il n'aurait rien osé.

— Et n'avez-vous point songé qu'en servant votre ami d'une si étrange, d'une si indigne manière, vous m'attaquiez, moi, dans mon honneur ; que vous insultiez à ma personne et à mon caractère ?

— Oh ! oh ! monsieur le comte, dit Chamilly d'un ton grave, rien ne fut jamais si loin de ma pensée ! J'ai agi d'une manière légère, inconsiderée peut-être ; mais comment pouvez-vous croire que j'aie un seul instant eu l'idée de vous offenser, vous qui allez devenir presque mon père?...

— Vous tenez à continuer, monsieur?...

— Sur l'honneur, monsieur le comte, je ne vous comprends plus, et j'ignore absolument ce qui peut vous faire douter de mon respect pour vous ou de mon désir honorable et sincère d'entrer dans votre famille... Parlez, monsieur le comte, parlez ; je suis prêt à répondre.

— Vous voulez que je parle ?

— Sans doute.

— Nierez-vous que vous fussiez d'accord avec M. de Chavanne ?

— Non, assurément, car c'est la vérité.

— Et prétendrez-vous que vous ignoriez qui vous deviez enlever cette nuit ?

— Oh ! quant à cela, je le prétends pour sûr et le maintiens fort et ferme ! Dans son respect idolâtre,



dans ce furieux amour de mystère qui tient tous les amoureux, Chavanne n'a jamais voulu, malgré tous nos efforts, se laisser arracher le nom de sa belle.

— Vous ignoriez son nom ! s'écria le comte avec une explosion d'étonnement.

— Je vous en donne ma parole de gentilhomme ; mais qu'importe ?

— Comment qu'importe ! mais il importe beaucoup, il importe si fort... Ah ! bon Dieu !... eh bien ! voilà, par ma foi, qui est bien fait et qui vous apprendra à traiter si légèrement les femmes !...

— Permettez, monsieur le comte, dit galamment Chamilly, je proteste contre votre accusation : je ne les confonds point toutes dans le jugement un peu cavalier, peut-être, que j'ai porté par mes théories et ma conduite sur le beau sexe en général ; et mademoiselle de Beaumont...

— C'est bien, morbleu ! l'heure d'en parler, sur ma parole, et vous voici pour le moins aussi bien inspiré que vous le fûtes hier !... Le beau conseil, en vérité, que vous avez donné là !

— Eh mais, dit malicieusement le malheureux Chamilly, vous ne parûtes point pourtant trop scandalisé de la proposition, et vous avez passablement fait votre partie en prêtant à mon audace l'autorité de votre expérience...

— Oui, monsieur, oui, et je vous remercie de me rappeler que me voici maintenant l'homme le plus ridicule du royaume...

— Mais non, pas du tout, je vous jure...

— En effet, vous avez raison, dit le vieux comte, qui, malgré sa colère, ne pouvait s'empêcher de sourire en regardant Chamilly, il y en a encore un qui est plus ridicule que moi !

— Personne n'est ridicule...

— Si, si, pardon, c'est une erreur dont il est temps que je vous tire.

— Et qui donc ça ?

— Vous !

— Moi ?

— Vous-même !

— Morbleu ! monsieur le comte, dit Chamilly avec une certaine dureté, vous vous plaigniez tout à l'heure de mystification et d'insulte ; mais savez-vous qu'à mon tour...

— Eh ! mon Dieu ! ce n'est pas ma faute ; ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre.

— A qui donc, alors ?

— A votre digne élève qui vous dépasse, et vous joue...

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que deux honnêtes gentilshommes se



sont ligués cette nuit pour jeter, l'un sa pupille, l'autre sa fiancée, aux bras d'un amant préféré ! C'est-à-dire que vous et moi, monsieur le vicomte, après avoir été les conseillers, nous sommes, pour la rareté du fait, bel et bien les payeurs ; car nous avons dressé le plan de campagne et reçu les horions ; nous avons été rossés par des valets, rossés par des archers ; puis tout souillés de fange et nos pourpoints en loques, nous avons été glorieusement coucher au corps de garde, le tout pour le service de M. de Chavanne qui court, à l'heure qu'il est, les champs avec mademoiselle de Beaumont.

— Par Vulcain ! le tour est d'une étrange audace ! s'écria Chamilly, qui, depuis quelques secondes, écoutait avec anxiété, doutant de ses oreilles. Mais se rassurant soudain : Non, ajouta-t-il, non, je suis vraiment trop niais de donner dans ce piège ; monsieur le comte, vous voulez rire à mes dépens ?...

— M. de Chavanne est donc mon complice, dit sévèrement M. de Beaumont, rappelé au sens vrai de la situation ; car voici la lettre que j'ai reçue de lui ce matin, et dans laquelle il me menace de passer à l'étranger si je lui refuse la main de ma pupille !

— Vous refuserez, monsieur !

— Impossible ! je ne le puis plus !

— Mais c'est une infamie !... Sachez-le donc : ils n'ont pu fuir cette nuit, ils sont à notre merci... le

misérable va revenir... et votre pupille est là, dans mon oratoire !

— Eh ! qu'importe à présent ! mon imbécile de cocher qui vient de me revenir a reconnu par hasard ma pupille, et au lieu de prendre ses mesures discrètement en jouant la complicité, il a eu la malencontreuse idée de soulever un village et de raconter l'aventure au château de Pierrelaye dont il se trouvait proche, de façon que tout Paris, avant peu, sera parfaitement édifié sur cette malheureuse histoire.

— Oh ! mais moi, dit Chamilly avec une rage concentrée, je me vengerai !

— Vous venger ! Et de qui ? De vous-même ! car c'est votre faute à vous seul ! Vous venger par un duel ! C'est-à-dire que vous voulez me tuer mon gendre, à présent ! Et qui épousera ma pupille après ? Sera-ce vous ?

— Eh ! monsieur, cela ne me regarde point ; arrangez-vous comme il vous plaira, je ne veux pas me mêler de vos affaires ; mais je prétends conduire les miennes à ma guise et tuer qui bon me semblera !

La colère de Chamilly n'était point de celles qui font une irruption subite et atteignent dès le premier moment le maximum de leur intensité pour décroître déjà dès la seconde minute de leur explosion ; tout au rebours, la sienne, quoique vive au début, s'augmentait incessamment de sa vitesse acquise et justifiait l'expres-



sion du poëte : *Vires acquirit eundo*. Chaque seconde lui jetait un nouvel aliment par un souvenir nouveau, par une révélation nouvelle. Cette colère, du reste, avait d'autant plus de force, qu'elle était plus injuste ; car, en réalité, Chamilly ne pouvait rien imputer qu'à lui-même, et la conduite Chavanne était assez excusable. Restait un fait malheureusement très-réel et formidable, c'était le ridicule démesuré dont l'infortuné vicomte demeurerait couvert. Son imagination lui représentait sans cesse, avec une persévérance et une exactitude féroces, les tableaux les plus cuisants et les plus durs. Tantôt il se voyait sermonnant Chavanne pour triompher de son honorable résistance ; tantôt c'était le jeune gentilhomme lui mettant le pied dans les mains et lui grimpant sur les épaules pour aller porter son amour, ses baisers, toute son ardeur excitée à la belle Diane ; puis l'emportant dans ses bras, tandis que lui, Chamilly, calait l'échelle avec son pied, etc., etc. ! Enfin le triste vicomte fut de notre avis : il ne vit de ressource pour lui que dans le terrible, et jugea que, pour se soustraire au ridicule, il ne lui restait plus qu'à tuer son ami !

Dès que Chamilly eut achevé la phrase passablement brutale que provoquait la situation que nous avons essayé de décrire :

— Vous m'avez dit, monsieur, reprit M. de Beaumont d'un ton froid et sévère, que ma pupille était



ici : il convient, sans tarder davantage, qu'elle rentre...

— Sous votre protection, monsieur le comte ? Oui, je crois qu'il est temps de songer à fermer la cage !

— Morbleu ! monsieur...

Chamilly se dirigeait vers la porte de l'oratoire, crevant de rage, et si impatient de décharger sur quelqu'un sa cuisante colère, qu'il ménageait déjà un bon petit sarcasme, bien âcre, pour jeter le vieux comte hors des gonds, lorsque la voix haletante et affairée de Chavanne résonna dans l'antichambre ; ses pas rapides l'annoncèrent ; la porte s'ouvrit brusquement et le jeune gentilhomme vint tomber dans la chambre, comme une mèche enflammée au milieu d'un tas de poudre.

— Ah ! enfin ! s'écria Chamilly avec une joie terrible.

En apercevant M. de Beaumont, Chavanne comprit que le mot de l'énigme était connu et compta sur la tempête ; mais il s'imagina naïvement que Chamilly, juste appréciateur des choses, n'en augmenterait pas les proportions et surtout n'aurait jamais l'idée de se trouver des droits sur une femme qu'il n'aimait pas le moins du monde, puisqu'il ne l'avait jamais vue. Aussi, lorsque l'exclamation du vicomte et le ton dont elle était poussée lui eurent signalé le côté d'où devait tomber la foudre, fut-il un instant étourdi, décontenancé.

Pour gagner quelques secondes, il s'inclina respectueusement devant M. de Beaumont, qui ne savait trop



non plus quelle attitude prendre, et s'arrêta, durant sa courbette, à la résolution de sacrifier, s'il le fallait, un peu de sa dignité au maintien de l'entente cordiale.

Lorsqu'il se redressa, Chamilly était tout près de lui, l'œil étincelant, les narines relevées, les lèvres tremblantes.

— Ce que vous avez fait, dit le vicomte la voix basse et serrée, ce que vous avez fait est déloyal et infâme!...

— Mais, mon cher Chamilly...

— Ne me parlez plus ainsi, monsieur!

— Mieux que personne, tu sais que je n'ai rien fait! C'est...

— C'est justement là qu'est la trahison et l'infamie...

— Je t'en supplie, ne sois point aveugle...

— Je ne l'ai été que trop en me livrant à vous comme je l'ai fait.

— Mais souviens-toi donc qu'au contraire...

— Je ne me souviens que trop bien!...

— Un fait, une preuve, une seule contre moi?

— C'est trop d'audace et d'impudence! N'ai-je point assez longtemps été votre dupe? Votre prétendue timidité, votre air de candeur et d'innocence cachaient un piège dans lequel, moi pauvre oison naïf et sans défiance, je suis tombé comme vous l'aviez prévu. En me circonvenant par d'habiles détours, vous aurez su m'ar-

racher les renseignements qui vous étaient nécessaires, et, par des prodiges d'astuce et de rouerie, vous êtes parvenu à faire de moi votre complice, — moi, votre victime, — pour mieux me dépouiller et me perdre !... Et cette arrivée subite de M. de Beaumont, que vous pensiez sans doute devoir m'être d'un furieux embarras, croyez-vous que ce soit au hasard que je l'impute ? Non, monsieur, non ; vous le nierez en vain, c'est par un avertissement perfide... — Ici M. de Beaumont voulut protester ; mais Chamilly, qui n'entendait pas être interrompu dans son curieux réquisitoire, ne lui en laissa pas le temps. — Vous-même, monsieur le comte, avez pu l'ignorer et être dupe à votre tour, c'est là le comble de son adresse... Au premier abord, il a l'air d'une innocence parfaite ; mais qui pourrait compter les fils de cette indigne trame ?... Et moi, moi, qui étais assez sot pour l'appeler mon élève ! Vous m'avez dépassé, monsieur ; car au moins il me reste, à moi, quelque respect, quelque scrupule. Vous avez trahi l'amitié, abusé de ma confiance et de ma foi en votre droiture, vous m'avez pris la femme qui m'était destinée, que j'aimais ; vous avez voulu me perdre dans l'esprit de M. le comte, parce que c'était de lui que dépendait mon bonheur ; enfin, par vos intrigues et vos machinations ténébreuses, vous avez *cherché* à me rendre ridicule... Il me faut réparation !



— En conscience, il n'est pas possible que vous pensiez un seul mot de ce que vous venez de me dire : vous savez bien...

— Je sais une chose, s'écria le vicomte trop convaincu de ce que voulait lui objecter son ami pour n'en pas être profondément offensé, c'est que celui qui refuse réparation d'un outrage qu'il a fait, est un lâche !

— Je n'ai jamais laissé prononcer un tel mot, même à un fou !...

— Messieurs, messieurs, dit M. de Beaumont en se jetant entre les deux champions qui portaient déjà la main à la poignée de leurs rapières, que faites-vous?...

— Sortons, monsieur, dit Chamilly ; le jardin de l'hôtel est touffu, et nous pourrons...

— Mais, messieurs, je ne puis autoriser...

— Eh ! monsieur, que nous importe ? répondit Chamilly avec impatience.

— Quoi, sans seconds ?

— Nous sommes gentilshommes, dit Chavanne, que le mauvais état où il croyait ses affaires animait à la querelle.

— Advienne que pourra ! ajouta Chamilly ; j'aime mieux la Bastille que le ridicule... Sortons !

M. de Beaumont, effrayé des conséquences d'une pareille rencontre, s'élançait à la poursuite des deux gentilshommes, quand la porte de la galerie s'ouvrit. Le

bruit de la dispute, l'éclat des voix, et surtout de celle de Chavanne, — la voix de l'objet aimé s'entend si sûrement et de si loin, — avaient pénétré jusque dans l'oratoire. Diane, inquiète, effrayée, en était sortie à tout risque, et s'était aventurée dans la galerie où elle avait pu entendre les dernières paroles prononcées par les deux rivaux; alors, sans rien calculer, épouvantée, éperdue, elle se précipita dans la chambre au moment même où M. de Beaumont allait disparaître, courut jusqu'à lui, et, au moment où elle le reconnut, tomba évanouie dans ses bras !

— Diane ! mon enfant ! s'écria-t-il perdant la tête, au secours ! à l'aide ! Mon Dieu, mon Dieu, quelle affaire !

Clipman, qui n'avait point quitté l'hôtel, et le fidèle Léonard accoururent et aidèrent M. de Beaumont à étendre la jeune fille sur le tapis.

— Du vinaigre, un médecin, du monde ! criait M. de Beaumont embarrassé comme la poule au premier bain des cannetons qu'elle a couvés.

— Permettez, monsieur le comte, dit Clipman s'armant d'un verre d'eau dont il projeta brusquement avec ses doigts quelques gouttes sur le visage de Diane... Ne soulevez pas la tête ainsi, laissez-la sur la même ligne que le corps... Je suis un peu médecin... J'ai exercé à Londres : *Clipman Surgeon, 24, Fieldlane, Holborn*, où



j'avais même établi un petit amphithéâtre de dissection, chose prohibée dans la bonne ville... Voyez comme elle tressaille à chaque aspersion... Ah ! elle se ranime... le pouls se relève... là, c'est fini !... Ouvrez la fenêtre, Léonard.

Diane se ranimait avec cette lenteur placide de la nature abandonnée à elle-même. Ses traits détendus retrouvaient peu à peu la vie, sans perdre le caractère de quiétude et de liberté qu'y avait imprimé une mort momentanée. L'œil s'ouvrit serein et pur, le regard erra, paisible contemplateur des couleurs et des contours, sans but et sans conscience ; la bouche s'épanouit et la poitrine se souleva, résumant dans un soupir la sensation de bien-être, presque de volupté, qu'un peu d'air rendu aux poumons faisait éclore dans tout cet être, tout à l'heure la proie du trépas. Puis cette vie superficielle pénétra insensiblement tout le système, elle gagna le cerveau, le regard devint intelligent, la sensation éveilla le sentiment, suscita la mémoire, les faits jaillirent, et, au moment de leur choc, de leur conflit, Diane retrouva la parole, comme en tombant à l'eau, l'homme qui sait nager retrouve soudainement et indépendamment de sa volonté, les mouvements de la natation.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria-t-elle en se traînant, les mains jointes, aux genoux de son tuteur, je suis une

misérable, une infâme, j'ai mérité votre colère, votre mépris ; mais, par pitié, arrêtez-les ; ils vont se battre... Vous les avez laissés fuir, et je suis responsable du sang versé...

— Oui, oui, s'écria à son tour M. de Beaumont, reporté à la situation grave dans laquelle il avait laissé les jeunes gens, allez, courez au jardin...

— Ecoutez ! dit Diane haletante de terreur...

En effet, un bruit confus se faisait entendre hors de l'appartement.

— Clipman ! Clipman ! criait la voix désolée de Chamilly, Clipman ! Léonard ! Mon Dieu ! mon Dieu ! suis-je assez malheureux !

Clipman et Léonard s'élancèrent à l'appel du vicomte. M. de Beaumont et sa pupille restèrent immobiles et muets.

La porte s'ouvrit : Chamilly, assisté d'un domestique, portait dans ses bras Chavanne inanimé.

— Vous l'avez tué, monsieur, vous l'avez tué ! cria la pauvre Diane en se jetant sur le corps de son amant, où elle éclata en sanglots.

— Vois, Clipman, vois, dit Chamilly avec désespoir, s'il faut que tout soit perdu ! — Ah ! monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le comte, je suis un malheureux ! Il avait cent fois raison, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même !

— Je vous disais bien que vous aviez tort !



— Eh ! monsieur, sans cela, aurais-je été si intraitable?... Eh bien, Clipman ?

— Je pense, monsieur le vicomte, que ceci est un coup de seconde. Le gentilhomme avait le jeu haut, vous aurez...

— Misérable ! je te demande s'il n'y a plus d'espoir ?...

— Permettez : l'épée a pénétré de biais dans le pectoral droit, entre la cinquième et la sixième côte, et est sortie de l'autre côté au-dessous de l'omoplate, mais sans pénétrer profondément, et je réponds que le poumon n'est même pas effleuré.

— Eh bien ?

— Eh bien, avant un mois, M. de Chavanne sera parfaitement en état de vous demander sa revanche...

— Oh ciel ! est-il possible ! s'écria Chamilly en sautant au cou du juif, Ben, mon cher Ben, je te payerai jusqu'au dernier sou... avec les intérêts... Tu es bien sûr de ce que tu dis au moins ?

— Tenez, le voici qui revient à lui, j'en réponds...

— Sur ta tête ?

— Sur ma bourse ! dit Clipman en ricanant.

— Henri ! mon cher Henri, dit le vicomte en serrant entre ses mains la main de son ami, pourras-tu jamais me pardonner ?

— Rien ne se pardonne mieux qu'un coup d'épée, répondit en souriant le gentilhomme.

— Monsieur le comte, dit gravement Chamilly, je vous demande ici solennellement la main de votre pupille...

— Monsieur...

— Pour mon ami Chavanne.

— Eh ! le moyen de refuser, grâce... grâce à vous, monsieur de Chamilly.

— Soit, monsieur, j'y consens, et puisque nous voici pleinement rassurés sur le compte de notre cher Henri, j'avoue que je ne regrette pas trop mon coup de seconde, comme l'a fort bien dit Clipman. Ce sera maintenant de la meilleure grâce du monde que je servirai de témoin le jour où mon élève épousera... ma femme !

— Il n'est, vous le voyez, monsieur le comte, rien de tel quelquefois qu'un peu de sang versé à propos pour arranger bien des choses.

— Oui, oui, répondit M. de Beaumont ; mais cela pour moi prouve une fois de plus qu'en croyant travailler pour soi, on travaille parfois pour les autres.

— Attendez donc, attendez donc, je connais cela, dit Chamilly, cela se dit en quatre mots latins, les seuls peut-être, par ma foi, qui me soient restés de mes humanités ; Maro l'a dit avant vous :

SIC VOS, NON VOBIS!...

---



## LA BUCHE DE NOËL

C'était Noël depuis près de vingt-quatre heures, c'est-à-dire que cela allait n'être bientôt plus Noël. Cependant comme minuit n'était pas sonné, pas même la demie de onze heures, puisqu'il s'en fallait de sept minutes encore, j'ai le droit de dire : c'était Noël.

Les cloches de l'église Saint-Merry avaient passé leur journée à le crier par-dessus les toits du quartier, secouant, à travers l'atmosphère, les émanations pharmaceutiques qui, durant la semaine, avaient monté des boutiques de la rue des Lombards jusqu'à elles, et s'étaient amassées sous leur jupe de bronze.

Tout le jour, avaient circulé par la rue des gens endimanchés : des hommes traînant des femmes, qui traînaient des enfants, lesquels traînaient, à leur tour, des joujoux plus ou moins encombrants, primeurs de l'an nouveau, — 1836 allait naître, — le tout s'arrêtant devant les boutiques des confiseurs et des épiciers, pour admirer et convoiter, en famille, tous les prodiges que collaboration du sucre et du mauvais goût peut produire.

Mais les cloches et leurs battants étaient redevenus muets et immobiles. Les épiciers n'opposaient plus leur faste de parvenus au luxe aristocratique des confiseurs ; toutes les boutiques étaient fermées ; il n'y avait plus personne dans la rue ; chacun s'en était allé, comme après les funérailles de Malborough. Les hommes, l'estomac satisfait et au lit les premiers, pressaient leurs femmes de terminer leurs *quinze tours* et de les venir joindre ; les enfants dormaient déjà, mais d'un sommeil agité par les approches du cauchemar, suite inévitable d'un repas excessif.

Les pauvres petits, ils avaient cassé leurs joujoux, et, par-dessus le marché, poissé leurs beaux habits, circonstance aggravante qui leur avait valu, aux uns, une verte semonce, aux autres, récidivistes sans doute, ou chargés de mauvais antécédents, le maximum de la peine, des taloches. En somme, les donateurs de bon-



bons et de joujoux avaient été trompés dans leurs vues : ils avaient semé de la joie et il en avait poussé des larmes.

Le temps, comme presque toujours, semblait s'être appliqué à constituer le contraste le plus parfait avec la sainte et joyeuse influence de la fête, avec tous les faits de jouissance et de réjouissance, avec toutes les idées d'entrain, de gaieté, d'espoir, qui, tous les ans, se donnent rendez-vous au 25 décembre.

L'air dont les premières bulles pénétrèrent dans la divine poitrine de l'enfant Jésus, le jour où il naquit à Bethléem, devait être assurément tout autre que celui qui circulait dans la rue Saint-Martin le soir du Noël dont je parle.

Après dix jours de gelée, le dégel commençait. L'air était brumeux et glacé ; il tombait de la neige déguisée en pluie. On avait eu froid jusque-là d'un froid honnête et loyal, qui vous attaquait en face ; d'un froid qui, prenant ouvertement le parti de la force brutale, vous mordait franchement au visage et vous décochait, à distance et de bonne guerre, des millions de flèches aiguës partout où l'on montrait sa peau à découvert ; mais ce soir de Noël, c'était un froid subtil et perfide, qui vous attendait au coin des rues, embusqué derrière des tas de glaces et de neiges, pour vous tomber sur les épaules : avec le thermomètre pour compère, il s'avancait d'un air doucereux, s'insinuant par tous les interstices de

votre costume, pénétrant à travers la trame de vos vêtements, pour vous soutirer sournoisement vos propres armes, pour vous filouter votre calorique.

Du dehors on voyait encore, derrière bon nombre de fenêtres, des lumières, tantôt fixes, tantôt errantes, s'évanouir une à une, comme ces points lumineux qui surgissent, courent, se joignent, se séparent et s'éteignent les uns après les autres sur une feuille de papier carbonisée.

Cependant il y eut une de ces lumières qui persista. Celle-là était fixe. La maison qui portait au milieu du front, comme un œil de cyclope, cette fenêtre éclairée, était une maison d'assez convenable apparence. Ses portiers étaient couchés. Ceux de ses locataires qui avaient festoyé en ville étaient rentrés; ceux qui avaient traité, avaient reçu les adieux de leurs convives. La fenêtre à la lumière appartenait au deuxième étage: c'était la fenêtre de la chambre à coucher de M. André Berthier.

M. Berthier était un homme de cinquante ans et de huit mille livres de rente, qu'il avait gagnées fort jeune, — étant commissaire des guerres dans les dernières années de l'empire, — qu'il avait perdues à peu près, à travers les cent-jours, et refaites à l'étranger sous la restauration. M. Berthier vivait en compagnie d'une demoiselle Aubert, que le portier de la maison flétrissait



de l'épithète de « vieille fille, » à laquelle elle avait des droits que je ne dissimulerai pas, qu'il décorait en outre du titre de « gouvernante » et qu'il détestait de tout son cœur, attendu qu'elle se permettait de remettre des collets aux redingotes de M. Berthier et des fonds à ses pantalons, quand lui, Clémendot, confectionneur orthodoxe, avait dans le quartier le monopole des raccommodages. Cette aversion de portier, du reste, n'avait pas d'autre raison d'être : les rapports avec mademoiselle Aubert étaient doux et faciles, et Clémendot, malgré les infidélités de son locataire, aimait M. Berthier, parce que tous ceux qui approchaient de l'ex-commissaire des guerres l'aimaient... tous, excepté deux personnes pourtant ; mais celles-là, c'était bien naturel, c'étaient les seuls parents de M. Berthier, ses héritiers par conséquent, et ils ne pouvaient guère, en conscience, lui pardonner de ne pas mourir. Je parle ici d'une nièce de M. Berthier, mariée à un certain M. Cousinard, premier commis d'une maison de roulage de la rue du Ponceau.

Or, ce dit jour de Noël, M. et madame Cousinard étaient venus dîner chez leur oncle bien-aimé, avec leur fils Toto, et le soir, deux ou trois voisins s'étaient joints à eux pour prendre quelques tasses de mauvais thé, bien pâle, nuagé de lait chaud, à la française, et soutenu de gâteaux sucrés.

Le repas avait été abondant. M. Toto y avait despo-

tiquement commandé, absorbant l'attention générale et confisquant la conversation à son profit. Sa conduite peu réservée avait été l'occasion de nombreux conflits entre les Cousinard. M. Cousinard, coupable lui-même des plus graves abus de condescendance paternelle, avait vivement reproché à madame Cousinard de gâter son fils, et madame Cousinard s'en était vengée, en accusant hautement son mari de rudoyer l'enfant, encourageant ainsi Toto à l'insubordination, et préparant les convulsions intestines que cause dans la famille l'avilissement de l'autorité du père.

Figurez-vous un jeune gars de cinq ans, carrément établi, à forte tête, au teint pâle, indice certain, malgré l'embonpoint général, d'un estomac victime de la confusion des pouvoirs dans la famille et des passions violentes et peu contenues du jeune espiègle. Tel était M. Toto !

L'instruction de M. Toto étant médiocre, il avait confondu le jour de Noël avec celui de l'Épiphanie, et, rebelle à toutes les explications tirées du Nouveau Testament que la compagnie s'était efforcée de lui donner, il s'était obstiné à réclamer la célébration commémorative de l'adoration des mages, refusant énergiquement toute nourriture et repoussant avec indignation un pain trempé de ses larmes. Il avait donc fallu, en dépit de la tradition et de l'histoire, contrairement



aux usages établis et consacrés, il avait fallu distraire de la collation du soir une genevoise, — c'eût été bien le moins que ce fût une galette, — qui prit place parmi les entremets. Il fallut encore y ajouter une amande des quatre-mendiants dont M. Toto daigna se contenter en guise de fève, et fausser la destinée en faisant échoir ladite amande à M. Toto, qui jubila dans sa royauté et se montra très-mauvais prince, battant sa mère comme un Néron et se livrant à une gastronomie d'Héliogabale. Moyennant quoi, S. M. Toto I<sup>er</sup> put s'octroyer une indigestion plénière.

Gorgé de vin et de nourriture, pâle et bouffi, le héros ne tarda pas à s'endormir comme un goujat sur les genoux maternels. Bientôt l'odieux petit monarque fut déposé sur le lit de mademoiselle Aubert, qui prit la précaution, promptement justifiée, d'étendre sous le corps de son royal hôte une nappe pliée en quatre, et l'on put enfin s'installer dans la chambre de M. Berthier, pour y jouer au *nain-jaune*, délassement qui, au bout de quatre heures, aboutit, pour l'ex-commissaire des guerres, à une perte de quatorze sous !

Enfin, comme dit la littérature de l'époque à laquelle M. Berthier était dans les fournitures, le temps avait fui sur l'aile du plaisir et la compagnie en avait fait autant, moins heureuse toutefois, car elle n'avait pu se servir du même véhicule, et, par la boue neigeuse qu'il

faisait, elle n'avait eu pour fuir que l'aile de ses socques.

Mademoiselle Aubert... c'était une singulière personne, allez, que mademoiselle Aubert : mademoiselle Aubert était une vierge de trente-huit ans, propre, chaste, compassée. Elle était grande et médiocrement maigre. Un léger duvet d'un blond pâle veloutait sa lèvre supérieure, ses joues, son menton, et la faisait ressembler à une pêche d'automne, dont elle portait les vergetures rosées aux pommettes. La gorge, passée à l'état de corps étranger, avait été à peu près résorbée, et les hanches, l'effort de la puberté passé, semblaient être revenues peu à peu sur elles-mêmes, comme bien convaincues de l'inutilité de leur extension. Ses cheveux étaient châains et soyeux. Elle les portait en petits tire-bouchons très-serrés et très-luisants, maintenus au-dessus de chaque sourcil par un petit peigne en argent qui avait été doré, comme avait dû l'être aussi le peigne de pareil métal qui retenait le chignon sur le sommet de la tête. Tout cela conçu dans la forme gracieuse d'un simple rateau de jardin. Ces trois pièces d'orfèvrerie, deux boutons d'oreilles en corail terni, que portait mademoiselle Aubert, une certaine quantité de vieilles dentelles et le reste des bijoux de la vierge, étaient d'héritage maternel. Les mains de mademoiselle Aubert manquaient de charmes ; elles étaient rouges et masculines, et ornées de bagues, de turquoises, d'émeraudes et de



rubis, enjolivées de fioritures en ors de couleur. Une montre d'or bombée, fort épaisse, à boîte en émail bleu de roi, avec une rose au milieu et un chapelet de petites perles tout alentour, courait entre la poitrine et la robe de mademoiselle Aubert, suspendue à une chaîne à triple tour en jaseron de Venise. Il y avait aussi à cette chaîne, outre diverses breloques, un petit coco dans lequel se trouvait une petite éponge imprégnée d'une odeur qui rappelait beaucoup le clou de girofle. Mademoiselle Aubert n'avait jamais mis de bottines de sa vie; elle portait des souliers à rubans, solides et bien cirés, que lui faisait le cordonnier de M. Berthier. Ses bas étaient de filoselle noire; elle avait toujours des robes qui manquaient d'ampleur, et, l'hiver, elle mettait un long manteau de drap à petit collet qui s'attachait avec une énorme agrafe à pattes de lion, en cuivre doré. Mademoiselle Aubert était extrêmement myope et portait pour travailler des besicles en argent, munies de verres épais à ce point qu'ils prenaient des reflets et des teintes d'aigue-marine. Sa démarche tenait le milieu entre celle d'un homme et celle d'une femme : c'était une créature véritablement neutre.

Science du monde, cœur humain, c'était lettres parfaitement closes pour mademoiselle Aubert.

Laborieuse, appliquée, manouvrière de la vie, l'honnête fille faisait toute chose en son temps, ponctuelle-

ment, rigoureusement, mais sans ardeur. Elle brodait dans la perfection et faisait des reprises admirables. Le remmaillage et le raccommodage des bas étaient sa spécialité. Elle avait poussé l'art de la conservation, comprenant celui de la restauration, qui comprend lui-même le sous-art des expédients, à un point inimaginable.

Dégraissier, rassortir, retourner, mettre des pièces, mettre à droite ce qui était à gauche, en biais ce qui était en droit fil, etc., c'était là ses triomphes : elle faisait des prodiges ; mais, par exemple, dès qu'il s'agissait de tailler en plein drap, elle échouait complètement. Il en était de même en cuisine ; ses dîners neufs ne valaient rien, tandis qu'elle savait tirer un parti merveilleux des restes, et composait des déjeuners de rogatons et des dîners de fortune, incroyablement habiles. Enfin elle faisait toutes sortes de choses avec rien : dès qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait, elle ne savait plus comment s'y prendre et gâtait tout.

C'était, du reste, un très-singulier assemblage que celui de mademoiselle Aubert et de M. Berthier ! J'ai dit que mademoiselle Aubert était une vierge, et je ne l'ai pas dit à la légère ; on n'avance pas étourdiment ces choses-là. Mais ce que je n'ai pas dit, c'est que M. Berthier était... c'est que M. Berthier était comme Adam, quand ce père des humains, ignorant sa fonction et sa gloire futures, possédait encore toutes ses côtes ! —



Étrange tant que vous voudrez, c'était comme cela ! — Je pourrais, du reste, par une dissertation physiologique, à la fois forte et ingénieuse, vous prouver que ce fait n'est pas si extraordinaire que vous semblez le croire, et vous convaincre qu'en cela, comme en toute chose, il n'y a que le premier pas qui coûte ; mais je craindrais d'être entraîné trop loin, et je préfère que vous le croyiez simplement, parce que je le dis.

Mademoiselle Aubert s'était donc assise en face de M. Berthier, au coin de la cheminée, dans une bergère à charpente toute composée d'angles droits, à bois bronzé orné de foudres en ronde-bosse, assez semblables à des carottes de tabac, meuble digne en tout point de figurer parmi les accessoires tragiques du Théâtre-Français.

Les deux pieds posés sur les chenets, chaussée, — par extraordinaire et par hasard, — de bas fins de coton blanc et de pantoufles en tapisserie, mademoiselle Aubert *prenait un petit air de feu*, avant de se retirer dans sa chambre, éprouvant, comme M. Berthier, le besoin de se recueillir un peu, après les agitations de la soirée.

M. Berthier, lui, était étendu dans un fauteuil à la Voltaire, seul anachronisme qui se trouvât au milieu de l'ameublement tout impérial de l'ex-commissaire des guerres.

— Ne grugez donc pas ce tison, comme ça, avec vos pincettes, — dit mademoiselle Aubert d'un ton qui te-

nait à la fois de celui d'une femme qui parle à son mari, d'une servante qui parle à son maître, d'une fille qui parle à un garçon ; — vous allez faire ébouler mon feu, tandis qu'en n'y touchant pas, vous en retrouverez, j'en suis sûre, encore demain matin, en vous levant.

M. Berthier ne répondit pas, mais il cessa machinalement son occupation toute machinale, remit les pinces dans le croissant et s'enfonça dans son fauteuil, en continuant à regarder le feu d'un air pensif.

Mademoiselle Aubert se mit de même à contempler la braise du foyer.

De temps en temps, le regard méditatif ou distrait de M. Berthier se portait de lâtre à mademoiselle Aubert et semblait s'y arrêter doucement ; mais celle-ci ne s'en apercevait point.

Évidemment mademoiselle Aubert pensait !

Quelle était la cause de ce phénomène et quel en était le produit ?

Tenez, moi je vous dis qu'il court, par la nature, des fluides mystérieux et subtils qui font de singuliers métiers !

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avait une mélancolie tendre sur le front de la pauvre fille, des lueurs voilées dans ses yeux, d'imperceptibles vibrations sur ses lèvres, des phosphorescences obtuses sous sa peau. Ses cheveux, échappés aux tyrannies de la symétrie,



avaient, de leur propre autorité, pris des attitudes abandonnées qui faisaient honneur à leurs sentiments d'artistes; enfin toute cette personne, délivrée de son joug habituel et de ses roideurs monastiques, se révélait sous des aspects entièrement inédits, et ce complet oubli d'elle-même faisait poindre chez mademoiselle Aubert, — cette créature si morte et si dénuée d'ordinaire, — un quelque chose, un je ne sais quoi, qui disait : « Le sérail est ouvert, l'eunuque dort, il y a là une femme. »

— Je regarde la braise de cette bûche, dit M. Berthier, et j'y vois des choses qui me reportent à un temps...

— Là ! voyez-vous, s'écria mademoiselle Aubert, je vous l'avais bien dit !... Si vous ne l'aviez pas tourmenté comme cela, ce tison, il n'aurait pas roulé...

Un tison venait de rouler en effet, et M. Berthier, pénétré de ses torts, se hâta de le réintégrer dans ses fonctions.

— C'est une visite ! dit-il avec un sourire qui n'était pas exempt d'une légère teinte de confusion.

— Une visite à minuit !

— Dame, répliqua M. Berthier, en retournant au fond de son fauteuil et à ses pensées, il y a des gens qui viennent à toute heure : la mort, la maladie, l'amour, le commissaire de police !...

Mademoiselle Aubert ne répondit point ; elle rattachait les deux bouts du fil rompu de ses pensées.

— L'amour ! reprit en lui-même M. Berthier, l'amour ! C'est du plus loin qu'il m'en souviennne... et si je ne voyais pas encore là, bizarrement figuré par cette braise, comme un couple d'amoureux qui se promènent au milieu d'un bois... je ne m'en serais pas souvenu. L'amour !... c'est un joli mot !... Il y a quelque chose de voluptueux dans le mouvement des lèvres qui le prononcent... Dire que ce sentiment, qui tient tant de place dans le monde, en a si peu tenu dans ma vie... si peu, que ce n'est, en vérité, pas la peine d'en parler ! Dire que jamais... ma timidité d'abord... et puis les préoccupations... et puis l'habitude... Mon Dieu ! je me suis, peut-être, épargné bien des tourments !... Cette pauvre Sylvanie ! ajouta-t-il en levant sur mademoiselle Aubert un regard mélancolique... j'en ai été amoureux pourtant... Il y a quelque chose comme vingt-deux ans de cela ! Oui, c'était en 1814 ; nous nous promenâmes un soir, comme ces deux-là, dans la forêt de Saint-Germain, et, ma foi, peu s'en fallut... Pauvre Sylvanie !

M. Berthier contempla quelques instants sa compagne avec une douceur triste, et en ramenant ses regards sur la bûche embrasée, il s'aperçut que mademoiselle Aubert avait des bas blancs.

— Ah ! reprit-il, continuant son monologue intime, voilà mon groupe défait... On dirait une mêlée à pré-



sent, un combat... Ah çà ! cette bûche me raconte mon histoire !... Ce fut, en effet, pour aller attraper des horions ; ce fut pour faire la campagne de France que je quittai tout : les affaires, Saint-Germain et Sylvanie, qui resta mademoiselle Aubert ; car, après les cent-jours, pendant lesquels je m'étais tout à fait compromis, je fus forcé de passer à l'étranger, et je partis pour l'Italie, où je refis ma fortune... A mon retour, en 1829, je retrouvai la digne fille, gagnant péniblement sa vie, à la sueur de son front, allant en journée comme lingère et repaisant les bas de tout Saint-Germain en Laye. Pauvre, travailleuse, sage, vivant de rien, son extrême réserve et sa complète indifférence avaient inspiré à tout le monde un respect si exagéré qu'elle eût pu se permettre les démarches les plus aventurées, sans que personne en conçût le moindre soupçon sur sa vertu. Je subis l'influence de cette atmosphère protectrice, azote de l'amour, mes souvenirs y furent éteints, et je n'hésitai pas à offrir à mademoiselle Aubert la place qu'elle occupe ici et qu'elle trouva tout naturel d'accepter... Depuis lors, entre elle et moi, pas un mot ; je n'ai jamais pensé à rien... ni elle non plus... et je ne sais pas, en vérité, pourquoi ce soir...

M. Berthier regarda mademoiselle Aubert.

— Je ne connais rien de plus odieux, poursuivit toujours mentalement M. Berthier, je ne connais rien de

plus odieux que ce petit Toto ! Quel monstre de petite créature ! En conscience je ne vois pas pourquoi on n'assimilerait pas de pareils enfants aux animaux nuisibles ? J'aimerais mieux avoir des rats plein ma maison, des taupes plein mon pré, des fouines plein ma basse-cour... que d'avoir un Toto !... On a pour tous ces animaux-là des pièges nombreux et variés qu'on n'hésite pas à leur tendre, pourquoi n'aurait-on pas des pièges à Totos ?... C'est pourtant à cette horreur de petite bête que je laisserai ma fortune ! Les enfants sont ce qu'on les fait, et si les parents avaient le sens commun, tous ces petits êtres pourraient être charmants. Cousinard, en perdant sa mère, a hérité de cent cinquante mille francs, — s'il reste commis, c'est que cela lui fait plaisir, — avec ce que je laisserai, cela fera donc une quinzaine de mille livres de rente... Quinze mille livres de rente pour M. Toto, qui n'aura eu, pour jouir de tout cela, qu'à se donner la peine de naître ! Il n'apprendra jamais rien, ce sera un âne, et un méchant âne, odieux à tout le monde, utile à personne et pour lequel les produits accumulés du labeur des autres viendront subventionner des déportements et des méfaits !... Pouh !... Et puis, quoi, je ne me fais pas illusion, moi, que suis-je pour ces gens-là ? Je sais ce qu'on dit de moi... Je suis... une *espérance*, pardieu, rien de plus !... Cousinard a épousé ma nièce, un petit cœur sec, à l'u-



nisson du sien, un esprit aigre, parce qu'il a supputé qu'indépendamment de la dot, il y avait une *espérance*... moi !... La première fois qu'il me vit, il faillit renoncer au mariage, bien que la chose fût tout à fait arrêtée... il me trouva trop jeune ! Ma bonne santé lui parut un cas rédhibitoire !... C'est atroce, ma parole d'honneur !... Ah ! si mademoiselle Aubert, quand je l'ai retrouvée, m'était apparue sous un aspect moins éteint, moins glacé, moins neutre...

Ici M. Berthier porta de nouveau ses regards sur les bas blancs de mademoiselle Aubert.

— Après tout, continua-t-il en rougissant légèrement et comme pour se distraire d'une confusion vague et indécise qu'il sentait éclore en lui, après tout, je ne vois pas pourquoi je me condamnerais aux mamours intéressées de ma pie-grièche de nièce, aux laborieuses amabilités de son butor de mari et aux passions furibondes de leur monstre d'enfant !... Ne leur ai-je pas bien de l'obligation ? Que n'ont-ils pas fait auprès de moi pour me déterminer à congédier cette pauvre fille, et que n'ont-ils pas fait auprès d'elle pour la pousser à me quitter ! Oui, ils redoutaient que, reconnaissant de son loyal attachement et de ses services, je lui laissasse, à ma mort, un souvenir qui diminuerait d'autant, si mince qu'il fût, les évaluations de leur convoitise... Que serait-ce donc si l'envie me prenait... Je suis libre, en fin de

compte... je suis maître de disposer de moi-même... Je pourrais trouver...

Les regards de M. Berthier s'arrêtèrent sur mademoiselle Aubert. A quoi pensait-elle, elle, en ce moment ? je l'ignore ; mais les battements de son cœur soulevaient sa collerette, ses tire-bouchons mesquins s'étaient allongés en grandes boucles sentimentales, ses lèvres entr'ouvertes s'agitaient, ses yeux dorés par un reflet inaccoutumé s'étaient levés comme pour chercher le ciel. — M. Berthier vit tout cela, ou plutôt le sentit... Après vingt-deux ans, il retrouva tout à coup, à son grand étonnement, cette certaine émotion adorable et bénie qu'il avait éprouvée un soir dans la forêt de Saint-Germain ; aux battements de son cœur, il comprit qu'une femme était là.

— Ah ! s'écria-t-il tout haut en prenant doucement les deux mains de mademoiselle Aubert dans les siennes, je vous le disais bien que nous aurions une visite... Le tison n'a pas menti... Le visiteur est venu, Sylvanie... Ce n'est, Dieu merci, ni la maladie, ni la mort, ni le commissaire de police... c'est la vie, c'est l'amour !... — A quoi pensiez-vous donc, ajouta-t-il en voyant mademoiselle Aubert sourire avec un abandon inconnu et tourner vers lui un visage qu'il lui sembla n'avoir jamais revu depuis la promenade nocturne dans la forêt, à quoi pensiez-vous donc ?



— Je pensais, répondit-elle, qu'il y a vingt-deux ans, deux jeunes gens se promenaient un soir dans un bois solitaire; ils s'arrêtèrent sous un arbre, qui n'existe plus aujourd'hui, et le jeune homme grava profondément sur l'écorce un A et un S entrelacés...

— Oui, André et Sylvanie...

Comme M. Berthier achevait ces mots, la bûche qui brûlait dans la cheminée, creusée au pied par le feu, s'abattit subitement, présentant en avant sa face postérieure, encore intacte et préservée par la cendre mouillée dont elle avait été entourée. M. Berthier se disposait à réparer l'éboulement quand il s'arrêta tout à coup : — Mon Dieu, que vois-je? dit-il avec émotion, regardez donc!

Deux lettres étaient entaillées dans l'écorce : ces deux lettres, c'était un A et un S entlacés, et au-dessous, se voyait encore, quoiqu'un peu plus effacé, ce millésime : 1814!

— C'est notre arbre, s'écria M. Berthier, c'est notre arbre! Oh! chère bûche de Noël, arbre prédestiné, seul témoin des premiers battements de mon cœur, je veux que ce qui reste de toi soit sauvé! oui, je te ferai monter comme un bijou précieux, dans un cadre d'or, tout sculpté d'amours, de guirlandes et de colombes, et je te suspendrai, douce relique, à l'ombre des rideaux de mon alcôle... n'est-ce pas?... Car décidément cet arbre était destiné à voir...



— Taisez-vous, dit en lui posant la main sur la bouche, mademoiselle Aubert, femme comme Vénus elle-même... Taisez-vous !...

A quelque temps de là, c'était, ma foi, le jour de Pâques, une horrible bourrasque s'éleva au sein du ménage Cousinard. Le vent soufflait, à la fois, des quatre points cardinaux de ce vilain petit monde : Monsieur, Madame, la servante et Toto versaient en même temps les tourbillons de leur colère... Toto, oui, Toto, Toto lui-même : ses parents, dans l'ivresse de leur rage, ayant mis la situation à la portée de ses passions et de sa perversité précoce.

C'était une scène assourdissante et monstrueuse, voyez-vous, et, malgré la sainteté du jour, il se dit, ce dimanche-là, dans cette maison, d'horribles choses... si horribles, que les murs des bagnes en entendent rarement de pires, je vous jure... mais heureusement, c'était une scène d'intérieur.

Toute la cause de ces criminels excès se trouvait dans une grande lettre imprimée, froissée et jetée à terre, et sur laquelle il y avait simplement ceci :

« Monsieur Joseph-André Berthier a l'honneur de  
» vous faire part de son mariage avec mademoiselle  
» Louise-Henriette-Sylvanie Aubert. »

---



# LE NARAH

## NOUVELLE PHILOSOPHIQUE

---

La fille du roi de Kandâhar était une princesse accomplie. Plus belle et plus fraîche que l'aurore, elle marchait, dans sa jeunesse et dans sa majesté, l'œil plein de lueurs roses, les lèvres dorées de sourires triomphants. Son visage rayonnait d'un souverain éclat, et les formes incomparables de son corps eussent mérité l'un de ces blocs que fouillait Praxitèle. Son esprit naturel, développé par une heureuse culture, se révélait dans la moindre de ses paroles, et ses vertus natives, rehaussées d'une éducation morale et religieuse, faisaient véritablement de cette gracieuse personne la gloire du sexe, la perle de l'Asie.

Chérie du roi son père, la princesse Djoumâ faisait la pluie et le beau temps à la cour de Kandâhar ; cependant elle ne se prodiguait pas, et, dédaigneuse du faste et de la représentation, elle vivait dans une libre simplicité, en compagnie d'une de ses cousines, la princesse Taïa, fille d'un souverain du voisinage.

La princesse Taïa, du même âge que sa cousine, ne lui cédaît guère en attrait. Il y avait même des gens, connaisseurs en cette matière, qui prétendaient qu'elle devait être préférée à la fille du roi de Kandâhar, à cause d'un certain air de bonté et de modestie qui répandait sur toute sa personne un charme auquel il était difficile de se soustraire.

Les deux princesses vivaient dans le meilleur accord du monde, et recevaient en commun les leçons du savant Zoak, qui leur expliquait les merveilles de la nature, avec les ménagements et précautions nécessaires toutefois, pour ne compromettre en rien l'innocence de deux jeunes princesses ; mais elles renvoyaient le plus souvent leur docte professeur à la lettre morte de ses livres, préférant admirer la nature, sans trucheman, et à leur fantaisie, sous les espèces du ciel bleu, des arbres verts, de l'eau vive, des oiseaux gazouilleurs et des fleurs odorantes.

Elles s'en allaient alors, errant, libres et seules, par les jardins du palais, émiettant des gâteaux aux pois-



sons diaprés qui frétilaient dans les vasques de porphyre, suspendant des fruits sucrés aux treillis des volières, regardant les papillons plonger leur trompe dans les calices, ou les lézards d'émeraude courir parmi les jasmins qui drapaient les vieux murs.

Leur promenade quotidienne les menait d'ordinaire jusqu'à un élégant pavillon dont la terrasse, recouverte d'un riche tendelet, avait vue sur la campagne.

Là, étendues sur des coussins, elles s'entretenaient de choses et d'autres, comme il convient à d'honnêtes princesses, hasardant parfois, il est vrai, les lumineux regards de l'instinct dans certains mystères négligés par le savant Zoak, et discourant *de naturâ rerum* de manière à faire honte à l'université de Kandâhar, s'il y avait eu une université à Kandâhar; mais quelle est la fille, même la plus réservée, qui n'ait pas troué comme un crible, avec la vrille de la curiosité, l'écran de fausse vertu que l'on dresse entre elle et les choses!

Comme leurs pères les avaient laissées entièrement libres à l'endroit des inclinations qu'elles pourraient avoir et qu'ils s'étaient même formellement engagés à leur donner pour époux l'homme qu'elles choisiraient, fût-il le plus humble fellah ou le plus maigre fakir, elles n'avaient aucune hâte du mariage, ce qui n'empêchait pas qu'elles se préoccupassent, à leurs moments perdus, des choses diverses qui s'abritent derrière cette institution.

Un jour qu'à l'ombre de leur riche velum et des grands sycomores, les jeunes princesses considéraient deux cigognes occupées, au sommet d'une tour, à de tendres ébats, les mouvements de ces oiseaux leur parurent si étranges, leurs attitudes et leur manège si grotesques, qu'elles se laissèrent aller aux éclats du rire le plus immodéré, un de ces rires comme il n'en prend qu'aux jeunes filles !

Deux jeunes gens passaient en ce moment par le chemin qui longeait le mur des jardins royaux et se déroulait au pied de la terrasse ; le bruit leur fit lever la tête, et ils s'arrêtèrent soudain, frappés d'admiration à la vue des deux princesses. Celles-ci, honteuses d'avoir attiré ainsi l'attention des passants, s'enfuirent et gagnèrent l'intérieur du pavillon. Peu à peu cependant le désir de voir ce que devenaient leurs deux admirateurs vint les poindre : elles se glissèrent avec précaution derrière les draperies, et aventurèrent un regard dans le chemin. Les deux inconnus étaient restés le nez en l'air, espérant évidemment le retour de l'apparition charmante qui leur avait arraché un mouvement non équivoque d'admiration ; mais, la terrasse demeurant déserte en apparence, ils se lassèrent d'attendre et se décidèrent à partir, l'air fort désappointé.

— Qu'elle est belle ! dit l'un.

— Elle est adorable ! dit l'autre.



Cela ne déplut point aux princesses.

La fière Djoumâ , qui n'était pas éloignée de croire que l'univers avait été créé pour elle, pensa tout d'abord que c'était à sa seule personne que s'adressaient ces deux exclamations ; puis, cette seconde idée lui traversa douloureusement l'esprit, que l'une des deux peut-être appartenait à sa cousine.

Taïa conçut simplement l'équitable pensée qu'en effet l'une des deux phrases en question lui revenait de droit ; mais aussitôt, par un retour de sa modestie naturelle et excessive, ce doute cruel lui vint, qu'à Djoumâ seule s'appliquait la double expression admirative arrachée aux inconnus.

Sous l'empire de ce second mouvement, tant vanté par M. de Talleyrand, les deux aimables princesses échangèrent un regard de vipère, subit et bref comme un éclair. Si brusque et si fugitif qu'il fût, ce regard suffit à révéler à chacune d'elles un fait qu'elles n'avaient pas jusqu'alors aperçu : Djoumâ remarqua une tache de rousseur imperceptible sur l'aile droite du nez de sa cousine, et Taïa s'aperçut que la gracieuse fossette creusée à la joue gauche de la princesse de Kandâhar était un peu plus accentuée que la fossette de la joue droite !

Alors les deux charmantes filles se prirent par la taille et s'embrassèrent tendrement en regagnant le chemin du palais.

Le lendemain, à la même heure, les deux princesses étaient sur la terrasse, et les deux inconnus passaient par le chemin.

Je ne négligerai pas cette occasion d'ériger ici en théorie ce fait si logique et si simple : les méchants et les imbéciles s'ingénient trop bien à éventer, à entraver, à persécuter, à trahir les créatures bénies qui cèdent aux lois divines de l'affinité, de la sympathie, de l'amour, pour que les honnêtes gens ne s'empressent pas de fournir, s'ils le peuvent, aux opprimés, un conseil, un argument, une arme. Or donc, je dirai : toutes les fois que deux êtres se rencontrent fortuitement et conçoivent, chacun à part soi, sans pouvoir s'en avertir, le désir de se revoir, la meilleure, la seule chose qu'ils aient à faire est de se remettre au plus tôt l'un et l'autre dans les circonstances exactes d'heure et de lieu de leur première entrevue.

C'est précisément là ce qu'avaient fait les deux jeunes gens et les deux princesses.

Asad et Kosrou avaient vingt-cinq ans et pouvaient passer pour de jolis cavaliers. Unis depuis leur enfance par la plus tendre amitié, ils dépensaient honnêtement ensemble la fortune médiocre amassée par leurs pères dans le commerce ; car ils devaient le jour à deux marchands de Caboul, qui sauraient, depuis la dernière peste, les joies du paradis,



—si tant est qu'il y ait des marchands au paradis!

Peu jaloux de continuer le négoce paternel, les deux amis avaient profité de leur liberté et de leurs écus pour perfectionner, par l'étude et par les voyages, l'instruction remarquable qu'ils possédaient déjà.

Trois ans s'étaient ainsi passés; car ils s'étaient mis en route quelques jours après la mort de leurs pères : ils avaient visité l'Inde et revenaient pour régler quelques affaires, avant de se mettre en route pour la Chine, qui excitait vivement leur curiosité. Ils se trouvaient depuis deux jours à Kandâhar qu'ils traversaient pour gagner Caboul, lorsqu'en se promenant philosophiquement aux alentours de la ville, il arriva qu'ils passèrent par un chemin bordé d'un mur et ombragé par des sycomores, que des éclats de rire bruyants leur firent lever la tête, qu'ils aperçurent deux princesses et qu'ils reçurent en pleine proue une brusque et violente bouffée d'amour, — ce vent debout de toutes les entreprises, — qui les arrêta net et les fit ras comme des pontons!

Asad et Kosrou trouvèrent charmant de jeter à la mer les mâts rompus de leurs projets et les lambeaux des voiles de leur indépendance, pour se laisser aller à la dérive de l'amour. Comme de vrais amants, ils ne pesèrent pas leurs chances, ils ne calculèrent rien, ils aimèrent et vinrent s'abattre régulièrement chaque matin au pied de leurs sycomores, comme l'oiseau bleu dans le cyprès où

des lames affilées devaient un jour lui trancher les ailes.

Ils ne se firent d'abord aucune question, ne se communiquèrent aucune remarque, et se contentèrent de savourer coitement et *in petto* le charme intime et discret d'une passion naissante.

Plus impatient et plus expansif, plus vivement touché peut-être, Asad parla le premier.

— Quel bonheur ! dit-il au bout de quelques jours à son ami, si nous parvenions à plaire à ces charmantes créatures ! J'ai rencontré ce matin, en sortant de la mosquée, le sage Zoak, qui fut quelque peu mon maître, comme tu sais, et qui est devenu celui de nos deux princesses. J'ai su de lui ce qu'il nous importait de savoir : elles sont libres et épouseront le premier qui saura leur plaire. Pourquoi ne leur plairions-nous pas ? Quelle joie sans seconde de pouvoir continuer notre amitié par delà le mariage et de vivre l'un près de l'autre unis à ces chères filles ! Moi l'époux de la princesse de Kandâhar et toi...

— Quoi ! interrompit Kosrou, c'est la princesse de Kandâhar que tu aimes !

— Sans doute.

— Mais c'est elle que j'adore !

— Alors, dit Asad, adieu mes rêves ; car je mourrais plutôt que de renoncer à elle !

— Et moi, je ne la céderais à personne, pas même à toi !

O doux souvenirs d'enfance, peines et joies jumelles,



tendres liens d'une fraternité élective, où étiez-vous à l'heure où se prononcèrent ces paroles?

— Écoute, dit Asad à Kosrou en lui tendant cordialement la main, je voulais continuer notre amitié dans le mariage, continuons-la dans une rivalité loyale. Sachons d'abord lequel de nous deux peut plaire à la princesse, et jurons-nous de respecter son choix, si toutefois elle daigne choisir : le veux-tu?

— Soit, répondit Kosrou, parvenons jusqu'à elle et jouons chacun notre jeu. Tu connais Zoak, mon père a eu autrefois le bonheur de rendre quelques services au puissant Siroès, le ministre favori du roi de Kandâhar, il nous sera donc facile d'être introduits à la cour. Une fois là, cher ami, chacun pour soi et Dieu pour tous!

Les deux amis échangèrent un serment solennel et convinrent d'aller immédiatement trouver leurs protecteurs.

La cour de Kandâhar n'était pas verrouillée comme un harem. Le roi était un prince philosophe et débonnaire qui ne pensait pas qu'il fût indispensable de céler entre quatre murs une jeune personne aussi nubile que vertueuse. Il exerçait avec joie l'hospitalité la plus ample à l'égard des notables de son royaume et des étrangers de distinction qui hantaient sa capitale, surtout s'ils passaient pour habiles au noble jeu des échecs dont raffolait le roi. Asad et Kosrou, par bonheur, étaient de première force à ce jeu!

Zoak et Siroès accueillirent favorablement les deux jeunes gens et les présentèrent au roi à qui ils plurent fort. Le roi aimait beaucoup les voyageurs en général, mais en particulier ceux qui connaissaient l'Orient, où il avait mis lui-même le bout du pied, seul voyage qu'il eût fait de sa vie, ayant visité un lambeau de l'Inde cis-gangétique et fait un court séjour à Delhi. Aussi fut-ce avec une joie d'enfant qu'il retrouva dans sa mémoire une demi-douzaine de phrases d'un hindoustani assez douteux, apprises jadis dans un recueil de dialogues à l'usage des voyageurs : sorties éraillées et pantelantes de son gosier persan, elles étaient, à vrai dire, absolument méconnaissables ; mais les deux amis, qui avaient leurs raisons pour cela, affirmèrent que, grâce à l'accent parfait avec lequel elles étaient prononcées, ils se croyaient encore sur les bords du Gange.

Comme il est toujours agréable d'avoir l'air d'être d'un autre pays que celui où l'on a vu le jour, le roi parut notablement flatté de l'appréciation de ses hôtes.

Il joua tour à tour avec eux aux échecs, constata leur habileté grande et les gagna. Leur succès fut immense !

Prévenues par le digne Zoak, les deux princesses parurent dans des atours merveilleux. Après comme avant leur arrivée, Kosrou fut pétillant d'esprit ; dès qu'elles parurent, Asad, qui jusque-là s'était montré digne partenaire de son ami, devint d'une stupidité et d'une gauche-



rie incomparables. Il cassa un superbe Narguilé, et, dans une partie de trictrac, vida tout en plein sa tasse à café sur le tableau, croyant tenir le cornet et ne verser que des dés.

Djournâ se donna le plaisir tout féminin d'ajouter de son mieux au trouble du malheureux amant et de le navrer le plus gracieusement possible par le succès qu'elle fit à son ami. Néanmoins, en se retirant elle avoua à sa cousine qu'elle le trouvait mieux que Kosrou et arracha à la pauvre Taïa un aveu bien autrement compromettant sur le même sujet.

Asad et Kosrou revinrent, et revinrent encore, et bientôt le roi ne put plus se passer d'eux. Le siège de la princesse se régularisa, les lignes de circonvallation se creusèrent autour d'elle, les machines de guerre lancèrent leurs projectiles : la fière Journâ résistait comme une casemate, quand la sensible Taïa flambait déjà comme un simple magasin à fourrage.

Flamme perdue ! Asad, ébloui de son propre incendie, ne s'en apercevait pas, et la chaste princesse se respectait trop pour crier au feu.

Les jours se succédèrent : Kosrou ne fut pas toujours aussi brillant et Asad eut quelquefois de l'esprit. Ils purent se trouver quelquefois seuls, tour à tour, avec la princesse de Kandâhar : Kosrou paraissait la divertir, Asad crut plusieurs fois l'émouvoir ; mais quand l'un ou

l'autre en arrivait, après les séductions d'une préface, au chapitre premier de sa passion, l'impitoyable Djoumâ n'avait plus assez de railleries et de hauteurs pour lui, et proclamait son intention souveraine de conserver à jamais sa liberté.

Cependant son caractère se modifiait d'une façon sensible : elle avait perdu son égalité d'humeur, et son enjouement naturel s'était changé en un enjouement affecté, qui avait même, pour ainsi dire, quelque chose de nerveux et de fébrile.

Taïa, spectatrice silencieuse et résignée de l'amour d'Asad pour sa cousine, avait fini par y prendre une sorte d'intérêt involontaire : elle en était à ce moment d'avilissement et de lâcheté sublime où l'on s'est tellement absorbé dans l'objet aimé, qu'on n'a plus de sensations propres, qu'on souffre de ses douleurs et qu'on jouit de ses joies, abstraction faite de leurs causes, et que, pour l'aumône d'un sourire, on descendrait jusqu'à servir les intérêts d'une rivalité qu'il lui plairait d'agréer.

Kosrou, qui était un garçon têtu, concentré et admirablement maître de lui-même, avait pris courageusement son parti de ses mécomptes personnels et se disposait à hiverner au sein de l'indifférence polaire de la belle Djoumâ, résolu d'attendre patiemment un rayon de soleil qui en fondît les glaces. Il ne négligeait rien d'ailleurs pour décourager Asad, auquel il ne se lassait



de répéter que la princesse était une simple monstruosité, parfaitement incapable d'aimer qui que ce fût au monde, sauf elle-même, et prétendant ne rester à Kandâhar qu'à cause de son affection pour le roi et aussi pour les figues, qui y sont meilleures qu'en aucun autre lieu de l'Asie.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Asad dépérissait à vue d'œil : cela faisait peine à voir. L'état d'incertitude dans lequel il vivait finit par lui devenir si odieux qu'il préféra l'assurance même du malheur au doute qui le dévorait, et qu'il se promit de décliner, à la première occasion, son ultimatum à la princesse.

Cette occasion ne se fit pas attendre, et il put un jour, tout à son aise, développer à l'objet de ses feux la litanie de ses douleurs.

Ce système est très-mauvais en amour : il est généralement exploité en commun par les gens maladroits et par les gens trop épris, ce qui est la même chose. Se proposer de tenir, un certain jour, certain discours à une femme, c'est attacher à l'avance la barre du gouvernail suivant une direction fixe, sans savoir de quel rhumb soufflera le vent au moment de mettre sa toile dehors. Aussi combien d'amants ce désastreux procédé a-t-il fait sombrer sous voiles !

— Eh bien ! — tant est grande la puissance d'un sentiment sincère ! — l'ardent Asad sut dominer les désavantages de sa manière. Il fut éloquent et se fit

écouter. Trouvant avec un rare bonheur les choses les plus délicates et les plus fortes, sa passion se revêtit de ce charme particulier qui n'émane que des belles âmes et des cœurs profondément atteints. Un instant il crut avoir vaincu : la fière Djoumâ ne put dissimuler son trouble... son regard se voila... mais, soit que Kosrou eût raison dans son appréciation, soit que le timide Asad mît trop de temps à franchir la limite qui sépare l'idéal du réel, la princesse put ressaisir son empire sur elle-même, son visage reprit sa rectitude, son regard rede vint clair, et son front reparut aussi blanc que les sommets de l'Hymalaya !

Asad la quitta désespéré.

— Pauvre Asad ! dit-elle avec un soupir en le voyant s'enfuir à travers les jardins.

Le malheureux amant rencontra le placide Zoak et se jeta tout éperdu dans ses bras.

— Elle ne m'aime pas ! elle ne m'aime pas ! répétait-il en sanglotant. D'où vient mon impuissance à l'attendrir ? Comment se peut-il que j'aie conçu un pareil sentiment et que rien en elle n'y réponde ? Pourquoi Dieu a-t-il mis en moi l'amour, s'il n'en a pas mis le glorieux reflet sur mon visage ? Quoi ! j'aime ! j'aime ! et tout en moi ne le dit pas ! et mon regard ne verse pas la flamme ! et ma voix n'a pas l'accent divin de la passion vraie ! et mon cœur n'a pas le verbe de l'amour !



— O mon fils, dit froidement Zoak, tu ne sais qu'aimer !

— Et que faut-il donc savoir ? demanda le naïf Asad.

— La physique ! répondit Zoak qui s'occupait alors de cette science d'une façon particulière. Pour employer une comparaison vulgaire, poursuivit-il, l'excès de ton ardeur a fait éclater le vase, ton âme est fêlée, elle fuit, et tu peux dire comme le poète, — Zoak savait le latin, — *Plenus rimarum sum, hæc atque illàc perfluo !* Tu vis, baignant pour ainsi dire à même ta passion, comme dans une atmosphère humide où tu éprouves une déperdition incessante de ce fluide merveilleux qui fait toutes les affinités ; de ce fluide qui fait que l'ambre attire la poussière et que le soleil attire les mondes, que recèle l'être humain comme le recèlent les nuées, et qui fait le baiser, comme il produit l'éclair : tu pétilles perpétuellement comme une peau de chat, tu n'éclates jamais comme la foudre !

— Je l'aime, dit stupidement Asad.

— On ne laboure pas avec son appétit, mais avec une charrue. Écoute, reprit le sage, après avoir étudié quelques instants avec soin la physionomie inerte d'Asad, veux-tu te faire aimer ?

— Si je le veux !

— Te sens-tu le courage d'affronter des privations, des fatigues, des dangers qui, je t'en préviens, te feront acheter cher la victoire ?

— Eh ! que m'importe ! dit Asad. Est-ce que je ne subis pas la privation la plus dure en aimant sans retour ? est-ce qu'il peut être des fatigues plus destructives que les émotions formidables qui me ravagent ? Des dangers ! Est-ce que je ne sens pas chaque jour que la vie se retire de moi ? et je m'en réjouis !...

— Écoute donc , dit Zoak : au milieu de l'Afrique , à l'extrémité septentrionale d'une chaîne de montagnes appelée les monts Marah , habite un célèbre *Moraquin* ou chercheur de racines. Bakourloukou , c'est le nom du vieillard , est connu dans tout le Soudân , et les vertus de son Nârah , — espèce de pâte qu'il compose avec les sucs de certaines plantes , — sont renommées jusqu'au grand Caire. En se frottant les mains et le visage avec le Nârah de Bakourloukou , on est sûr de gagner les bonnes grâces de la première personne à laquelle on s'adresse.

— Est-il possible ! dit Asad avec joie ; mais, ajouta-t-il tristement, que de temps sans la voir !

— O homme de peu de foi ! dit le sage.

— Je partirai.

— Quand ?

— Demain.

— Ce soir !

— Oui , répondit fermement le jeune homme , Dieu est grand !



Asad fit secrètement et en toute hâte ses préparatifs de départ, tandis que Zoak rédigeait pour lui ses instructions et dressait la carte de l'itinéraire à suivre.

Les lueurs du soleil disparu rougissaient l'occident. Indépendamment du tumulte de son cœur, Asad éprouvait la mélancolique influence du déclin du jour. Avant de rejoindre Zoak, il courut à ce cher sentier d'où il avait, pour la première fois, aperçu sa princesse bien-aimée, et se mit à effeuiller son âme au pied des sycomores comme on effeuille des fleurs sur une tombe. Après s'être bien déchiré dans ce cimetière d'amour aux ronces du souvenir, il revint vers le sage, qui lui remit tout ce qu'il avait préparé à son intention, l'embrassa et lui souhaita bon voyage.

Or, au moment même où Asad enfourchait sa monture et envoyait à travers l'espace à sa chère princesse, toute son âme dans un baiser, Djoumâ, la fière Djoumâ, s'avouait épuisée et vaincue : ses sentiments, révoltés enfin contre elle-même, bouillonnaient mugissants et gonflés comme les ondes d'un fleuve emprisonné par la gelée, et tout son cœur craquait comme la glace près de se rompre, sous l'effort puissant des eaux !

— Asad, disait-elle, cher Asad, oui, je t'aime ! Ta tendresse m'a pénétrée comme les rayons du soleil pénètrent la pulpe des fruits qu'ils rendent savoureuse et parfumée ! Par le don de moi-même et par ma servi-

tude, pourrai-je jamais expier tes tourments et les angoisses de ton cœur? Va, je me déteste pour mes orgueilleux combats et pour la résistance hautaine que j'ai opposée à mon seigneur; car tu es mon souverain et mon maître. Si j'ai été aujourd'hui pour toi comme le vent froid et aride qui descend des sommets neigeux des montagnes et rend la terre poudreuse et stérile, demain, tu me sentiras comme le souffle tiède et moite qui fait couler la sève, gonfler les bourgeons et éclater les germes! Demain, ô cher amant, tu trouveras mes yeux ruisselants de tendresse comme le soleil matinal trouve ruisselant de rosée le calice des fleurs, et les paroles de mes lèvres seront plus sucrées qu'un rayon de miel! Oui, je t'aime!

Ce ne fut point avec les âcres et égoïstes ardeurs de la passion que Djoumâ prononça ces paroles, mais avec ce sentiment délicieux et profond que connaît seule la femme qui s'absorbe dans la pensée du bien-aimé. Elle abaissa sur ses yeux le voile de ses paupières, et l'ombre de ses cils humides couvrit la pourpre de ses joues; ses membres s'alanguirent dans un mol abandon, ses lèvres dessinèrent un baiser tremblotant qui se perdit dans le vide; l'ange de la volupté fit, en passant, courir sur son beau corps le frôlement velouté de ses ailes... et Djoumâ s'endormit!

Le lendemain, le visage illuminé des lueurs de son



âme, Djoumâ se montra radieuse et sereine comme l'aube d'un beau jour. L'œil défiant et furtif de Taïa surprit ce changement qui n'avait aucune cause apparente, et son cœur s'en attrista instinctivement : pour les gens qui aiment d'amour vrai, rien de ce qui intéresse cet amour ne passe inaperçu ; la moindre nuance les frappe, le détail le plus indifférent prend pour eux une signification positive. Ils acquièrent, tout d'un coup, les sens subtils de ces sauvages du nouveau monde, qui éventent et suivent une piste sur le craquement imperceptible et lointain d'une branche morte, sur une feuille froissée, sur un brin d'herbe gauchi, sur quelque vague et fugitive effluve, mêlée aux senteurs accoutumées des bois.

Taïa ignorait assurément le départ d'Asad, et pourtant cet éloignement réel de l'homme aimé se manifesta confusément à elle par un sentiment vague d'isolement et d'abandon ; elle ne se doutait pas le moins du monde de l'état moral de sa cousine et du monologue nocturne qui en avait été le produit, et, néanmoins, la seule vue de Djoumâ lui donna la conscience d'un élément nouveau, destructif et menaçant : elle comprit qu'un événement douloureux pour elle était proche !

La journée s'écoula décousue et boiteuse. Asad ne paraissait pas. Kosrou, qui s'en réjouissait intérieurement, voulut profiter de l'absence de son rival pour pousser quelque peu ses propres affaires ; mais il ne fit

que s'attirer des rebuffades et finit par quitter la place, doublement mortifié, et de son peu de succès, et de la cause à laquelle il devait nécessairement l'attribuer.

N'y tenant plus, Djoumâ fit appeler Zoak et s'informa résolûment d'Asad.

Zoak raconta comment le jeune homme, désespéré des rigueurs de la princesse, était parti la veille pour aller dans des régions lointaines, au prix de fatigues et de dangers sans nombre, conquérir un philtre amoureux.

Djoumâ trouva qu'Asad était un sot et se dépita jusqu'aux larmes de ce changement imprévu fait au programme de sa journée. Taïa trouva qu'Asad était sublime, et se donna la joie hardie de pleurer sans contrainte, assez fière de son amour, tout malheureux qu'il fût, pour s'en parer comme du plus beau joyau qu'elle pût tirer de son cœur, cet incomparable écrin des vraies femmes.

Cependant, peu à peu, Djoumâ daigna comprendre que la résolution de son amant pouvait bien avoir quelque grandeur; elle demanda même des éclaircissements à Zoak sur l'entreprise du jeune homme et sur les circonstances diverses de son départ. Elle s'informa de la durée d'un pareil voyage, voulut en connaître les fatigues certaines et les dangers probables, et finit par demander au vieux sage une carte des contrées qu'avait à parcourir Asad pour suivre approximativement la marche du voyageur.



Zoak raconta simplement les faits tels qu'ils devaient s'accomplir suivant des probabilités heureuses, ne fit aucune difficulté de dresser le plan qui lui était demandé, et ajouta qu'avec l'aide de Dieu, six mois pouvaient suffire à l'entier accomplissement de cette courageuse entreprise.

Les deux cousines se réunirent alors dans la communauté de leur douleur : les anciennes affinités qui séjournèrent au fond de leur cœur, et que les laves de l'amour avaient couvertes, pointèrent peu à peu sous cette croûte volcanique et réparurent, la rivalité se tut, leurs sentiments ne se rencontrèrent plus à angle droit, leurs deux amours, au lieu d'être perpendiculaires l'un à l'autre, devinrent parallèles.

En tout cela, Kosrou faisait une triste figure et devenait passablement ridicule : chaque jour, il lui fallait subir l'exaltation des mérites d'Asad, l'attendrissement que causait la délicatesse de ses sentiments, l'admiration qu'excitait son noble désespoir, son courage, son héroïsme ! Toutes les fois qu'il paraissait, on semblait lui dire : « Pourquoi êtes-vous là ? Pourquoi, puisque vous avez aussi la prétention d'aimer, n'êtes-vous pas au milieu des forêts inconnues ou des syrtes embrasés, battu par les pluies, cuit par le simoun ou même un peu mangé par les nègres abrutis de quelque Dâr suspect ? Vous sortez d'un bain frais et parfumé, et, mollement

étendu sur des coussins de soie, sous un grand parasol, vous prenez des sorbets et mangez des fruits froids dans la neige ; au lieu d'avoir la peau hâlée par le soleil, le front baigné de sueur, les yeux brûlés par l'éclat des sables, la gorge desséchée par l'haleine embrasée des déserts ! »

C'était intolérable !

Le dépit s'empara de cette nature tenace et la piqua à l'orgueil, comme un scorpion laissant son dard envenimé dans la blessure !

Kosrou prit une résolution soudaine ; il se mit bravement en route sur les traces d'Asad, sans rien dire à personne, mais non sans écrire à la princesse de Kandâhar une lettre des plus adroites, par laquelle il lui annonçait son départ.

La princesse fut notablement flattée de ce nouvel hommage rendu à son pouvoir.

De la part d'Asad, un pareil fait se comprenait de reste : c'était une âme tendre, une nature passionnée, un caractère chevaleresque, il était taillé en héros d'amour et né pour le dévouement ! Mais de Kosrou, c'était la preuve d'un bien autre triomphe : Kosrou était un cœur ferme, un esprit positif et calculateur, une nature contenue, il était taillé en usurier de sentiments et né pour le bien-être. Quel empire devait donc exercer sur lui la femme qui dégageait ainsi cette âme froide et sèche pour une incarnation nouvelle !



Dès lors, Kosrou trouva place dans les préoccupations journalières de la princesse, et son trajet supposé se dessina sur l'itinéraire.

Kosrou avait sincèrement entrepris sa tâche. Il descendit l'Helmend dans une barque jusqu'au lac de Zer-rah, qu'il traversa dans sa plus grande longueur, franchit les montagnes qui le séparaient de l'Irân, s'y laissa dépouiller par des pillards Beloutchi, y prit la fièvre, qu'il traîna jusqu'à Ispahan, où il se rétablit et où il put remplacer ce qu'il avait perdu; puis il reprit obstinément sa campagne, trouva le Tigre et l'Euphrate sortis de leurs lits, s'égara dans leurs débordements, et finit, au lieu d'arriver à Bassorah, par déboucher en plein désert Arabe.

Là, les Arabes refirent ce qu'avaient fait les Beloutchi, mais au moins la température y était moins dure que dans les montagnes, et les nomades, hospitaliers de leur nature, trouvèrent tout simple de partager, avec leur victime, les dattes, la tente et le chybouk.

Le lendemain même de cette aventure, les larrons se divisèrent en deux bandes, l'une qui se rendait en un lieu situé sur le bord de la mer Rouge, et qui offrit à Kosrou de le mener jusqu'en cet endroit, d'où il pourrait facilement gagner Médine; l'autre qui descendait vers le golfe Persique.

Pendant que s'effectuaient les préparatifs du départ,

Kosrou se prit à réfléchir froidement sur sa situation et s'examina en conscience.

— Cette princesse de Kandâhar, se dit-il, est-elle réellement aussi belle que je me le suis imaginé jusqu'à cette heure ? Ce qui est hors de doute, c'est que je l'aime infiniment moins ; encore quelques jours de marche , et je ne l'aimerai plus du tout ; à Médine, elle me déplaira ; à la Mecke, elle me sera odieuse ; à Moka, je rêverai sa mort ! J'ai dépensé beaucoup d'argent, j'ai fait beaucoup de chemin et j'ai éprouvé des choses fort désagréables, et je suis à peine à la moitié du voyage, et ce que j'en ai fait est le plus facile !... Je ne crois pas le moins du monde aux prétendues vertus de cet onguent ridicule, — c'était ainsi qu'il traitait le Narâh de Bakourloukou ! — et d'ailleurs, suis-je bien sûr que l'emploi d'un pareil moyen ne soit pas répréhensible, et qu'il ne doive pas m'attirer quelque désagrément au jour du jugement dernier ? — Holà ! hé ! cria-t-il aux Arabes qui se disposaient à partir pour le golfe Persique, attendez-moi, je pars avec vous ; je vais à Bassorah.

Ce Kosrou était un homme d'un grand sens.

A Bassorah, Kosrou se rappela tout à coup qu'il devait y avoir en cette ville, comme correspondant de son père, un marchand arménien nommé Soffar, avec lequel il avait toujours négligé de régler ses comptes. Or, il se trouva que ce Soffar, quoique marchand et Arménien,



était un honnête homme : il remit à Kosrou une somme considérable qui lui revenait comme part dans des bénéfices anciens provenant d'une pêcherie de perles que le bonhomme avait autrefois dirigée, et lui conseilla, en outre, de ne pas laisser ses fonds dans un commerce qu'il abandonnait lui-même, les parages des îles Bahrain et du golfe d'Ormuz, où se pratiquait la pêche, se trouvant infestés de pirates.

Soffar avait d'autant plus de mérite à opérer cette restitution, que les affaires du digne Arménien étaient en un état peu florissant, et il en cita cette preuve, que, pour ne point toucher au dépôt confié à sa probité, il avait dû renoncer, tout récemment, à l'idée d'exploiter un gisement de turquoises reconnu et jugé par lui-même fort considérable, sur le versant occidental des monts Bakhtiary, près de Schouster.

Kosrou partit avec Soffar pour Schouster, ordonna les fouilles conseillées par l'Arménien, et, dès les premiers coups de pioche, trouva, non pas des turquoises fossiles éparses en des terrains argileux, mais de belles et bonnes veines de turquoises rocheuses, courant à plein quartz le long des flancs de la montagne, comme ces filets bleuâtres qui marbrent le sein des nourrices.

Comprenant que nul mieux que Soffar n'était en état de continuer l'exploitation commencée, et, dès le début, merveilleusement productive, Kosrou, qui voulait ré-



compenser son fidèle dépositaire et qui savait bien y trouver son compte, prit l'Arménien pour associé, tout en retirant une forte partie de son argent, libérée par les premiers bénéfices réalisés, et se passa la fantaisie d'aller, avant son départ définitif de Schouster, visiter les ruines de Suze.

Il y fit la rencontre d'un jeune savant de Schiraz, qu'il trouva occupé à relever quelques inscriptions à têtes de clous, relatives, selon ledit savant, au complot des deux eunuques Bagathan et Tharès, pendus sous Darius, fils d'Hystaspe. Kosrou, qui avait aussi fourré quelque peu le nez dans ces sortes de choses, y lut distinctement le triomphe de Sapor ! Une chaude discussion s'ensuivit, et comme le jeune savant était forcé de retourner à Schiraz, il proposa à son contradicteur de l'y emmener, afin d'avoir le temps de discuter, chemin faisant, sur les têtes de clous. Kosrou y ayant consenti, il en advint qu'en arrivant aux portes du *Séjour de la science*, — c'est ainsi que les Persans nomment Schiraz, — ils avaient failli deux ou trois fois en venir aux coups, étaient brouillés à mort, et définitivement affermis l'un et l'autre dans leurs interprétations respectives.

Le jeune savant offrit bien à Kosrou de porter le problème devant un aréopage de vénérables *palæogrammates*; mais Kosrou, qui appréciait à leur valeur les bienfaits de la discussion, et qui, au fond, se souciait



médiocrement d'Assuérus et de Sapor, déserta bravement la lice, et, ayant acheté, dans une vente après décès, un lot composé d'une Géorgienne et de quelques jarres de ce fameux vin de Schiraz que toute la Perse glorifie, il alla s'installer dans un délicieux pavillon au bord du Bendamir, où il passa les quinze jours les plus agréables de sa vie.

Puis il se remit en route et rendit, en passant, ses hommages aux ruines de Persæpolis, où il retrouva son homme aux têtes de clous. L'enragé courut après lui pour lui montrer un tesson qui prouvait qu'Alexandre n'avait jamais incendié Persæpolis, et que Thaïs n'était autre chose que le nom d'une chienne de chasse qu'affectionnait le conquérant; mais Kosrou, épouvanté, prit ses jambes à son cou et s'enfuit tout d'une traite jusqu'à Kerman, où il échangea avec avantage une partie des turquoises et des perles qu'il avait emportées contre des tapis et des châles admirables, objets importants du commerce de cette ville, qui leur doit sa célébrité.

De Kerman à Kaboul, il ne s'agissait plus pour Kosrou que d'éviter les pillards dont fourmillent les territoires mal famés de Ferrah et de Siahbund; il y réussit, et après cinq mois d'absence, il put contempler enfin les bienheureuses solives du toit héréditaire.

Après quelques jours consacrés au repos, Kosrou acheva de mettre ordre à ses affaires, rédigea de son



mieux ses notes de voyage, et en fit hommage à son gouvernement, qui lui envoya l'ordre du caftan vert.

Peu à peu, le souvenir de ses fatigues et de ses ennuis s'effaça, sa santé florissait, sa fortune, notablement accrue, défiait les événements; enfin, sa ténacité naturelle aidant, Kosrou en revint un beau matin à cette opinion : que la princesse de Kandâhar était une fort belle princesse.

Quinze jours après, il était à ses pieds.

Djournâ lui parut changée. Elle s'était en effet fort ennuyée : l'absence de ses deux amants avait fait autour d'elle un vide réel; car elle n'avait trouvé personne à la cour de Kandâhar qui les valût, et elle en était réduite, pour toute relation masculine, au vieux Zoak, avec lequel on se rappelait les absents, et au jeune Sâdi, fils de Siroès, avec lequel on les oubliait parfois : la princesse ayant découvert, depuis peu, chez cet adolescent, des qualités auxquelles elle n'avait, jusqu'alors, fait aucune attention.

La vue de Kosrou fit une vive impression sur la princesse. Il lui raconta avec une exagération vraisemblable les événements de son voyage, et trouva à son renoncement un motif ingénieux.

— Le plus difficile était accompli, lui dit-il, les fatigues et les souffrances les plus pénibles étaient endurées. Ah ! que m'importait l'ardeur du soleil ou l'air



glacé des nuits ! Mais il y avait cent jours que j'étais privé de votre chère vue ! Ce qu'il fallait à ma gorge desséchée, c'était la rosée de vos regards ; ce qu'il fallait à mon corps frissonnant, c'étaient les émanations tièdes et embaumées de votre corps ! Je pouvais vous obtenir peut-être en persévérant dans mon entreprise... J'ai mieux aimé vous perdre que de supporter, ne fût-ce que quelques jours encore, l'horreur de votre absence... J'ai mieux aimé vous voir que vous avoir ! J'accepte vos dédains et ma condamnation, oui, je vous ai perdue et jamais vous ne m'appartiendrez ; mais je vous vois ! Dans la vie future, on ne possède pas Dieu, on le contemple !

Ces choses et quelques autres non moins fortes, furent dites le plus amoureusement du monde, et la princesse les trouva du dernier tendre et du dernier galant. Cela lui parut la preuve d'amour la plus incontestable, la plus généreuse, la plus convaincante, la plus délicate, la plus héroïque, la plus surhumaine qui se puisse imaginer.

Après le premier moment d'enthousiasme, pourtant, le souvenir d'Asad revint bien à la princesse, et elle se demanda plus d'une fois lequel des deux procédés était le plus méritoire ; mais toujours il lui sembla que celui de Kosrou avait quelque chose de supérieur. Le grand point, c'est qu'Asad était à tous les diables et que Kosrou était là !



Voilà pourquoi il arriva qu'un jour, sans y prendre garde, on jeta au singe favori, pour l'amuser, une boule de papier qui se trouva n'être autre chose que l'itinéraire dressé par Zoak, et sur lequel tant de larmes avaient coulé !

Or, tandis que ces choses se passaient en Asie, l'Afrique en voyait de moins agréables s'accomplir.

Asad, qui avait effectué plus heureusement que son rival son trajet asiatique, avait rencontré sur le continent africain des complications nombreuses.

Après avoir traversé le détroit de Bab-el-Mandeb, Asad se rendit à Antalow et à Gondar, où il prit pour guide un noir nommé Zâbir, qui lui fit traverser le Senâr et l'engagea dans le Kordofan. Ce guide ne lui inspirant qu'une confiance médiocre, Asad voulut vérifier sur son itinéraire si la direction qu'il suivait était conforme à celle indiquée par Zoak : l'itinéraire ne se retrouva pas, et bientôt Asad ne put plus douter de la trahison du nègre, en se trouvant embourbé dans les marais sans fin du Baradjaub, qu'ils auraient dû avoir bien au-dessous d'eux dans le sud, et où il serait resté si Zâbir, faisant le bon apôtre, ne fût venu à son secours et ne l'en eût tiré. Asad se croisa les bras sur la poitrine en signe d'humilité et dit à son guide :

— Que la volonté de Dieu soit faite ! Conduis-moi où tu voudras.



Zâbir, qui n'avait pas besoin de cette permission, le conduisit tout droit chez les Benda-Yamyam, tribu de noirs idolâtres à laquelle il se glorifiait d'appartenir.

Jamais hydrocéphale, veau à deux têtes ou Caraïbe dévorant des cailloux n'excita dans une foire l'empressement et la curiosité que manifestèrent les noirs à l'arrivée du malheureux Asad. Cette créature blanche à forme d'homme leur parut quelque chose de parfaitement invraisemblable. Zâbir, en fin matois, cacha son phénomène, et fit *tarabouker* dans le village qu'on serait admis à voir la bête moyennant une légère rétribution en verroteries, coques de coton, oignons et autres menues choses qui sont la monnaie du pays.

La foule fut immense, et Zâbir entassa des redevances considérables.

— Est-ce que c'est un homme? disait-on. — Il est blanc et rose! — Il n'y a pas d'homme qui soit naturellement blanc. — Il n'est pas venu à terme, il n'est pas mûr! — A-t-il du sang? — Il doit être bon à manger? — Zâbir l'offrira sans doute en régal à ses amis, car il doit être tendre comme un chevreau!

Au fond, telle était réellement l'intention de Zâbir, qui avait quelques politesses à rendre à plusieurs notables de l'endroit. Il est certain, du reste, que des noirs qui, comme les Benda-Yamyam, sont assez gourmands et assez peu scrupuleux pour manger leurs propres com-

patriotes, devaient trouver bien simple et bien naturel de mettre à la broche un animal blanc que la plupart d'entre eux prétendaient n'être autre chose qu'un cochon de lait d'une forme particulière.

Heureusement pour Asad, la rumeur de son arrivée parvint jusqu'aux oreilles d'un homme juste, le vizir Thayeb, envoyé par le sultan du Darfour pour organiser les impôts dans la partie méridionale du royaume, et qui, à la tête d'une force militaire assez considérable, avait poussé jusque chez les tribus limitrophes pour demander réparation de quelques déprédations et pilleries commises au préjudice des sujets du sultan.

A la nouvelle de ce qui se passait et du festin qu'on disait se préparer, le brave vizir s'écria que les Benda-Yamyam n'étaient que des infidèles et des barbares outrageant Dieu et son Prophète, et jura que lui, serviteur du Dieu unique, clément et miséricordieux, ne pouvait laisser s'accomplir de telles horreurs. Néanmoins, il crut devoir employer d'abord la voie de la persuasion. Il fit prendre les armes à ses troupes, allumer des torches, prêt à mettre le feu aux quatre coins du village, fit battre les timballes et s'en vint, la lance au poing, ranger son monde en bataille devant la hutte de Zâbir, auquel il fit offrir, comme rançon du prisonnier, vingt talaris d'Espagne, quatre bœufs et quatre moutons gras. Puis, en manière d'hommage rendu à la mo-



rale outragée, il frappa sur le village, à cause de l'inhumaine curiosité qu'avaient montrée ses habitants, une contribution de trente esclaves des six, c'est-à-dire de six emfans ou palmes de hauteur, mesurés du talon au bout inférieur de l'oreille. Les noirs de cette tribu sont généralement bien constitués, durs à la fatigue et fort recherchés au Darfour.

Zâbir restitua sans hésitation le malheureux Asad, qui, déjà dépouillé de ses vêtements et voyant préparer autour de lui les divers condiments qui devaient servir à l'assaisonner, ne pouvait plus se faire illusion sur son sort, et léguait, par testament mental, son âme à sa chère princesse. Le vertueux Thayeb, heureux de soustraire le jeune Asiatique à l'horrible trépas qui l'attendait, le serra sur son cœur, et l'ayant conduit à sa tente, lui fit raconter ses aventures, non sans l'avoir toutefois convenablement régala d'un excellent repas. Je dois dire que ce repas, emprunté par les gardes du vizir, avec un peu de vivacité peut-être, au plus notable particulier de l'endroit, qui croyait ce jour-là célébrer les noces de sa fille, fut l'occasion de quelques horions que s'attirèrent les gens de la noce en voulant résister, et qu'il y eut une douzaine de noirs qui furent tués. Mais il est si difficile d'empêcher les subalternes de faire du zèle !

Il est probable que les hommes du Darfour qui procédaient à la perception de l'impôt, éminemment légi-



time, frappé par le sage vizir, agirent avec le même entraînement ; car au lieu de trente esclaves, ils en ramenèrent cinquante, suivis de plusieurs centaines de têtes de bétail.

Toute cette affaire, qui se fit, il est vrai, avec quelque irrégularité, ayant causé un peu de trouble dans l'endroit, les plus turbulents de la tribu, ces éternels ennemis de l'ordre qui se rencontrent partout, s'en prirent à Zâbir, cause première de leurs désagréments, s'emparèrent de ses quatre bœufs et de ses quatre moutons, et utilisèrent, en le substituant lui-même, tout noir qu'il était, à Asad, les préparatifs du festin projeté.

Thayeb, n'ayant point à intervenir dans cette question internationale, plia bagage, et, instruit du but et de l'entreprise de son hôte, le prit sous sa protection et l'emmena avec lui. Ils traversèrent le Darfour tout entier du sud au nord, et atteignirent sans encombre la capitale du royaume, qui se trouvait peu éloignée du lieu habité par Bakourlourkou.

Asad trouva facilement le célèbre Moraquin, qui, touché du courage et de la foi du voyageur, prépara tout exprès pour lui et sous une invocation spéciale le Narâh le plus pur qui fût jamais sorti de ses mains.

Muni de son philtre précieux, Asad repassa par la capitale du Darfour, comme il l'avait promis au vizir, pour lui faire ses adieux.



Thayeb voulut le retenir quelques jours, et lui fit cadeau d'une jeune esclave à gorge ferme, assise comme un cube, et de l'âge des houris ; mais l'amoureux et fidèle Asad refusa modestement, et n'accepta du digne vizir que la faveur d'être présenté au sultan, un firman protecteur, un itinéraire exact et un guide garanti qui ne le devait quitter qu'à Gondar.

On peut imaginer sans peine la joie que ressentit Asad en posant le pied sur la terre d'Asie. Cela ne se raconte point.

Son impatience croissait en raison inverse du carré de la distance. Il était jaloux des oiseaux qui, cinglant vers l'orient d'un vol rapide, passaient au-dessus de sa tête et le laissaient en quelques secondes bien loin derrière eux ; il était jaloux du vent d'ouest, qui, lui frappant l'occiput, faisait déjà frissonner à Kandâhar les feuilles des grands sycomores, qu'il ne s'en était pas rapproché, lui, de deux longueurs de babouches ; il était jaloux du soleil, de la lune et des étoiles, qui regardaient de leurs yeux clairs par-dessus les murs des jardins où se promenait peut-être la tant aimée Djoumâ !

Le soleil était haut déjà dans le ciel, quand Asad fit résonner les sabots de sa monture sur le sol des rues de la grande ville.

Il court à sa demeure, se débarrasse en hâte de ses vêtements de voyage, se frotte tout le corps du magique Narâh, et s'élance vers le palais.

Il traverse les cours ! Taïa, d'une fenêtre, l'aperçoit ! Elle pousse un cri, met une main sur son cœur, de l'autre lui envoie un baiser et s'évanouit !

Asad la voit à peine, son instinct d'amoureux lui dit que Djoumâ est au pavillon des sycomores, et il continue sa course à travers les jardins.

C'était un radieux jour de printemps. Les fleurs versaient à pleine corolle leurs parfums dans l'air, où vibraient les mille bruissements d'une végétation luxuriante : sève qui bouillonne, écorce qui se distend, bourgeons écartant leurs écailles, boutons déchirant les calices. Les insectes, cuirassés de leurs plus belles armures, combattaient pour leurs belles sous les herbes ; les oiseaux, emplumés de leur plus beau plumage, se becquetaient sur les branches, l'aile pendante, gloussant à petits cris, gazouillant leurs tendresses ou sonnant des fanfares de victoire.

La nature entière exhalait le grand hymne de l'amour !

Asad pénètre dans le pavillon en repoussant, sans y prendre garde, l'esclave favorite de la princesse, qui veut lui barrer le passage, et soulève la draperie de la chambre.

Est-ce possible?... A-t-il bien vu?... Non, c'est une hallucination !... Kosrou dans les bras de Djoumâ ! Djoumâ, les bras nus cerclés de turquoises de Schouster, les cheveux déroulés et ruisselants des plus belles perles d'Ormuz, le corps perdu dans les plis hâtifs d'un châle de Kerman !



— Asad ! c'est Asad ! s'écrie avec effroi la princesse, et aussitôt elle pousse des cris affreux et appelle à l'aide. L'esclave imite sa maîtresse, et Kosrou lui-même en fait autant en retenant le bras de son rival, fou de rage, qui veut le frapper de son kandjar...

Des gardes accourent.

— Emparez-vous de ce misérable ! leur dit Djoumâ en désignant Asad. Il voulait attenter à mes jours, et, sans le courage du seigneur Kosrou, c'en était fait de la fille de votre roi ! Qu'on l'entraîne ! qu'on le jette dans un cachot, et que jamais ses yeux ne revoient la lumière !

Asad, confondu, se laisse emmener sans résistance, et la porte du cachot des criminels d'État crie pour lui sur ses gonds et bâille au milieu des murs épais d'un souterrain ténébreux, comme la gueule d'un crocodile ouverte la nuit à fleur d'eau.

Demeuré seul avec l'obscurité, Asad fondit en larmes. Il pleura, et pleura sans colère et sans lâche désaveu. Il ne lui échappa aucune injure contre l'objet déchu de sa tendresse, pas un « C'était bien la peine ! » dont ne se fût privé nul amant vulgaire. Il pleura son amour comme pleurerait un croyant le jour où il apprendrait que Dieu n'existe pas !

Au moment de l'apothéose, le pied lui avait glissé, et il avait roulé dans le néant !

A la suite de cette explosion de douleur, Asad tomba

dans un accablement profond, dans un état de prostration complète. Il demeura ainsi plusieurs heures, au bout desquelles un rayon de lumière glissa sous la porte de son cachot et attira son attention. La porte s'ouvrit, et, à la lueur d'une torche portée par une esclave, Asad reconnut Taïa.

— Asad, dit la jeune fille d'une voix douce et tendrement émue, ta perte est jurée, cette nuit, tu dois mourir ! Mais je puis te sauver, et j'ai tout préparé pour cela. Si tu veux me suivre, deux chevaux nous attendent, et nous aurons atteint les États de mon père avant que notre fuite puisse être découverte. Le veux-tu ?

— Ah ! le Narâh ! le Narâh ! dit Asad. C'est elle que j'ai vue la première, et c'est sur elle qu'a opéré le charme ! Puisque Dieu l'a voulu ainsi, que sa volonté soit faite ! Partons.

Il mit sa main dans la main de Taïa, et ils partirent.

Au moment de se mettre en selle, Asad trouva pour lui tenir l'étrier Zoak, auquel la pauvre Taïa avait fait l'aveu de sa tendresse malheureuse.

— Ah ! Zoak, lui dit-il en l'embrassant, le Narâh ! le Narâh !

— Hélas ! mon pauvre Asad, dit Zoak, je viens d'apprendre à tes dépens qu'il est une chose bien autrement puissante que tous les Narâh du monde, c'est l'OCCASION !

---



UN

## DRAME DANS UNE BOUTIQUE

---

### I

L'eau peut être soumise à une température de 12° au-dessous de zéro, sans que la congélation ait lieu, pourvu, toutefois, que le liquide reste dans des conditions d'immobilité complète; car le moindre choc, rompant l'équilibre et changeant les rapports des molécules liquides entre elles, détermine la manifestation du phénomène, et des glaçons se produisent instantanément. (*Les Traités de physique.*)

— Demi-tour à droite et par file à gauche, marche! cria le papetier aux bonshommes de plomb qu'il avait alignés sur la table, et qu'il faisait manœuvrer sur des planchettes.

— Mon Dieu! tu m'as fait peur, Anatole, dit sa femme en tressaillant sur sa chaise, et en laissant retomber sur ses genoux ses mains qui tenaient une bande de feston.

Ceci se passait dans l'arrière-boutique d'Anatole Prochasson, papetier en demi-gros et détail, successeur de



son père, et domicilié rue Saint-Martin, n° 274, à l'enseigne du *Papyrus*, en face du Conservatoire des arts et métiers.

Anatole Prochasson, un an après la mort de son père, c'est-à-dire en 1826, époque à laquelle il atteignait la trentaine, avait épousé mademoiselle Ursule Bénard, jeune personne de dix-huit ans, fille d'un grainetier du quai des Orfèvres. Après huit années de ménage et de bonheur domestique, que nul nuage n'avait jamais troublé, il paraissait avéré que cette union, bien que tout à fait assortie, au dire de tous ceux qui connaissaient les époux, resterait parfaitement stérile, et qu'Anatole serait le dernier de la race des Prochasson.

Le papetier ne s'inquiétait que médiocrement de cette circonstance, et même, pour mieux dire, il ne s'en occupait pas du tout : c'était un homme à prendre le temps comme il vient, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qui aurait pu arriver, *si...* de ce qu'il aurait fait, *mais...* de ce qui en serait résulté, *car...* Il ne recherchait les causes de rien, nourrissait une instinctive horreur de l'hypothèse, et rompait tout discours où s'insinuait la conjecture, par cet aphorisme vulgaire, énoncé d'un ton dogmatique : « Avec des *si*, des *mais* et des *car*, on ferait entrer Paris dans une bouteille ! »

On disait que c'était un homme sage : c'était un homme absolument indifférent.



Né entre un ballot de papier et une pile de registres à dos brisé, son esprit était resté blanc comme les rames de vélin, sans que rien ait jamais pu s'y inscrire, et son âme, comme le dos des in-folio, passivement ouverte ou fermée, et rompue à toutes les menues choses dont se composait sa vie.

Cela se fait ! était le plus gros argument de sa logique. Il avait succédé à son père, cela se fait ! Il avait épousé, lui marchand, la fille d'un marchand, cela se fait ! Il avait accepté la dignité de sergent-major dans la garde nationale, — cela se fait, avait-il répondu à sa femme, qui lui trouvait assez d'occupations sans cela. Un jour, étant juré, il avait condamné un homme à mort, et il n'en avait pas dîné plus mal : il trouvait que c'était la chose du monde la plus simple. Est-ce que cela ne se fait pas ? Il était électeur, votait pour le candidat de l'opposition et lisait *le Constitutionnel*, ce qui ne l'empêchait pas de trouver la famille d'Orléans une charmante famille ; mais cela se faisait ainsi dans le petit commerce de Paris.

Prochasson roulait comme une bille sur le plan faiblement incliné de sa vie, passant par-dessus les petites aspérités, en vertu de sa force d'impulsion et de sa vitesse acquise, sans en avoir la conscience éclairée, et sans soupçonner la formule mathématique du fait.

Produit complet de la société bourgeoise, il vivait au jour le jour, sa vie pratique et fatale, sans théorie sur



quoi que ce fût, excepté sur l'école de peloton, sans aucun principe arrêté au nom de son libre arbitre; non qu'il fût disposé le moins du monde à transgresser ceux de sa caste, mais parce qu'il n'y avait jamais pensé, et qu'il accomplissait purement et simplement les préceptes du code commercial et bourgeois, existant chez lui à l'état d'instinct et de par son redoutable argument : « Cela se fait ! »

Quoique voltairien, il avouait des *sentiments religieux*, et daignait reconnaître ce qu'il appelait un Être suprême. En y regardant de près, pourtant, ce n'était encore là qu'un fait de pure convention qui ne le pénétrait point : il n'avait en lui ni foi, ni aspiration. Il disait :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ;

mais il se conduisait convenablement, quand il entrait dans une église, comme convié d'un baptême, d'une noce ou d'un enterrement, baisait la patène et secouait le goupillon avec un louable sérieux, et mettait deux sous à la quête ou dans le tronc des pauvres, exactement comme il les mettait dans la main d'un garçon de café ou dans la tirelire des conducteurs d'omnibus au 1<sup>er</sup> janvier. Il priait sans être pieux, il donnait sans être charitable. Ses idées étaient fort vagues quant aux choses de par delà la mort, mais il ôtait respectueusement son



chapeau devant les cercueils. Enfin, pour employer une expression de Swedenborg, il vivait par ses *extérieurs*, mais ses *intérieurs* étaient absolument fermés.

Cet honnête homme achetait, par livraisons, des livres qu'il ne lisait pas, et qu'il amassait « pour quand il se retirerait. » Une seule fois il avait dérogé à cet usage, en lisant un volume que son beau-père lui avait prêté, et qui faisait à cette époque une redoutable concurrence aux romans de Paul de Kock, c'était l'*Histoire de Jérôme Pâturot* !

Cet ouvrage lui avait fait faire, comme il disait, « tant d'onces de bon sang, » qu'il n'avait pas hésité à l'acquérir, et le livre figurait insolemment parmi les œuvres respectables entassées dans la bibliothèque du papetier, comme on voit parfois, dans un omnibus, un inepte goujat assis parmi de jolies filles et des hommes décorés.

Prochasson allait une fois, avec sa femme, le dimanche, à l'exposition annuelle ou bisannuelle de peinture, et s'arrêtait complaisamment devant les tableaux représentant des chats qui boivent du lait, des servantes qui ratissent des carottes, et des ramoneurs qui se débarbouillent. Cependant il n'ignorait pas qu'il avait existé jadis un peintre du nom de Raphaël et qu'il en existait un du nom d'Horace Vernet. Jamais un nom de sculpteur n'était tombé dans son oreille. Quand on s'était occupé de la décoration de la place de la Concorde, il

avait dit : — On va mettre sur la place de la Concorde des candélabres et des statues ! — Il ne faisait aucune distinction entre ces deux sortes d'objets. Son œil ne se promenait pas autrement sur les contours de Coisevox ou de Coustou, que sur les cannelures des colonnes rostrales ou sur les arêtes vives de l'obélisque. La musique n'était autre chose pour lui qu'un véhicule destiné au colportage des chansons de Béranger, à la déglutition desquelles elle lui semblait nécessaire. Quant au théâtre, il n'y allait plus depuis la mort de Talma. Il se moquait beaucoup, sur la foi de la rumeur bourgeoise, de ce qu'on appelait encore les romantiques, et avait ri toute une semaine pour avoir rencontré un jour un saint-simonien en costume, revenant de la Halle, une hotte pleine de légumes au dos !

Du vivant de son père, à l'âge de vingt-quatre ans, Prochasson avait eu une intrigue. Prochasson, à cette époque, premier commis de l'auteur de ses jours, habitait une chambre au dernier étage de la maison. Cette chambre se trouvait porte à porte avec celle d'une demoiselle Victoire, villageoise d'environ trente ans, au service d'un vieux ménage, qui occupait *l'appartement du deuxième*. Quelques questions d'allumettes égarées et de bougeoir éteint par le vent du corridor, compliquées, un jour, d'une clef bouchée, avaient amené une connaissance fatale, suivie de relations qui n'avaient pu



rester secrètes. Le maître de mademoiselle Victoire s'était, en cette circonstance, montré plus qu'il n'aurait fallu pour son honneur, défenseur de la vertu de sa bonne, et avait jeté de tels cris, que le père Prochasson en était arrivé à considérer son fils comme ayant mis en péril l'honneur de la famille : il lui avait tenu une série de discours, certainement exagérés, sur son inconduite, l'avait interné dans une chambre contiguë à la sienne, et l'avait, pendant plus d'un an, à toute occasion, flétri de l'épithète de mauvais sujet, ce qui ne manqua jamais d'attirer quelques larmes aux yeux de ce fils soumis et repentant.

Cette aventure, sur laquelle s'était enfin tiré le voile de l'indifférence et de l'oubli, fournit une victorieuse réponse à Anatcle Prochasson, quand le père Bénard, dans un premier pourparler matrimonial, lui dit :

— Ce serait de grand cœur, mon cher monsieur Prochasson, que je vous accorderais notre Ursule ; mais un père, lorsqu'il s'agit d'établir sa fille, d'engager sa vie dans d'indissolubles liens, un père a le droit et le devoir d'interroger le passé de celui qu'il choisit pour gendre, de sonder son avenir. Permettez : vous avez toujours vécu dans le giron paternel, vous êtes jeune encore, à trente ans un homme est jeune pour le mariage, et vous n'avez pas eu de jeunesse. — Anatole, ici, poussa un soupir ! — Non, poursuivit le père Bénard, et ce n'est

pas sans raison qu'on dit : « Il faut que jeunesse se passe. » Quand on n'a pas fait un peu la noce avant la noce, on fait la noce après la noce ! Eh ! eh ! eh ! dit en ricanant le grainetier, vous ne connaissez pas les femmes, vous ne connaissez pas les passions, et, comme dit Voltaire dans sa tragédie d'*Andromaque* :

Je doute un peu d'un cœur qui n'a pas combattu !

Prochasson, qui possédait déjà Voltaire, Racine et Corneille dans sa bibliothèque, n'en était pas moins parfaitement hors d'état de reconnaître l'anarchie qui régnait dans les souvenirs de son futur beau-père, vieux pilier du Théâtre-Français, que le bonhomme fréquentait en qualité de *solitaire*, moyennant un billet de vingt-cinq sous, acheté au chef de claque.

— Ce que vous dites est on ne peut plus juste, répondit gravement Prochasson, et m'enhardit à vous faire un aveu que me commandait ma conscience. Si, mon bon monsieur Bénard, je connais les femmes ! Oh ! si je connais les passions ! J'ai eu, il y a quelques années, une intrigue, dont le scandale est, Dieu merci, assoupi maintenant. Qui sait si ce n'est pas au chagrin qu'en a ressenti mon pauvre père que j'ai dû sa perte prématurée...

— Oh ! il avait soixante-dix ans, dit le grainetier.

— Pendant longtemps, monsieur, poursuivit Prochasson, quand je sortais de la boutique, je passais la tête



basse le long des devantures de nos voisins, croyant tous les regards dirigés sur moi, et m'imaginant toujours entendre murmurer à mon oreille ces mots, qui me remplissaient de confusion et de regret : « Voilà ! voilà Prochasson, le mauvais sujet, qui passe ! »

— Ah bah ! dit avec satisfaction le père Bénard.

— Au fond, pourtant, ma faute était excusable. Une femme plus âgée que moi... Je n'avais fait que céder au vœu de la nature... et il n'en était rien résulté ! Enfin, voilà le fait...

— C'est inutile, mon ami, interrompit joyeusement le grainetier, ce qui est passé est passé, et à tout péché miséricorde ! Ah ! mon gaillard, avec son petit air de n'y pas toucher ! Eh bien ! j'aime mieux cela, et si Ursule le veut, c'est une chose faite.

— Oh ! dit naïvement Prochasson, pourquoi ne le voudrait-elle pas ? Les convenances, les rapports d'âge et de position, tout se trouve réuni. Cela se fait !

— C'est fait ! venez ce soir, Ursule sera prévenue, et dans six semaines nous irons à la noce !

Le soir, l'entrée officielle de Prochasson s'accomplissait au quai des Orfèvres. Ursule rougit, quand la bonne, aux aguets, entra dans la chambre où s'habillait la jeune fille, et lui dit avec un effarement plein d'intérêt, d'envie et de curiosité mêlés : « Mamzelle ! le v'là ! » Elle rougit en entrant dans l'arrière-boutique, quand

Prochasson s'approcha d'elle et lui prit la main pour la lui baiser. Elle rougit une huitaine de jours encore à l'entrée de son futur, puis elle s'aguerrit peu à peu. Prochasson lui cacha plusieurs fois son étui, se transforma un certain nombre de fois en dévidoir, lui serra convenablement le genou du sien, sous la table, en dînant, et lui vola une couple de baisers sur la nuque, sans s'apercevoir du charmant emmanchement de cou de la blonde Ursule, de la blancheur chaste de sa peau, ni des jolis reflets de ces petits cheveux, qui ne sont pas tout à fait des cheveux, et qui donnent à la place qu'ils occupent je ne sais quel attrait voluptueux, plein d'excitation et de promesses. — Et tout fut dit !

Le mariage s'était fait ainsi. Anatole et Ursule s'étaient crus amants, comme les canotiers de la Seine se croient marins, et ils étaient époux, accouplés dans le mariage, comme une paire de bœufs à la même charrue, creusant indifféremment le même sillon dans le sol maigre et plat d'une existence circonscrite.

Prochasson acheta la maison qu'il habitait, étroite tranche de maçonnerie, fluette et mal venue, serrée entre les maisons voisines, qui lui avaient quelque peu fait saillir le ventre par leur étreinte, percée de deux fenêtres en façade, et haute de cinq étages, avec une ouverture dans le pignon, ornée d'une poulie tombée en désuétude.

On tailla dans l'arrière-boutique une salle à manger



et une cuisine, et le premier étage, composé de deux chambres remises à neuf, avec une sortie sur le carré et un escalier contourné en vis, pour communiquer avec l'intérieur, servit de logement aux nouveaux époux.

Tous les dimanches invariablement le ménage Prochasson dînait chez les Bénard. Le soir, on jouait la mouche, en compagnie d'un vieux voisin, marchand d'ustensiles de pêche, et d'un certain M. Bertier, ancien commissaire des guerres en retraite, flanqué de sa gouvernante, une fille majeure, nommée mademoiselle Aubert.

La semaine entière appartenait au commerce. Ursule tenait les livres et présidait à la vente au détail, assistée d'un garçon de vingt-six ans, nommé Césaire, laid, roux, honnête, doux et scrofuleux. Prochasson s'occupait spécialement de la vente en demi-gros et des commandes.

Depuis huit ans, rien n'avait varié ce programme : la vie de ces papetiers s'écoulait mesurée, ponctuelle, astronomique. Chaque jour, ils en faisaient le sacrifice intégral, sans en rien distraire au profit de leur être intime. Ce système d'existence représentait assez exactement ces vieilles horloges flamandes où des figures de bois, masquées dans des niches, sortent imperturbablement à temps donné, pour siffloter éternellement la même ritournelle, et rentrer ensuite là d'où elles sont venues.

Le lever, le déjeuner, l'opération de la barbe de monsieur, la toilette de madame, le dîner, le coucher et les

stations alternatives des époux Prochasson au comptoir, s'effectuaient avec une régularité et une précision telles, que, bien qu'il n'y eût de pendule ni dans la boutique ni dans la salle à manger, Césaire, par la seule succession de ces divers actes, se trouvait exactement instruit de la marche du temps. Aussi, quand quelque pratique lui demandait l'heure, répondait-il : « Il s'en va dix heures, voilà le patron qui vient de monter pour faire sa barbe, » ou bien : « Onze heures vont sonner, j'entends madame qui vient de finir sa toilette ! »

Prochasson qui, à l'époque de son mariage, offrait l'agréable apparence d'un Colin d'opéra-comique, s'était arrondi du ventre, élargi des reins, et épanouissait dans un double menton monastique un visage morbidement coloré que supportait un col épais et apoplectique ; le torse était court, les cuisses étaient courtes et emmanchées de jambes un peu en arcs-boutants : Prochasson avait toujours eu de l'embonpoint, il était devenu gras, il marchait à l'obésité.

La douce Ursule était toujours la jolie blonde du quai des Orfèvres : les *glacis* de huit années de ménage et de boutique avaient un peu éteint, il est vrai, les éclats et les lueurs de son visage ; sa vie compassée avait jeté quelque rigidité dans ses lignes, ankylosé sa grâce native, amorti ses yeux, doués d'ailleurs de peu d'expression, flegmatisé enfin toute sa personne. Elle n'était ni



gaie, ni mélancolique, ni sentimentale, et pourtant elle avait en elle quelque chose d'agréable. Elle donnait, avec une onction et une charité naïves, aux pauvres qui tendaient à la porte une main suppliante, tous les mauvais sous et les liards faux qu'elle réservait à leur intention. Elle n'éprouvait pas cette curiosité, générale chez les femmes, de voir couler le sang, d'assister à des scènes cruelles, et les accidents de la rue ne l'attiraient jamais aux vitres de sa devanture. Elle n'aurait compris ni Sapho, l'amour de l'intelligence; ni Psyché, le naïf amour du mâle; ni Phryné, l'amour de la volupté; ni Héloïse, l'amour du cœur! La pauvre créature pourtant se croyait sincèrement femme : elle avait bravement accepté la cour orthodoxe de son Anatole pour de l'amour, chérissait ses devoirs, un peu comme madame Shandy peut-être, et n'imaginait pas qu'il y eût en dehors de cela autre chose que des anomalies rentrant de plein droit dans le domaine de la pathologie.

Elle disait encore, comme date mémorable, « l'année de mon mariage, » et se rappelait les détails les plus insignifiants de cette époque, qui n'avait pour pendant dans sa mémoire innocente que l'année de sa première communion.

Sa peau avait ce velouté qui n'appartient qu'aux femmes vraiment chastes, et elle était si vertueuse qu'elle en avait l'air d'une vieille fille. Il y avait en effet chez

elle de ces choses masculines, comme la brusquerie des mouvements, certaines inflexions mâles de la voix, l'atrophie de la gorge, etc., qui se manifestent infailliblement chez les femmes qui laissent inactives leurs facultés féminines.

— Comme si tu n'avais pas assez de tes propres affaires, dit Ursule à son mari, en reprenant son feston, sans t'embarrasser de tout cet *aria* de garde nationale?

— Ah! voilà bien les femmes! Un homme, un citoyen, un commerçant notable ne peut pas et ne doit pas rester indifférent à la chose publique. La bourgeoisie est le pivot sur lequel tournent nos institutions: l'État, c'est nous, ma chère! L'indifférence en matière politique est coupable, et c'est une bêtise par-dessus le marché. L'individualisme est la plaie de notre état social. Le pouvoir nous dévorerait, si nous ne le tenions perpétuellement en échec. Comment le tenons-nous en échec? en nommant les Laffitte, les Odilon Barrot, les Thiers, les Ledru-Rollin! en étant nous-mêmes députés, électeurs, jurés, gardes nationaux! Admirable institution! méconnue par Napoléon, qu'elle aurait soutenu, méconnue par Charles X, dont elle aurait empêché la chute, glorifiée par Louis-Philippe, je le dis à sa louange, qu'elle a sauvé déjà, qu'elle contient, et qu'elle sauvera encore, et qu'elle sauvera toujours!



— Je n'entends rien à la politique, dit modestement Ursule, mais...

— Que si je me mets sur les rangs pour la lieutenance, reprit Prochasson, qui n'était pas fâché d'essayer son éloquence, en vue des rénnions préparatoires pour l'élection des officiers de la 5<sup>e</sup> légion, c'est que j'ai le sentiment de mes devoirs, et puis, c'est un moyen d'influence ! Simple garde national, on reste inconnu, enterré, — je suis petit, — derrière son chef de file ! Dans les revues, dans les parades, on ne vous voit pas ! Officier, on est en évidence, on dîne au château, on peut acquérir une légitime prépondérance, on arrive à la décoration, on a des billets d'invitation aux bals ministériels et préfectoraux, des places aux fêtes publiques ! Les autres ont besoin de vous, on étend le cercle de ses connaissances, on chauffe la clientèle, on enlève des fournitures ; on a l'air, pour les niais et pour les envieux, de n'avoir été poussé que par une vaine gloriole ; en somme, on solde son année avec une conscience satisfaite, — car on a servi son pays, — et avec un bénéfice de douze à quinze mille francs en caisse, car on a placé pas mal de rames de papier, de registres à dos brisé, de cire à cacheter et de fil rouge.

Ursule admirait silencieusement son mari, en l'enveloppant d'un regard soumis au fond duquel pourtant il y avait certainement cette pensée, inconnue à sa can-

deur : — Est-il possible qu'il y ait tant d'idées dans une tête qui est celle de mon mari ?

Un coup fut discrètement frappé à la porte de l'arrière-boutique.

— Entrez ! dit Prochasson. Eh ! c'est M. Desmarais ! Entrez donc, mon cher locataire.

M. Jules Desmarais, professeur de mathématiques élémentaires au collège Louis le Grand, était un homme d'une quarantaine d'années, grand, grêle, brun, vêtu de noir, au visage pâle et sans accent, aux yeux bleus et doux, à l'air inquiet et timide : il occupait un petit appartement au quatrième étage de la maison Prochasson, depuis environ deux ans.

— Asseyez-vous donc, dit le papetier avec ce ton et cet air de protection que prennent généralement les bourgeois pour parler aux artistes et aux savants qui ont le malheur de ne s'appeler ni Horace Vernet, ni Cuvier, ni Casimir Delavigne, ni François Arago, et qui implique indécemment leur proclivité sotte à nier en principe la science et l'art. — Vous devenez rare, voisin, depuis quelque temps ?

— C'est vrai, répondit M. Desmarais en saluant courtoisement Ursule qui lui offrait un siège. J'avais essayé de me faire à la vie de café, mais j'ai vainement tenté de m'inoculer la passion du domino. Quoique mathématicien, j'y suis d'une faiblesse désespérante, j'ai des dis-



tractions impossibles. Je ne prends ni café ni liqueurs, je ne fume pas, et je n'ai jamais pu conquérir cette étrange faculté de tant de gens qui parviennent à absorber des quantités énormes d'un liquide quelconque sans soif et sans désir.

— Vous êtes un homme si rangé, monsieur Desmarais, dit Ursule d'un air approbatif.

— Comment, reprit Prochasson en ricanant, vous aviez entrepris de devenir un pilier d'estaminet ?

— Que voulez-vous ? C'est si désolant de vivre toujours seul vis-à-vis de soi-même ! J'ai eu un bien grand chagrin dans ma vie, et il m'a laissé triste et dévasté, comme une maison dans laquelle le feu a passé. Depuis la mort de ma pauvre chère femme, je ne suis plus qu'un corps sans âme.

— Il faut se faire une raison, mon cher monsieur Desmarais, il y a de cela trois ans, je crois ? Eh ! le temps est un grand maître : on ne peut pas toujours pleurer.

— Non ! mais on peut toujours se souvenir, et il y a des regrets qui ne se prescrivent pas !

Toutes ces choses, le ton dont elles furent dites, l'expression dont se revêtait en les exprimant la physionomie du professeur de mathématiques dépassaient la portée de sens de Prochasson. Ursule, en sa qualité de femme, en subissait seule, mais confusément, l'influence. La religieuse mélancolie de M. Desmarais la touchait



extrêmement, et il y avait dans la vulgarité brutale de la consolation offerte par son mari quelque chose de choquant qui la frappait malgré elle.

Ursule laissa tomber sur le professeur un regard chargé de sympathie.

Prochasson reprit :

— Tout cela est bel et bon, mais il faut pourtant vivre et faire comme tout le monde : chacun a son ballot.

— Aussi, je vis, mon cher monsieur Prochasson, mais je vis tristement. Je vis, car j'ai encore en ce monde, Dieu merci, une consolation et un cher devoir à remplir !

— Votre petite fille ? dit Ursule avec une inflexion pleine de tendresse.

— Ma petite Julie ! le portrait de sa mère !

— Quel âge a-t-elle ? demanda doucement madame Prochasson.

— Trois ans ; car sa mère est morte en la mettant au monde.

— Tu vois, ma chère, intercala le papetier, que ce n'est pas toujours tout plaisir que d'avoir des enfants et qu'il en peut coûter bon. — Vous voyez bien, reprit-il en se tournant vers M. Desmarais, un enfant, une petite fille, cela demande les soins d'une femme, vous ne pouvez pas la laisser éternellement en nourrice, votre chère petite. Où est-elle ?



— A Livry, au-dessus de Bondy, à quatre lieues de Paris, chez de bien braves gens.

— Allons, allons, il faut vous remarier, monsieur Desmarais ! Nous vous trouverons cela !

Ce « cela » articulé d'une façon si légère et si mercantile, voulait dire « une femme » dans son acception la plus respectable et la plus grave !

— Je ne me remarierai pas, répondit simplement le professeur.

— Il ne faut pas dire : fontaine, je ne boirai pas de ton eau ! Il y a des circonstances dans la vie, et, comme je vous le disais, dans l'intérêt de votre petite...

— Mais non, monsieur Prochasson : je ne veux pas me remarier, d'abord parce que je n'en ai pour moi-même nulle envie, et ensuite à cause de ma fille précisément. Si parfaite que soit la personne à laquelle je donnerais mon nom, et vous conviendrez qu'elle pourrait fort bien ne pas l'être, il y aurait toujours, de ma part, aussi involontairement qu'inévitablement, des points de comparaison, des souvenirs, des regrets, qui n'échappent pas à la perspicacité ou à l'instinct de la femme, si subtile en pareille matière. Je serais, à coup sûr et fatalement, coupable vingt fois par jour, envers une pauvre créature parfaitement fondée dans ses droits absolus : je souffrirais et je la ferais souffrir, quels que soient, je le répète, ses mérites et l'affection que je



pourrais concevoir pour elle. Et si nous avions des enfants, ne serait-il pas naturel que ma femme préférât les siens à celui d'une étrangère, et, d'un autre côté, pourrais-je empêcher, moi, que ma fille demeurât l'objet de ma prédilection ? Pauvre chère petite ! n'y aurait-il pas entre nous deux une complicité de sentiments et d'instincts qui doublerait notre affection officielle et légitime d'une sympathie et d'une entente clandestines, et pour ainsi dire frauduleuses ?

— Dame ! fit Prochasson, légèrement décontenancé par cette argumentation un peu en dehors de ses voies, vous avez des idées si... Et puis, ajouta-t-il avec un petit air vraiment malthusien, des enfants, eh bien, on n'en a pas !

— Oh ! monsieur Prochasson, répondit M. Desmarais, je ne crois pas qu'il soit permis d'épouser une femme avec l'intention formelle de la frustrer à jamais de ses droits à la maternité et aux jouissances dont elle est la source ; de choisir entre plusieurs la pauvre créature qui voit en vous le père de ses enfants, comme l'y voit la loi, comme l'y voit l'Église, et de porter contre elle cette monstrueuse sentence, qui passait autrefois pour une malédiction de Dieu : « Tu seras stérile ! » Non, je ne le crois pas.

L'étonnement de Prochasson était extrême, il ouvrait de grands yeux et regardait le professeur d'un air ébahi.



Il avait souvent prononcé le mot « morale » sans se douter qu'il pût renfermer des choses si compliquées, et il n'avait pas la moindre notion de l'existence de considérations de cet ordre.

La dernière objection de l'honnête Desmarais était en somme plus honorable que polie : elle tombait à faux, il est vrai, à l'endroit du papetier, pur, par le fait, de tout reproche ; mais elle frappait une doctrine qu'il venait innocemment de professer et dont il n'eût pas hésité à faire l'application dans le cas où les circonstances lui eussent paru l'exiger. L'étonnement candide de Prochasson avait, par bonheur, trop complètement absorbé sa faculté très-limitée de réflexion, pour qu'il s'aperçût du sens implicitement comme involontairement enfermé dans les paroles du professeur.

La chaste Ursule, sans percevoir clairement la signification de ce qu'elle venait d'entendre, en ressentit une impression indéfinissable pour elle, qui jeta dans son esprit un je ne sais quoi plein de doute, d'inquiétude et de malaise. Elle regarda tour à tour M. Desmarais et son mari, puis baissa les yeux sur sa broderie, comme pour défendre son orthodoxie contre le démon de l'examen, comme pour dire à sa pensée : « Laisse-moi, je brode, je suis femme, je n'ai pas le droit de connaître et de juger entre ces deux hommes ! »

— Vous ne voyez pas les choses comme tout le monde,



reprit Prochasson ; mais des goûts et des couleurs, il ne faut pas disputer...

— Il est vrai, dit le professeur, qui avait eu le temps de soupçonner l'inopportunité possible de son exposé de principes, il est vrai que quand on vit à part, comme moi, depuis trois ans, on se fait des idées et un langage qui n'ont pas cours dans le monde. Croyez-vous qu'il ne me faille pas bien de la raison et du courage pour persister dans la résolution que je vous exprimais tout à l'heure ? croyez-vous que je n'en souffre pas ? croyez-vous que je n'aie pas de rudes combats à livrer aux besoins que je méconnaissais, aux sentiments que j'opprime, aux sympathies que je repousse ? croyez-vous que je ne ressente pas aussi bien le vide de mon cœur que le vide de ma maison ? Allez, quand je rentre le soir, l'hiver, dans ma chambre solitaire, obscure et froide, ils me sont bien souvent venus à la pensée, ces vers désolés du poète :

Jamais d'épouse !

Jamais une bouche jalouse

Ne me demande : D'où viens-tu ?

— Oh ! dit Prochasson, de l'air d'un médecin qui abandonne un malade, si vous *donnez* dans les vers, vous, un professeur de mathématiques...

— Comment, reprit M. Desmarais en souriant, parce que je sais que deux parallèles ne peuvent jamais se



rencontrer et que les angles droits sont égaux entre eux, je ne pourrais pas être sensible à la poésie ! Cependant, je l'avoue, mon initiation est nouvelle : tant que j'ai vécu, renfermé dans la technique de ma profession, les choses de l'art et de la nature me sont restées assez étrangères ; mais le chagrin m'a jeté à la rêverie, j'ai quitté, sans y prendre garde, les chemins pavés de la science pure et je me suis un peu aventuré, comme on dit, dans les espaces imaginaires. J'ai appris à voir la nature et j'ai commencé à la *sentir* : alors je me suis aperçu qu'outre la *connaissance* des choses, il y avait le *sentiment* des choses, qui m'avait manqué jusque-là. Tout un monde nouveau me fut révélé, et les créations de l'art eurent désormais pour moi voix et visage. Je lus les poètes et je hantai le vieux Louvre. Je passais une heure devant une toile, la Vénus de Milo me remplissait de trouble, et, un jour, je fondis en larmes en écoutant au Conservatoire l'*andante* de la symphonie en *la* de Beethoven. Je me passionnai pour la campagne, j'aimai les champs, les bois, les eaux vives. J'avais appris une langue nouvelle, je communiquais avec la création, j'avais un sens de plus ! Ah ! mon cher monsieur Prochasson, la douleur est féconde !... Mais mon langage doit vous paraître étrange, à vous qui n'avez point passé par mes dures épreuves. Laissons donc là tout mon radotage, et répondez-moi bien franchement



à une proposition que je venais vous faire, ou plutôt, non, prenez votre temps, la nuit porte conseil, vous me rendrez réponse demain.

— De quoi s'agit-il, mon digne monsieur Desmarais ? dit Prochasson avec le respectueux intérêt que lui inspiraient les choses, parfaitement obscures pour lui, qu'avait débitées le professeur.

— Il s'agirait tout simplement, si cela pouvait vous convenir, de me prendre en pension, pour le dîner seulement. Je ne suis pas bien gênant ni bien difficile, et je vous promets de ne pas me laisser entraîner à vous rompre ainsi la tête de mes rengaines saugrenues et de mes rabâchages de songes creux ! Si cela ne vous va pas, eh bien, nous n'en serons pas moins bons amis pour cela ! Allons, bonsoir, monsieur Prochasson ; bonsoir, madame !

Là-dessus, M. Desmarais sortit.

— Quel drôle d'homme ! dit le papetier.

— Oui, répondit Ursule d'un air pensif.

Prochasson poussa un bâillement, Ursule roula sa broderie, et les deux époux gagnèrent leur chambre à coucher.

La question posée par le professeur fut agitée pendant le déshabiller. Prochasson penchait pour la négative, sans savoir précisément pourquoi ; Ursule, par des raisons non moins vagues, opposait un avis contraire, et comme le papetier s'en remettait volontiers au sens



simple et droit de sa femme, il finit par conclure comme elle, en disant, au moment où il s'étendait à ses côtés, sur la couche conjugale :

— Au fait, pourquoi cela ne se ferait-il pas ?

— Je suis fatiguée, dit Ursule en tournant le dos à son mari, et je tombe de sommeil, bonsoir, mon ami !

— Fatiguée de quoi ? dit Prochasson, qui n'éprouvait pas, à ce qu'il paraît, la même lassitude. Je crois, ma parole, qu'elle dort déjà. Bonsoir, madame grognon, ajouta-t-il avec une bonhomie aigrette, bonsoir !

## II

Le lendemain, qui était le premier jour d'avril, M. Desmarais rompit sa première bouchée de pain et croqua son premier grain de sel à la table Prochasson. Le dîner fut ce qu'il était tous les jours, sauf une crème au caramel confectionnée de la propre main d'Ursule et qu'elle excellait à faire.

— Ah ! ah ! dit Prochasson, en la voyant apparaître, voisin, ma femme a voulu fêter votre bienvenue. Eh bien, nous allons arroser cela d'un verre d'excellent bordeaux, du tas derrière les fagots, que nous boirons au maintien de notre entente cordiale !



Prochasson descendit à la cave et en rapporta une fiole vénérable. Le professeur but à ses hôtes, Prochasson s'en tint, pour son toast, à la formule de son exorde, et Ursule proposa la santé de la petite Julie, que l'on se promit d'aller voir aux premiers beaux jours de mai.

M. Desmarais n'était pas un hôte incommode : il se fit le plus petit qu'il put, se montra d'une exactitude ponctuelle, d'une discrétion rigoureuse, se plia au langage de la banalité, et s'il s'en écarta quelquefois, ce ne fut jamais que poussé par une caressante agression d'Ursule, qui semblait trouver du charme à ses discours, soit qu'elle les comprît intuitivement, soit qu'elle se divertît de la lutte et de la résistance du professeur contre sa tendance naturelle, soit qu'enfin elle jugeât, dans sa bonté, nécessaire de donner issue aux pensées comprimées de son hôte. L'honnête Desmarais ne s'apercevait point de ce petit manège, et Ursule finissait toujours, en pareil cas, par lui arracher une sortie poético-philosophique, comme un taon arrache un coup de pied à un cheval.

Un jour, en l'absence de M. Desmarais, un cordonnier apporta pour lui deux paires de chaussures d'enfant. Ursule les reçut, les examina avec attendrissement, les posa sur son comptoir et passa toute sa journée, rêveuse et muette, à contempler les jolis *cocos* de la petite Julie.



Quand le professeur rentra, madame Prochasson lui dit :

— Mon Dieu, monsieur Desmarais, j'ai toujours oublié de vous offrir de me charger de l'achat des diverses petites choses dont vous pourriez avoir besoin pour votre petite fille : un homme ne s'entend guère à cela, on doit vous tromper et vous faire payer les objets plus cher qu'ils ne valent, voulez-vous me confier ce soin à l'avenir ?

— Très-volontiers, chère madame, répondit le professeur fort touché de cette proposition ; mais cela vous dérangera peut-être ?

— Cela me fera plaisir, et, quoique je n'aie jamais eu d'enfant, je m'acquitterai de ce petit détail mieux que vous, soit dit sans vous offenser.

— Oh ! je n'en doute pas, et puisque vous voulez bien avoir cette obligeance, vous me permettrez de vous mettre sans plus tarder à contribution. La mère Corsin, c'est la nourrice de la petite, la mère Corsin vient précisément de m'écrire pour me demander une série de petites affaires que je comptais lui envoyer ces jours-ci.

En disant cela M. Desmarais tira de sa poche une lettre d'un déplorable pli, largement maculée par la mie de pain mâchée qui lui avait servi de cachet, et écrite dans le gaulois le plus primitif, avec une encre pâle et roussâtre.

— Donnez-moi cela, dit Ursule en souriant, et au

lieu d'envoyer le paquet, nous le porterons dimanche, si vous voulez? Prochasson ne demandera pas mieux. Voici le beau temps venu, il fait doux, ce sera une occasion de voir la campagne.

Ursule s'acquitta de sa mission de confiance avec une grande sollicitude. Le jour même, conformément aux demandes de la mère Corsin, les emplettes se firent; mais si la valeur des objets achetés fut habilement débattue, leur qualité fut si amoureusement choisie que la bourse du professeur n'y trouva aucun bénéfice. La bonne Ursule ne put résister au violent caprice que lui inspira certain petit bonnet à pompon bleu : elle l'acheta pour son compte, et pria M. Desmarais de lui accorder, à titre de *courtage et commission*, le plaisir d'en coiffer la chère petite Julie.

Le dimanche arriva : Prochasson avait consenti, et l'on avait prévenu les Bénard qu'on ne pourrait, ce jour-là, se trouver au dîner hebdomadaire du quai des Orfèvres. C'était, depuis huit ans, la première atteinte portée au privilège des grainetiers; c'était la première dérogation à un usage qu'ils considéraient comme une des clauses du contrat. Ils furent froissés de ce symptôme alarmant d'émancipation et en augurèrent mal. Le soir, le jeu de la mouche fut entrecoupé d'allusions amères; l'acte fort innocent des Prochasson y fut qualifié de « 14 juillet : » ils avaient tiré leur premier coup de ca-



non dans la porte de cette bastille appelée l'habitude, ils écoutaient les doctrines subversives et les discours incendiaires d'une espèce de Robespierre universitaire, qui vivait avec eux, la carrière des aventures était ouverte, et le quai des Orfèvres coalisé s'attendait à la guerre.

Ce mémorable dimanche fut un jour radieux, on était dans la première semaine de mai. Les époux Prochasson et leur hôte partirent à sept heures du matin par la voiture publique du *Plat d'étain*, traversèrent Pantin, et suivirent la route qui coupe la forêt de Bondy.

Les charmilles verdoyaient parmi les chênes roux des futaies, et les aubépines, poudrées à blanc par le soleil, épandaient leurs parfums, mêlés aux mille arômes d'une terre amoureuse. Les pinsons jetaient parmi les branches leurs fanfares éclatantes, les fauvettes babil-laient dans les buissons, et les moineaux en liesse, comme une valetaille effrontée et grossière, piaillaient, se battaient, ripaillaient, se livraient à l'amour, à la façon des rustres, à coups de bec et à coups d'aile, et se ruaient à de féroces festins, dont les pauvres hannetons, blottis dans les houppes de fleurs des ormes de la route, faisaient tous les frais.

A dix heures on entraît dans Livry. La mère Corsin demeurait près de l'église, dans une petite rue en pente, pavée de meulières posées sur champ.



La maison ressemblait à toutes les maisons de paysan : un petit mur à hauteur d'appui , parsemé de touffes de chélidoine et de pariétaire, la joignait à l'église, et, derrière ce mur, plus haut que le sol de la rue, s'étendait le sol du cimetière. Nulle part plus que dans les cimetières de village, l'égalité de la mort ne se fait sentir : d'uniformes talus plus ou moins éboulés et que recouvrent des herbes vigoureuses, parmi lesquelles se rencontre toujours cette espèce de crucifères à fleurs jaunes dont l'odeur âcre et pénétrante se dégage au moindre frottement, marquent à peine les places où reposent les êtres pour lesquels, à une vie ignorée, succède un complet oubli. Au milieu de l'active végétation de ce sol engraisé, on aperçoit quelquefois un monticule de terre fraîchement remuée, à l'une des extrémités duquel se dresse une croix de bois noir, où des noms, une date et des regrets se lisent en lettres blanches; mais bientôt l'herbe germe, s'accroît et le recouvre, les lettres s'effacent, la croix tombe, pourrie et vermoulue au pied, la terre se lasse et le sol s'aplanit ! Image matérielle et fatale de ce qui se passe dans les cœurs !

Au bruit que firent les arrivants, la Corsin parut sur le pas de sa porte. C'était une paysanne de trente ans, au teint hâlé, et, quoique maigre, à gorge abondante et richement veinée : vraie nature de vache laitière.

— Ah ! monsieur Desmarais ! s'écria-t-elle en aperce-



vant les visiteurs. Bonjour, mon cher monsieur Desmarais, la compagnie.

— Où donc est la petite? dit le professeur, qui venait de jeter un coup d'œil dans la pièce du rez-de-chaussée où il n'avait vu personne.

— Les enfants *sont qui jouent* dans le cimetière, avec *Milie*, qui les garde, je vas les appeler : « *Milie !* cria-t-elle, amène la petite, ma belle, v'là son père qui vient la voir ! »

Puis, se reculant jusqu'au milieu de la rue, elle cria à son mari, qui s'habillait au premier étage :

— Corsin ! dépêche-toi, mon homme, v'là M. Desmarais avec de la société !

Bientôt *Milie* parut : cet abrégatif villageois du nom d'Amélie s'appliquait à la fille aînée de la Corsin, robuste enfant âgée d'une douzaine d'années. Elle portait Julie dans ses bras et traînait à sa remorque un gros blondin rubicond, frère de lait de *la petite Parisienne*, comme on appelait, dans le village, *la nourrissonne à la Corsin*.

Ursule courut à Julie, qu'elle prit dans ses bras avec un empressement maternel, et qu'elle montra à son mari, en s'extasiant avec une naïveté de jeune fille sur les délicates beautés et les tendres petites grâces de la frêle créature.

Julie ouvrait, tout étonnée, ses grands yeux bleus au blanc azuré, pendant que la Corsin lui disait :

— Envoie un beau baiser à la dame, ma mignonne.



La fille du professeur présentait, avec son frère de lait, un frappant et triste contraste.

Le gars, au col épais, joufflu, au teint violent, aux cheveux rudes et sans reflets, cachait avec opiniâtreté, sous son bras, un visage rébarbatif et maussade; tandis que Julie souriait d'un air mystérieux et mélancolique, mais avenant, à ses visiteurs.

Hélas! elle portait, la pauvre petite, ce cachet étrange et fatal des enfants qui ne doivent pas vivre : trop de pensée éclatait sur ce front pâle, qu'une ligne transversale, presque noire, séparait de la naissance du nez; ce regard doux et profond semblait plonger dans un lointain céleste; ces lèvres rouges souriaient d'un sourire de compassion et d'adieu; cette jeune tête s'inclinait rêveuse sur un pauvre petit cou bien grêle, où battaient visiblement deux artères en saillie, où couraient, sous une peau diaphane, des réseaux de veines bleues ou violettes, qui se retrouvaient aux tempes et le long des joues, sur lesquelles s'allongeaient quelques boucles de cheveux blonds, rares et soyeux!

M. Desmarais aimait trop sa fille et voulait trop énergiquement sa vie, pour s'apercevoir de ces caractères menaçants; quant aux Prochasson, ils étaient trop inexperts et trop peu sensitifs encore pour concevoir les tristes pressentiments dont l'enfant elle-même paraissait avoir le secret et inexplicable instinct.



La Corsin improvisa un déjeuner pendant lequel furent racontés les faits, gestes et dires mémorables de la petite fille ; puis on alla visiter le parc de la propriété la plus importante du pays, cueillir des muguets et des aubépines dans les bois ; après quoi l'on revint dîner en famille à la meilleure auberge de Livry, aux frais du professeur.

A neuf heures, le trio parisien était de retour et réintégré sur ses rails accoutumés.

A partir de ce jour, la petite Julie prit une place sérieuse dans les préoccupations journalières d'Ursule. Celle-ci entra en correspondance avec la Corsin, se chargea des achats, marqua, broda, festonna elle-même, fit plus d'une fois, comme on dit, bon marché de sa poche, se permit nombre de fantaisies, de bonnets, de rubans, de petits cols, de chemisettes, etc., se *maternisa* enfin tant et si bien, qu'un jour, Prochasson en prit de l'humeur et reprocha à sa femme de négliger ses devoirs commerciaux pour s'amuser à *brodailler des bêtises* pour l'enfant d'un *étranger* !

Ursule trouva et osa répondre que l'intérêt qu'inspirait un charmant petit être pouvait bien excuser une erreur commise à propos d'un paquet de bouts d'aile ou d'un sou de pains à cacheter.

Cette doctrine subversive ne pouvant être admise par Prochasson, il répliqua ; quelque aigreur s'ensuivit, et



le papetier se mit à prendre bêtement en grippe tout ce qui lui rappelait le souvenir de la petite Julie.

Cependant, M. Desmarais s'était habitué peu à peu à devancer l'heure du dîner, il entra dans la boutique, s'accoudait sur le comptoir et causait de sa fille avec Ursule.

Le pauvre professeur, qui vivait depuis si longtemps replié sur lui-même, trouvait un soulagement réel à ce commerce innocent. Il relut tout haut sa vie, raconta tout, son bonheur d'amant et d'époux, ses premières joies à l'espoir d'être père ; puis la catastrophe qui était venue briser sa vie, ses douleurs et toute la litanie de ses regrets, enfin sa tendresse pour sa fille, en laquelle il se résumait tout entier, ses projets et ses espérances pour son tendre et cher avenir.

Ces récits avaient toujours droit d'entrée dans le cœur d'Ursule. Sous l'empire de ses émotions, le professeur trouvait, à son insu, des formes saisissantes pour rendre ses sensations passées, une éloquence naturelle et pénétrante pour exprimer des sentiments qui n'étaient plus que des souvenirs, une poésie ardente et vraie pour peindre la dernière affection qui pût désormais occuper son cœur !

Quand Prochasson, toujours absent à ce moment de la journée, rentrait de ses courses, le discours s'arrêtait, et les deux interlocuteurs, qu'il interrompait, gardaient



un silence pensif ou se mettaient à parler de la pluie et du beau temps, comme deux amants surpris en conversation criminelle.

— Eh bien ! parce que me voilà, vous ne dites plus rien ? dit un jour Prochasson avec une jovialité laborieuse.

— Je racontais à madame, qui est assez bonne pour m'écouter, répondit le professeur, quelques faits de ma triste existence...

— Que je suis trop bête pour comprendre, moi, interrompit le papetier, moi, homme positif, commerçant, boutiquier, enfoncé dans les bouts d'aile et les pains à cacheter !

— Oh ! mon cher monsieur Prochasson, rien n'est plus loin de ma pensée que cette appréciation. Vous savez combien je vous estime, combien je suis reconnaissant...

— C'est ridicule, ce que tu dis là, monsieur Prochasson, dit Ursule, — il est certain qu'elle ne le nommait plus jamais Anatole, — viens dîner, tiens ! Ces hommes, c'est curieux comme des femmes !

A partir de ce jour, Prochasson sortit plus tôt et ne manqua plus à rentrer une heure au moins avant le dîner.

En présence du papetier, la conversation n'avait plus ce caractère d'entente et d'intimité qui en faisait le charme pour Ursule et pour le professeur. Prochasson

rompait la chaîne d'idées établie entre sa femme et son hôte, et puis il n'était pas au courant des faits, intervenait mal à propos, dialoguait simultanément avec Césaire, et mettait, à chaque instant de la partie, les articles de son commerce.

Le surlendemain de son premier retour intempestif, Prochasson, arrivé le premier, aperçut, à travers les vitres de la devanture, M. Desmarais qui se dirigeait vers la boutique.

— Voilà M. Desmarais, dit-il en observant Ursule.

Celle-ci leva les yeux, regarda vers la rue et ne répondit point.

— Est-ce qu'il vient comme ça tous les jours? reprit le papetier.

— Quelquefois, dit Ursule en rougissant légèrement.

— Il n'est pas amusant, ce brave monsieur, ajouta Prochasson. Eh bien! qu'est-ce qu'il devient donc? Il n'entre pas! Il traversait la rue! Est-ce qu'il a fondu en route?

Il ouvrit la porte et regarda au dehors.

— Je ne le vois plus! Hum! fit-il en rentrant et en attachant sur sa femme un regard pénétrant.

Ursule garda le silence, continua de broder et se piqua le doigt. Prochasson n'ajouta pas un mot et resta taciturne jusqu'à l'entrée du professeur, qui se fit cinq minutes avant l'heure du dîner.



Un certain malaise, dont personne ne se rendait compte, régna dès lors entre ces braves gens. M. Desmarais reprit instinctivement sa stricte ponctualité ; mais, dépossédé du droit d'affectueux épanchement que lui avait concédé la bonne Ursule, il s'attrista et retomba dans les pénibles banalités qu'il se croyait imposées par la politesse. Ursule s'aperçut à son tour qu'il lui manquait quelque chose, et s'abandonna à des rêveries sentimentales qui froissèrent son mari, dont l'irascibilité et la taquinerie s'accrurent de jour en jour.

M. Desmarais, le repas terminé, prenait son chapeau et remontait chez lui.

Néanmoins Prochasson n'était pas satisfait. Son esprit, à l'affût de motifs de mécontentement, s'inquiéta de n'en pas trouver. Un soir, il mit les morceaux doubles, termina son dîner le premier et sortit avant que le professeur eût quitté la table.

Il sortit, mais il n'alla pas loin et se posta à quelque distance, de l'autre côté de la rue, les yeux braqués sur la porte de la boutique.

Au bout d'une demi-heure, le professeur n'était pas sorti.

Prochasson arpenta la rue, le visage en feu, le regard sombre ; puis, n'y tenant plus, il rentra.

Ursule et M. Desmarais causaient dans l'arrière-boutique, à la place même où il les avait laissés. Ursule ra-



massait avec le bout du doigt et croquait les miettes éparses sur la table; M. Desmarais déchiquetait avec son couteau le bouchon d'une bouteille vide.

Il n'y avait, dans tout cela, rien de bien excessif! eh bien, le cœur de Prochasson bondissait dans sa poitrine, où grondaient des émotions qui lui étaient inconnues.

Pourtant le papetier se content, le professeur partit, et les deux époux restèrent seuls et silencieux dans la demi-obscurité de leur arrière-boutique, où pénétraient à peine les lueurs confuses de la fin du jour.

Que se passait-il au dedans de ces deux êtres?

Chez Ursule, des sentiments trop vagues, trop complexes et trop quintessenciés, pour qu'il lui fût possible d'en démêler la signification, qu'elle ne cherchait pas d'ailleurs.

D'assez notables changements s'étaient opérés en elle: ce n'était plus la femme compassée, placide, automatique, au regard clair, au cœur inerte, aux sens reclus que nous avons décrite; une certaine langueur pleine de mollesse et de grâce avait assoupli ses mouvements, son regard était humide, sa voix pleine de modulations, ses attitudes abandonnées; une sorte de lubrification générale, — qu'on nous permette le mot, — s'était accomplie dans toutes les facultés de cet être, jusque-là si neutre et si dénué.

On eût dit une fleur artificielle que la sève serait



venue tout à coup animer. Un mystérieux et subtil principe rendait élastique et flexible cette tige de fil de fer rigide et froide, humectait ces feuilles sèches, faisait sourdre de ces pétales empesés une coloration vivante et veloutée, tuméfiait le pistil, évoquait le parfum !

Ursule n'aimait pas M. Desmarais ! Ursule aimait l'amour ! Les récits poétiques et passionnés du professeur avaient entamé cette nature indifférente et durcie, comme le soc de la charrue entame un sol piétiné et infécond. Le sentiment maternel avait germé le premier sur ce terrain vierge : Ursule avait conçu la maternité, et, remontant de l'effet à la cause, par un travail tout latent et tout involontaire, Ursule avait conçu l'amour.

Chez Prochasson, la situation était plus simple : il était jaloux de M. Desmarais !

Il était jaloux de M. Desmarais et venait de se l'avouer à lui-même, pendant sa faction forcenée en face de sa boutique.

Maintenant, assis devant sa femme, en proie au tumulte de ses pensées inexpertes et confuses, il ne savait à quel parti s'arrêter et fractionnait douloureusement, pour en dissimuler le bruit, les soupirs qui montaient de sa poitrine gonflée. Tout bourgeois prosaïque et positif qu'il était, Prochasson fut invinciblement entraîné à faire ce que font toutes les douleurs, toujours enclines à se repaître d'elles-mêmes. Il voulut peser le prix de



ce qu'il croyait ne plus avoir. Il embrassa d'un regard convoiteux sa femme, à demi perdue dans la pénombre. La lumière obtuse de l'arrière-boutique lui déroba les effets, assez peu graves du reste, produits par l'addition de huit années sur le visage d'Ursule, il la revit jeune fille et recula ses souvenirs jusqu'au quai des Orfèvres. Alors il découvrit, avec le regard lumineux et avide de l'envie, des attraits qu'il n'avait jamais aperçus, et sentit en lui s'épanouir une à une toutes les émotions qu'il n'avait pas éprouvées. A quarante-cinq ans, Prochasson débutait dans la passion par la jalousie ! Il parcourait, par la pensée, toute cette créature, dont il était maître, avec une tension de désir incroyable, avec un sentiment d'attraction indicible. Il pensait avec rage qu'il avait eu huit ans dans ses bras, qu'il avait eu jeune fille, qu'il avait eu vierge, qu'il avait possédé cette femme, sans en avoir conscience, sans s'en apercevoir ! Il ne savait seulement pas si elle avait la jambe bien faite, si sa peau était blanche, il ne savait pas... il ne savait rien ! Et puis, sans tenir compte des invraisemblances, des impossibilités de la situation, il mettait son rival en possession plénière de tous ces charmes tardivement soupçonnés : il le voyait pressé dans les bras d'Ursule, pressé sur son cœur palpitant et méconnu, et, ne reculant pas devant les crudités du tableau, s'abîmait dans la perception d'une suprême torture ! Ici, un tel désarroi se



mit dans ses pensées, et il fut pris d'un tel crève-cœur, que des larmes âcres et chaudes jaillirent de ses yeux hébétés. Puis une fantaisie folle le prit de s'élancer sur sa femme, comme sur une proie, et de l'emporter dans sa chambre, de par sa force et son droit ! Mais déjà son âme était trop profondément atteinte pour qu'il pût se contenter du fait, il voulait la volonté ! Il ne voulait plus de pouvoirs qu'il ne tenait que de la loi, ils étaient désormais impuissants à le satisfaire s'ils ne lui étaient donnés, à nouveau, par le cœur même d'Ursule.

Prochasson, lui, ne concevait pas l'amour, il le ressentait.

Tel était l'état respectif des deux époux. Les phénomènes dont le cœur de Prochasson était le théâtre avaient mis moins de temps à s'accomplir qu'il ne nous en a fallu pour essayer d'en donner l'idée. Cependant, la nuit avait complètement envahi l'arrière-boutique. Ursule, abîmée dans ses pourpensements confus, gardait toujours l'immobilité et le silence.

Prochasson s'approcha d'elle, lui prit la main, puis, l'attirant doucement sur ses genoux :

— Ursule, lui dit-il d'une voix douce et émue, j'ai eu des idées absurdes...

— Lesquelles donc, mon ami ? demanda Ursule, que son état intérieur disposait à trouver naturelle l'action inusitée de son mari.



— Rien... c'est passé... Tu n'as pas à te plaindre de moi, dis ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est que, tout à l'heure... je ne sais pourquoi, je me suis reporté aux premiers jours de notre connaissance, et je me suis demandé si, en effet, l'existence que je t'avais faite était bien celle que peut, même raisonnablement, rêver une jeune fille.

— Oh ! que tu es bon, Anatole... Mais, est-ce que je n'ai pas l'air d'être heureuse ?

La voix d'Ursule, suivant une progression décroissante, avait si faiblement prononcé ces derniers mots, qu'ils semblaient plutôt appartenir à sa rêverie qu'à sa conversation. Un court silence s'ensuivit, pendant lequel Prochasson serra, sans rien dire, sa femme contre son cœur.

— Ursule, dit-il d'une voix étouffée et tremblante, tu verras !... Mon Ursule, murmura-t-il encore avec un trouble étrange, et, cherchant les lèvres de la jeune femme, il y mit un baiser d'amant.

De ce moment, l'humeur du papetier changea, il parut animé d'une vie nouvelle, il devint gai, loquace, sémillant, il refit bon visage à M. Desmarais qui, se trouvant plus à l'aise, se relâcha de sa réserve et reprit des allures dont Prochasson ne s'épouvanta plus. Ursule l'appela Anatole devant le professeur, ce dont il ne se



sentit pas d'aise, elle répondit à ses regards par des regards pleins d'un pudique embarras qui le charmait, enfin l'équilibre était rétabli dans la boutique, et le jeu normal de ces fluides subtils et mystérieux, qui sont si peu connus et qui sont les grandes forces de l'humanité, s'accomplit dans une calme plénitude.

Trois semaines environ après cette soirée, Ursule se trouva un jour mal à l'aise, on n'y prit d'abord pas trop garde, mais l'indisposition persista et se répéta chaque jour. Des maux de cœur, des dégoûts, de singuliers caprices d'estomac caractérisaient l'état de la malade. On fit venir un médecin qui déclara, en riant beaucoup de la naïve inquiétude de ses clients, que madame Prochasson était tout simplement enceinte.

A cette nouvelle, Ursule, qui subissait une surexcitation nerveuse assez ordinaire dans les premiers temps d'une grossesse, se jeta, en fondant en larmes, au cou de son mari, qui, tout ahuri de la brusque annonce d'un pareil événement, était hors d'état de démêler les idées contradictoires dont son esprit borné se trouvait assailli.

Il n'en pouvait croire ses oreilles, et regardait sa femme comme s'il eût cru jusque-là que les enfants venaient sous les choux.

Et comme il trahissait par ses paroles son grotesque étonnement devant M. Desmarais, celui-ci, qui n'était



ni railleur, ni caustique, ne put s'empêcher de sourire, en se rappelant les paroles d'Horace : *Et illitterati num minus*, etc.

Cependant, comme il n'est chose si merveilleuse qui n'en arrive, par l'habitude, à nous étonner de moins en moins, l'ébahissement du papetier se calma. La satisfaction d'Ursule lui parut si franche, qu'il en fut touché, et peut-être le bonheur et la sérénité étaient-ils pour jamais rentrés dans cette maison, sans un incident futile et misérable, qui rouvrit la porte à la fatalité.

Madame Prochasson possédait un couple de canaris auquel, depuis plusieurs mois, elle s'efforçait en vain d'arracher une couvée. Une jolie petite corbeille capitonnée occupait un des coins de la cage, qu'on avait parsemée de mousse et de petit foin ; la nourriture la plus chaude avait été prodiguée, mais inutilement. Le sucre, les biscuits, les vers de farine se consumaient, les deux oiseaux voletaient, gloussant à petits cris, battant de l'aile, colportant des brins de mousse : on se blottissait dans le nid en ébouriffant ses plumes, on se becquetait tendrement sous des bosquets de mouton, on se poursuivait pour disparaître derrière des massifs de seneçon et de plantain, en fin de compte, nul résultat, point d'œufs au panier !

— Est-ce drôle, dit un jour Ursule, que ces deux oiseaux ne fassent pas de petits ?



— Patience ! répondit en riant Prochasson, nous avons bien été huit ans, nous ! Il n'y a pas de quoi rougir, ma bonne. Tiens ! mais, au fait, j'ai un Buffon là-haut, dans ma bibliothèque, il doit parler des serins, il faut que je voie cela.

Et il monta querir le volume, qu'après d'inintelligentes recherches il finit par découvrir, et qu'il rapporta tout triomphant.

Il parcourait gaillardement des yeux l'article amoureusement consacré par le naturaliste au « musicien de la chambre, » tout à coup son regard s'arrête fixe, atterré, son visage devient blême, des gouttelettes de sueur froide perlent sur son front foudroyé.

Voici ce qu'il venait de lire dans une note annexée à l'article, et où se trouvait relaté un cas tout semblable à celui qui motivait les recherches du malheureux papetier :

« Voyant l'inutilité de ma persistance, disait l'auteur de la note, je me décidai à prononcer la séparation entre ces stériles époux : j'appariai avec une autre serine le mâle, qui mourut par accident au bout de quelques jours, et je mis la femelle, qui était panachée, avec un serin jaune de Hollande. Quoique l'année fût fort avancée déjà, j'obtins une couvée qui réussit parfaitement, l'année suivante j'en eus deux : le changement de mâle avait suffi pour déterminer la fécondité, etc. »



C'en était fait ! le doute, l'horrible doute rentrait dans le cœur de Prochasson.

— Eh bien, dit Ursule, ma pauvre serine est-elle condamnée ?

— Non, répondit Prochasson d'un air sombre, c'est le mari. Il faut lui en donner un autre, ajouta-t-il avec un ricanement forcé.

— Comment cela ?

— Lis !

— Tiens ! dit la pauvre femme, après avoir lu la page que son mari lui indiquait d'un doigt frémissant, comme c'est singulier ! Il faudra essayer : je proposerai un échange à mademoiselle Aubert, qui a des serins de toutes les façons.

Prochasson ne répondit point, il remonta le livre et sortit ! Mais ce ne fut pas pour s'occuper d'affaires : il marcha, marcha devant lui, sans voir, sans entendre, sans penser. Il y avait des instants où la circulation s'arrêtait en lui, il devenait pâle, ses jambes tremblantes se dérobaient sous le poids de son corps, il se sentait défaillir ; puis son cœur, un instant immobile, s'ébranlait sous une brusque et violente commotion, précipitait ses battements irréguliers, et des vagues de sang montaient gonfler les jugulaires, empourprer le visage, injecter les yeux du malheureux papetier.

A un certain moment, il s'aperçut qu'il se trouvait au



jardin des Plantes et qu'il faisait presque nuit. Il se hâta de gagner la grille ouverte en face du pont d'Austerlitz, se jeta dans un cabriolet, et se fit conduire chez lui. Il avait une idée.

Prochasson n'était pas inventif, son idée était usée jusqu'à la corde, vieille comme le monde, d'une finesse de Gribouille, connue depuis qu'il y a des maris trompés; mais, il faut le dire, malgré cela, elle a presque toujours réussi... à produire une catastrophe quelconque.

Prochasson annonça à sa femme, inquiète de son retard, et que *raisonnait* M. Desmarais, qu'une affaire des plus importantes le forcerait à partir le lendemain matin pour Orléans, où il resterait au moins quarante-huit heures.

En effet, le lendemain, le papetier embrassa sa femme, serra *cordialement* la main au professeur, et se jeta dans une voiture en criant hautement au cocher :

— A la gare du chemin de fer d'Orléans!

Deux heures après ce départ, M. Desmarais montait dans une voiture du *Plat d'étain* et partait pour Livry. Les traits du professeur étaient bouleversés, ses yeux pleins de larmes, et sa hâte d'arriver se manifestait par une irascibilité qui ne lui était pas habituelle.

Il manquait son cours du collège. Au moment où il s'y rendait, un homme, venu par la voiture du messenger



de la poste, lui avait remis une lettre de la Corsin, et M. Desmarais, sans plus ample informé, sans rentrer chez lui, sans envoyer prévenir à Louis le Grand, s'élança tel qu'il était vers l'impasse de la Planchette, et frêta à son compte un cabriolet d'osier, attelé d'un gros cheval de trait qui partit au grand trot pour Livry.

Empressement inutile ! Julie était morte de la veille, enlevée en douze heures par une congestion cérébrale.

Quand le professeur entra chez la Corsin, il se précipita, haletant, sur sa fille. La tendre créature était étendue, rigide et froide, dans son petit berceau, taché du sang de quelques sangsues qu'on avait tardivement appliquées aux oreilles. Ce pauvre petit visage avait la transparence de la cire, les paupières violacées recouvraient incomplètement les yeux convulsés, dont on voyait le globe blanc sous la pénombre des cils, la bouche était entr'ouverte, le front et le nez d'un blanc mat, faisaient paraître bleuâtres et terreuses les chairs environnantes. Julie était couronnée de roses blanches. Une chandelle brûlait avec un grand lumignon dans un flambeau de cuivre posé à la tête du berceau sur une chaise. A côté du flambeau, une assiette creuse pleine d'eau bénite, où trempait un rameau de buis. Dans un coin, des linges ensanglantés et des cataplasmes de farine de moutarde, dont l'odeur se mêlait à celle de la coriandre et des aromates qu'on avait brûlés.



Le jour était avancé déjà quand l'inhumation se fit. Après avoir entendu tomber la terre sur les planches du cercueil qui renfermait tout son cœur, le professeur se sauva, plutôt qu'il ne partit, et courut se perdre dans les bois. Il faisait nuit close quand, après avoir erré à l'aventure, M. Desmarais déboucha sur la route de Paris. Il la suivit à pas lents, s'arrêtant de temps à autre pour s'asseoir et pleurer dans un fossé, au bord du chemin. A onze heures, il arrivait rue Saint-Martin.

Le malheureux était tellement fatigué du mutisme de sa douleur et de sa solitude, qu'il courut dès qu'il aperçut la maison du papetier. Césaire mettait le dernier volet de la boutique. Madame Prochasson était dans sa chambre.

— Ah ! dit Césaire, qu'êtes-vous donc devenu depuis ce matin ?

— Morte ! répondit le professeur d'une voix étouffée. Et, ne sachant ce qu'il faisait, il franchit le magasin, grimpa l'escalier et tomba épuisé sur un fauteuil, dans la chambre où Ursule commençait à se déshabiller, en répétant, avec des yeux sans regards :

— Morte ! chère madame, morte ! morte !

— Faut-il fermer, madame ? cria Césaire.

— Oui, répondit à mi-voix Ursule en s'avancant sur l'escalier, M. Desmarais s'en ira par le carré.

— Qui donc qu'est morte, madame ?

— Pauvre homme ! sa fille !



Césaire alla se coucher.

Ursule rentra. Le professeur n'avait pas changé d'attitude.

Au moment où la porte de l'allée se refermait sur Césaire qui montait à son grabat, un homme s'arrêta devant cette porte. Il parut se consulter un moment, puis il tira un passe-partout de sa poche et l'introduisit dans la serrure en disant d'un air mélodramatique et résolu :

— Allons !

C'était Prochasson. Il monta l'escalier à pas de loup et fit une pause sur le palier du premier avant de s'approcher de la porte qui communiquait à sa chambre à coucher, puis il s'avança vers cette porte et y appliqua son oreille ; mais les battements de son cœur et de ses artères l'empêchaient d'entendre.

— Ma tête éclate ! murmura-t-il tout bas.

Il se recueillit et écouta de nouveau.

— Chère créature aimée, disait une voix qu'il reconnut pour être celle de M. Desmarais, sans toi la vie m'est impossible ! Non, chère pensée de mon cœur, cher amour de mon âme, je ne veux pas de la vie sans toi, je meurs sans ta tendresse, je l'ai lue dans tes yeux adorés, je l'ai sentie dans la douce étreinte de tes bras chéris !... Oh ! je t'aime ! je t'aime ! Je t'aimerai jusqu' dans le néant et la mort !

Un silence suivit. Un carillon funèbre tintait dans les



oreilles du papetier. Il appliqua son œil effaré au trou de la serrure et aperçut le professeur, assis devant Ursule en toilette de nuit. La tête du malheureux reposait sur les genoux de la jeune femme, dont il tenait les mains appliquées sur son visage. Ursule pleurait.

Prochasson prit sa clef pour entrer, mais ses yeux se troublèrent, son cœur fit un bond monstrueux, ses jambes fléchirent, et il s'affaissa, comme un homme ivre, contre la porte, en poussant un gémissement sourd.

— Mon Dieu ! dit Ursule en se levant, n'avez-vous pas entendu, là ?

Une plainte suprême s'échappa de la poitrine opprimée de Prochasson.

Ursule courut à la porte, l'ouvrit et aperçut le corps inanimé de son mari étendu en travers du seuil.

M. Desmarais le traîna dans la chambre, on défit ses vêtements, on ouvrit la fenêtre, on l'inonda de vinaigre, on lui jeta de l'eau au visage, rien n'y fit : la face était rouge et tuméfiée. On sonna Césaire, M. Desmarais courut chez un médecin du voisinage qu'il ramena avec lui. Une saignée fut pratiquée sans succès, on appliqua des sinapismes, des moxas ! Tout fut impuissant. Prochasson était mort !

Il avait été frappé d'une apoplexie foudroyante !

M. Desmarais est aujourd'hui recteur d'une académie de



province, Ursule tient toujours le magasin du *Papyrus*, au-dessus duquel on peut lire : VEUVE PROCHASSON ET FILS.

Mais ni la papetière, ni le professeur ne surent jamais la cause de la mort de Prochasson. Innocents l'un et l'autre, ils ne purent soupçonner l'origine du désastre, et le drame dont cette catastrophe fut le dénouement demeura pour jamais enfoui dans l'inconnu.

Tous les germes en sont contenus dans notre épigraphe. Quelque chose d'analogue au fait purement physique qu'elle constate s'était passé chez les époux Prochasson. Leurs natures immobiles avaient longtemps affronté les causes déterminantes d'un effet normal sans que l'effet s'accomplît. Un choc avait eu lieu : l'amour s'était brusquement révélé, suscité chez l'un par une passion violente et perturbatrice, la jalousie ; chez l'autre, par une aspiration intense, l'appétit de la maternité ; et c'est alors seulement qu'Ursule avait conçu ! Sans que la pauvre femme eût manqué à ses devoirs, même en pensée, l'expérience citée par Buffon s'était réalisée ; car le soir où Prochasson éperdu avait pris Ursule sur ses genoux, pour imprimer sur ses lèvres son baiser passionné, non, ce n'étaient plus le même homme ni la même femme que nous avons vus au commencement de cette histoire, c'étaient deux êtres nouveaux, célébrant des noces nouvelles !

---



# LE CADET DE CAUMONT

ESQUISSE DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

---

Madame de Sévigné prétend que la Fortune, qui est une grande folle, n'en a jamais donné tant de preuves que dans la vie du marquis de Puyguilhem, — le marquis de Puyguilhem, grain de mil un jour tombé de Gascogne sur le sol luxuriant de l'hôtel de Soissons, et qu'on nomma bientôt Antonin Nompar de Caumont, comte de Lauzun, en attendant qu'il fût duc et cousin du roi de France.

Notre envie naturelle pour tout ce qui nous dépasse nous a fait inventer cette fiction de la Fortune. Il nous semble si dur de reconnaître le mérite des autres ! Il fallait bien imaginer la Fortune, en manière de transac-



tion, pour ménager notre orgueil blessé. La Fortune, c'est le magnétisme qu'on exerce sur les hommes et sur les choses : on porte la Fortune en soi !

Un soir du commencement de ce grand dix-septième siècle, la Fortune, habillée en marquis de Puyguilhem, prit le bras du comte de Guiche et vint danser chez la nièce d'un cardinal, où dansait aussi un jeune homme qui se trouvait être roi de France, et qu'on appelait Louis XIV : le jeune marquis plut au jeune roi, qui lui montra ses joujoux et en fit son *copin*. Un autre eût prêté quelques pistoles à ce cadet de Gascogne : le jeune Louis XIV donna à Puyguilhem le gouvernement du Berry et une compagnie de cent gentilshommes à bec de corbin, qui fut la dernière. — Puis le marquis débaucha son royal compagnon. On grimpa sur les toits et l'on courut sur les gouttières pour aller chez les filles d'honneur. Le roi descendit dans la chambre de mademoiselle d'Houdancourt, le marquis chez deux sœurs, mesdemoiselles de Nemours, dont l'une devint reine de Portugal.

Un beau matin que le marquis secouait ses *canons* et ajustait ses rosettes, il se prit à rêver un galant uniforme, — le roi était fanatique de beaux habits, — un uniforme sans pareil ! Mais comment, pourquoi, à quel titre s'en parer ? Puyguilhem hésite, rumine, tout en s'amusant à crever les yeux à un médaillon de sa cousine de Valentinois... Tout à coup, Puyguilhem se frappe



le front, il vient d'inventer quatre régiments de *dragons* !

Hommes et chevaux semblent sortir de terre tout équipés, tout vêtus ; Puyguilhem crée et organise en maître. Au bout de deux mois, les quatre régiments paradaient à Versailles. Le roi était subjugué, les vieux généraux confondus, Louvois écumait comme s'il eût assisté à une victoire de Turenne.

Puyguilhem connaissait à fond son Louis XIV, ce grand acteur de majesté, comme disait un ambassadeur d'Angleterre, et le marquis fut le seul, peut-être, de la cour de France, qui vit parfois sortir l'oreille de l'homme par quelque accroc fait à la peau du roi.

Il ne figurait si brillamment aux quadrilles de la cour, il ne s'était fait connaisseur en pierreries, en parfums, en étoffes, il ne s'était fait futile et vain, que pour pouvoir céder quelquefois impunément aux inspirations chaleureuses de son cœur. Il n'y céda même que trop souvent. Aigri par les mesquines taquineries des envieux de sa folle renommée, il ne sut pas toujours résister à la folle tentation de donner des gages de sa valeur réelle : chose dangereuse à la cour. Il n'avait que des envieux, dès lors il eut d'implacables ennemis, et les plus grands personnages commencèrent à s'occuper d'un homme dont les femmes, — mais toutes les femmes de la cour, il est vrai, — avaient seules eu, jusque-là, grand souci.

Le roi l'avait nommé colonel par caprice, en nargue



de Louvois, le même soir qu'il fit une duchesse de la Vallière, en nargue de la reine et de sa coterie. — Lauzun voulut le baptême du feu. Il partit pour l'armée. La cour parut vide : les hommes se battaient les flancs pour être amusants et semblaient stupides, les femmes poussaient d'énormes et langoureux soupirs, le grand Louis s'ennuyait et pestait de se sentir ennuyeux. Enfin, on parlait tant des prouesses de Lauzun, qu'un ami lui écrivit : « Ne soyez point si brave, et si c'est la guerre qu'il vous faut, revenez, vous la pourrez faire sans quitter la cour. »

Lauzun revint. La charge de grand maître de l'artillerie, que le roi lui avait promise, était vacante. Il la demande ; on le promène. Lauzun surprend des airs singuliers, voit qu'on chuchote et qu'on intrigue ; il va trouver la Montespan qui avait succédé à la pauvre Louise, et dont les trop chaudes promesses éveillent sa défiance et ses craintes. Il veut à tout prix savoir à quoi s'en tenir, et ne recule pas devant le plus hardi moyen. Il séduit une chambrière et se fait cacher sous le lit même de la maîtresse du roi. Quel trou, bon Dieu ! fait à la peau du grand monarque !

Le soir, il offre galamment son bras à la marquise, qui l'accepte en souriant de la manière la plus aimable ; puis, il se penche à son oreille et lui redit, mot pour mot, la tendre et intime conversation qu'il avait entendue



à plat ventre, et dans laquelle on l'endommageait fort. Athénaïs n'avait plus qu'à s'évanouir ; c'est ce qu'elle fit.

Pour déconcerter par une brusquerie les événements préparés, Lauzun, le lendemain, court sommer le roi de tenir sa promesse. Louis refuse, Lauzun brise son épée et déclare qu'il ne veut plus servir un prince qui lui manque si vilainement de parole. Le grand roi, hors des gonds, lève sa canne... et la jette par la fenêtre, pour ne pas frapper un gentilhomme.

A quelques jours de là, M. de Rochefort écrouait Lauzun à la Bastille.

Louis ne tarda pas à être honteux de sa rigueur ; le vide laissé par Lauzun lui était encore plus désagréable que ses succès : il le rappela. Lauzun fit de la coquetterie et finit par consentir à sortir de prison, avec la charge de capitaine des gardes.

Son premier acte, dans cette fonction, fut l'arrestation du chevalier de Lorraine : le mignon de MONSIEUR l'alla remplacer à la Bastille. Ce début ne plut pas à Lauzun et le rendit superstitieux.

Sa détention, du reste, quoique fort courte, l'avait vivement frappé ; il avait parfois des absences et se prenait tout à coup à rêver. Sa raillerie était plus âcre, et, bien que jouissant pour tout le monde de la faveur du roi, il commençait à se défier de ce cœur cartilagineux, et scrutait, palpait, auscultait, avec une circonspection



patiente et implacable, toute la personne postiche de ce monarque, chez lequel tout sentiment humain disparaissait sous l'épaisse croûte de majesté qui lui servait d'enveloppe.

L'habileté de Lauzun fut extrême ; sa conduite, durant l'année qui suivit sa sortie de prison, fut un chef-d'œuvre. Pas un fait, pas un mot qui pût être suspect au prince. Se constituant au contraire, envers et contre tous, son défenseur ardent, son admirateur, son ami, il ne présenta pas un instant le flanc à ceux qui voulaient le frapper. Louis XIV était roi jusque dans sa ruelle : Lauzun ne dédaigna pas d'imiter un pareil soin, voyant que cela réussissait si bien à son maître, et il fut cour-tisan jusque sur son oreiller.

Or, il advint, vers ce temps-là, que Sa Majesté eut envie de visiter ses bonnes villes de Flandre. Elle voulut emmener toute la cour. Toutes les femmes, tous les carrosses, tout le velours, tout le satin, toute la dentelle, toutes les dorures furent mis en réquisition. Lauzun se fit faire un habit qui lui coûta soixante mille livres ! Le roi n'était pas homme à tenir devant une pareille preuve de compétence en art militaire, et Lauzun fut fait lieutenant général.

En somme, on allait tout bonnement embarquer MADAME pour l'Angleterre, où elle devait négocier la destruction de la Hollande.



Les Anglais ne pouvaient plus dormir ou avaient d'affreux cauchemars, quand ils pensaient à la puissance maritime des Hollandais, ces marchands de harengs et de fromages, qui beaugeaient comme des amphibies, un pied dans leurs alluvions glacées du Zuiderzée, et l'autre dans les tièdes marais du Gange, avec l'Afrique entre les jambes.

Le très-haut, très-puissant et très-profond Louis pensa que rien ne pouvait être plus grand et plus utile à la France que de rendre les douceurs du sommeil aux Anglais.

Il fallait, en effet, se hâter de donner des éléments de force et de prospérité à une nation avide, menaçante et inaccessible, en ruinant son contre-poids naturel, la Hollande, un tout petit peuple qui n'était point du tout belliqueux et qu'on avait toujours au bout du canon.

Le grand roi se monta la tête.

Le vent du nord apportait à ses augustes narines des odeurs de saumure à faire dresser ses *trente onces* de cheveux, et il restait des semaines entières sans jeter de pain aux poissons rouges de ses bassins, en haine des harengs et des morues de l'Océan. Sa Majesté ne se doutait pas que la république aquatique ferait le plongeon comme les castors, et que, rompant ses digues et ses écluses, elle n'offrirait que de l'eau aux grandissimes coups d'épée du conquérant déçu.



Mais il s'agit bien, en vérité, des Witt et des Ruyter, il s'agit... Allons, parlez, marquise épistolière, montrez ce que vous écriviez le 15 décembre 1670. Il s'agit, disiez-vous, de « la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusque aujourd'hui ; d'une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; d'une chose qui se fera dimanche, où tous ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; d'une chose qui se fera dimanche, *et qui ne sera peut-être pas faite lundi* : M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre... devinez qui ? Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle... mademoiselle de... mademoiselle... devinez le nom ! Il épouse mademoiselle, ma foi, par ma foi, ma foi jurée ! **MADemoisELLE ! LA GRANDE MADemoisELLE, MADemoisELLE**, fille de feu **MONSIEUR ! MADemoisELLE**, petite-fille de Henri IV ! mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, **MADemoisELLE**, cousine germaine du roi ! **MADemoisELLE**, destinée au trône ! **MADemoisELLE**, le seul parti de France qui fût digne de **MONSIEUR ! »**

Ce fut un coup de tonnerre dans un ciel serein !



Ce qu'il y avait de plus joli, et on le savait, c'est que c'était Lauzun qui s'était fait demander en mariage par la noble princesse. Ce plan-là valait bien celui de la destruction de la Hollande.

La cour resta quelque temps frappée de stupeur, puis les jambes et les langues se délièrent. Le premier cri des amis fut : « Hâtez-vous ! » Louis XIV, lui-même, le dit à MADEMOISELLE. Quant aux ennemis, leur silence fut si funèbre, leurs regards si farouches, que le brave Colbert fit conseiller à Lauzun de ne pas sortir seul le soir.

MADemoiselle fit bien les choses : elle aimait ! Elle donna pour épingles quatre principautés estimées vingt-deux millions, et Lauzun s'appela duc de Montpensier pendant vingt-quatre heures !

Malheureusement, la joie extrême de Lauzun le pousse à une réaction fatale d'indifférence et de lenteur, et il n'est que trop bien secondé par les procureurs et les scribes, qui dépensent un temps scandaleux à la confection de leurs actes et de leurs contrats. Pendant ce temps-là, l'éblouissement causé par cet éclair se dissipe. La reine, qui ne se mêlait jamais de rien, se met en campagne, et le parti des *barbons*, qui haïssait Lauzun, envoie au roi ses députés. MONSIEUR parle fortement à Sa Majesté, et M. le prince déclare qu'il ira au mariage du cadet de Caumont et qu'il lui cassera la tête en sortant d'un coup de pistolet. Enfin, pour comble, la vieille



Carignan va cancaner chez la Montespan, dont on espérait la neutralité, et lui monte si bien la cervelle qu'Athénaïs se charge de porter le dernier coup au monarque ébranlé.

Le soir même, la permission du roi fut retirée!

MADemoiselle n'en voulut rien croire et courut se jeter aux genoux de son royal cousin. Louis la releva avec grâce, s'attendrit et parvint même à trouver une larme, — la pauvre princesse crut un instant avoir vaincu; — mais le grand roi se redressant et tendant le jarret, comme pour une entrée de ballet, retrouva soudain toute sa majesté, et se contenta, pour congédier sa cousine, de confirmer sèchement sa défense.

Lauzun reçut dignement le coup, et n'en fit pas moins hardi et bon visage à la cour. Mais MADemoiselle se mit au lit et reçut des visites comme une veuve, éclatant en sanglots à chaque nouvel arrivant: « Hélas! hélas! disait-elle à ses intimes amies en pleurant à chaudes larmes et en montrant l'espace qui restait vide auprès d'elle, il serait là! il serait là! »

Ces regrets étaient trop vifs chez une fille de quarante ans pour que l'espace restât longtemps vide, et en effet, quelques jours plus tard, Lauzun en personne l'occupait. Le cadet de Gascogne avait secrètement épousé MADemoiselle d'Orléans: il était entré dans la famille royale de France! il était cousin de Louis XIV!



Au commencement de décembre de cette même année 1671, les lourdes portes du château fort de Pignerol crièrent sur leurs gonds massifs et s'ouvrirent pour laisser passage à une chaise de poste escortée par la maréchaussée. Un jeune gentilhomme descendit de cette chaise et suivit deux hommes qui l'attendaient : l'un de ces hommes était le gouverneur, et l'autre le porte-clefs du château de Pignerol.

Parvenus tous trois dans une espèce de cul-de-basse-fosse :

— C'est ici, dit laconiquement M. le gouverneur.

— *Per omnia secula seculorum !* dit d'un air pénétré le gentilhomme.

— *Amen !* répondit sérieusement le geôlier.

Et la porte se referma.

Ce gentilhomme, c'était Lauzun. Le roi avait tout appris, et il ne voulait pas qu'on se fit son cousin malgré lui.

On trouva chez Lauzun plusieurs cassettes pleines d'épîtres amoureuses que le grand roi s'amusa à parcourir, et ce ne fut pas toujours sans dépit ; car il compara maintes fois, malgré lui, les dates des succès de Lauzun à celles de ses échecs personnels, ou du moins à la durée des résistances qu'il avait éprouvées, et, par contre, les instants précis de ses triomphes royaux aux époques de rupture de son sujet. Pauvre Lauzun, quel-



ques-uns de ces tendres billets te valurent peut-être, à eux seuls, ces dix rudes années passées à la prison d'État de Pignerol ! Plus de cent miniatures des plus belles et des plus nobles dames de la cour étaient avec ces lettres, ainsi que des cheveux de toutes nuances, tressés, nattés, étiquetés... Il y en avait de quoi faire vingt perruques au grand roi !

Louis XIV fut inflexible, — il brillait fort de ce côté, — et ne consentit à parlementer que lorsqu'il fut sûr que MADEMOISELLE était prête à tous les sacrifices pour délivrer son mari. Il daigna demander pour rançon les principautés d'Eu, d'Aumale et de Dombes, au bénéfice de M. le duc du Maine, fils doublement adultérin de la Montespan et de Sa Majesté ; mais il fallait, pour conclure le marché, le consentement de Lauzun, que cette honteuse spéculation exaspéra. Il dut céder pourtant, sous peine de passer toute sa vie en chartre privée, et le bâtard eut pour dot la fortune et la jeunesse, la chair, le sang du gentilhomme.

Lauzun gagna sa liberté, mais ne gagna que cela ; car il resta exilé de la cour. Les souffrances et les ennuis de la prison l'avaient singulièrement dégrisé à l'endroit de sa noble épouse. Ce qu'il lui devait de plus clair, en réalité, c'était ses dix années de détention dans une prison d'État : cela constituait un triste apanage. Il y avait pour correctif Thiers et Châtellerauld à la vérité ;



mais dix mortelles années passées entre des pierres humides, derrière des grilles et des verrous ! dix années ! dix années de vie et de jeunesse ! de la vie et de la jeunesse de Lauzun !

Avec la liberté, il retrouva sa femme, et sa femme avait cinquante ans !

Cette femme était princesse du sang, pouvait passer pour bienfaitrice, et se croyait des droits colossaux !

Que de femmes sont insupportables avec moins d'éléments pour l'être !

Lauzun se fit le plus rare possible. Il en résulta d'affreuses scènes de jalousie. MADEMOISELLE était aigre : elle injuria, égratigna son mari, qui perdit patience et qui, dit-on, souffleta sa noble moitié. C'était bien naturel ! Cependant

*Le faux peut quelquefois être fort vraisemblable,*

et nous n'oserions garantir le fait.

Enfin, Lauzun partit pour l'Angleterre, et s'attacha noblement à la cause désespérée de Jacques II, après s'être attaché à la personne charmante de sa femme, la belle Marie de Modène. Il resta fidèle au malheureux roi, lorsque tout le monde l'abandonnait et le trahissait, et il fut chargé par lui d'amener en France la reine et le prince de Galles. Cette mission, dont il s'acquitta



heureusement, lui valut sa rentrée à la cour, ce qui fit dire à un contemporain « qu'il avait trouvé le chemin de Versailles en passant par Londres. » Lauzun rentra complètement en grâce, reçut de Jacques l'ordre de la Jarretière, qui lui fut pompeusement conféré à Notre-Dame, et de Louis XIV le titre de duc, régulièrement *vérifié* !

Plus que jamais railleur, et tout à fait sceptique, depuis sa détention, il ne se priva, comme par le passé, d'aucun malin tour, d'aucune raillerie, d'aucune bonne ou courageuse action. Cependant, quoiqu'il fût fort mal avec sa femme et qu'il ne la vît plus depuis plusieurs années, il n'en parla jamais qu'avec la plus grande réserve et les plus grands égards. Lorsqu'elle mourut, il parut à la cour en grand deuil, ce que beaucoup trouvèrent un sujet de scandale. Ce n'était qu'une hardie protestation dont Louis voulut bien ne pas s'apercevoir. La Montespan n'était plus là, il avait pour concubine la veuve du cul-de-jatte, et il était trop occupé à tuer des huguenots pour se formaliser de l'incartade d'un catholique.

A quelque temps de là, Lauzun épousa la fille du maréchal de Lorges, belle-sœur du duc de Saint-Simon. Ce fut un assez triste mariage, et Lauzun, qui n'était point fait pour un pareil état, vécut bientôt séparé de sa femme.



Cependant, le grand astre était à son déclin. Peu à peu la cour était devenue vide et silencieuse. Ce grand palais, si rempli de splendeurs et de fêtes, était maintenant plein d'échos ! Louis, après avoir eu jusqu'à quatre cent mille hommes sous les armes, ne pouvait plus trouver de soldats. Nous avions des colonels au maillot, et nos généraux se laissaient prendre dans leur lit. Il y avait eu la guerre des Cévennes, il y avait eu la disette : les laquais de Louis XIV avaient mendié à la porte de Versailles, et la pieuse maîtresse du grand roi avait mangé du pain bis. Le peuple était écrasé d'impôts et se révoltait. Les finances étaient épuisées : on ne trouvait plus à emprunter à quatre cents pour cent. La dette montait à trois milliards !

Les enfants de France étaient morts, Colbert était mort, Louvois était mort ; Boileau, Racine, la Fontaine, Bossuet étaient morts, madame de Sévigné aussi ; toutes nos gloires s'éteignaient une à une ; Louis XIV se mourait et la royauté avec lui ; comme les femmes de l'Inde, il semblait qu'elle ne voulût point survivre à son époux.

La France se resserrait dans ses limites sans rien perdre de ses provinces, il est vrai ; mais elle sacrifiait ses colonies et démolissait Dunkerque, la ville de Jean Bart ! On demandait pour cette démolition deux millions quatre cent mille livres. L'Angleterre fit son premier pas dans la Méditerranée : elle s'installa à Gibraltar et



à Minorque, et ruina notre commerce maritime en nous imposant un traité désavantageux.

Dans tout ceci, Lauzun ne paraît guère. Que vouliez-vous qu'il fît dans ces décombres? Qu'il mourût? Il n'en fit rien et survécut plus de huit ans à son maître. Il laissa le vieux roi s'en aller tout seul à Saint-Denis, sans cortège et sans pompe, et chercha le bonheur dans le bien-être, sans se priver, pourtant, de donner au régent et à son entour quelques coups de sa patte de lion.

Un jour qu'il recommandait chaudement au régent l'évêque de Marseille dont le dévouement pendant la peste avait été admirable, et qu'il faisait valoir avec enthousiasme le zèle courageux, l'abnégation absolue du prélat, le régent l'interrompit et le refusa net.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit Lauzun, une autre fois sans doute il fera mieux.

Il avait, du reste, plus que jamais ses coudées franches, et il était devenu le parangon de la jeunesse de cet âge. Il n'avait, en effet, rien perdu de ses habitudes et de ses facultés. Toujours très-obligé et libéral envers ses amis, qui étaient rares, ou envers les nécessiteux, il était toujours redouté des méchants et des imbéciles, et savait mettre constamment les rieurs de son côté.

On ne savait sur quoi le plaisanter. Il n'y avait que son âge qui commençait à être ridicule; mais il le portait à confondre, et puis il avait si bien tout fait pour



n'y point arriver ! La galanterie dont il avait tant usé lui dura fort longtemps, à déconcerter les jeunes. Il avait quatre-vingt-dix ans, sans doute, mais il se tenait ferme sur sa petite jambe, sa toilette était irréprochable, et toute sa personne proprette et gaillarde. C'était toujours le glorieux convive d'autrefois, dînant et soupant à fond tous les jours dans la plus parfaite impunité. Avec les dehors de la délicatesse, il avait résisté à tout et ne s'était ménagé sur rien. En vérité, ce Lauzun était un prodige ! Comment ! mais six mois avant sa mort, qui arriva dans sa quatre-vingt-onzième année, est-ce qu'il ne dressait pas des chevaux au bois de Boulogne ! Le régent, en allant faire un tour en voiture à la Muette, vit le duc qui caracolait sur un poulain. Lauzun, apercevant le prince, le salua gaiement et exécuta sous ses yeux plusieurs passes avec une vigueur remarquable, et le plus galamment du monde.

Le régent n'en revenait pas.

Il mourut pourtant ; mais il eut véritablement l'air de mourir uniquement pour prouver qu'il pouvait s'en acquitter aussi mieux que tout le monde. Il mourut d'un cancer qui lui vint dans la bouche, mais qui ne l'empêcha point de prendre, jusqu'au dernier moment, un tel soin de lui-même, que tous ceux qui étaient admis auprès de son lit ne pouvaient croire que sa maladie fût sérieuse.

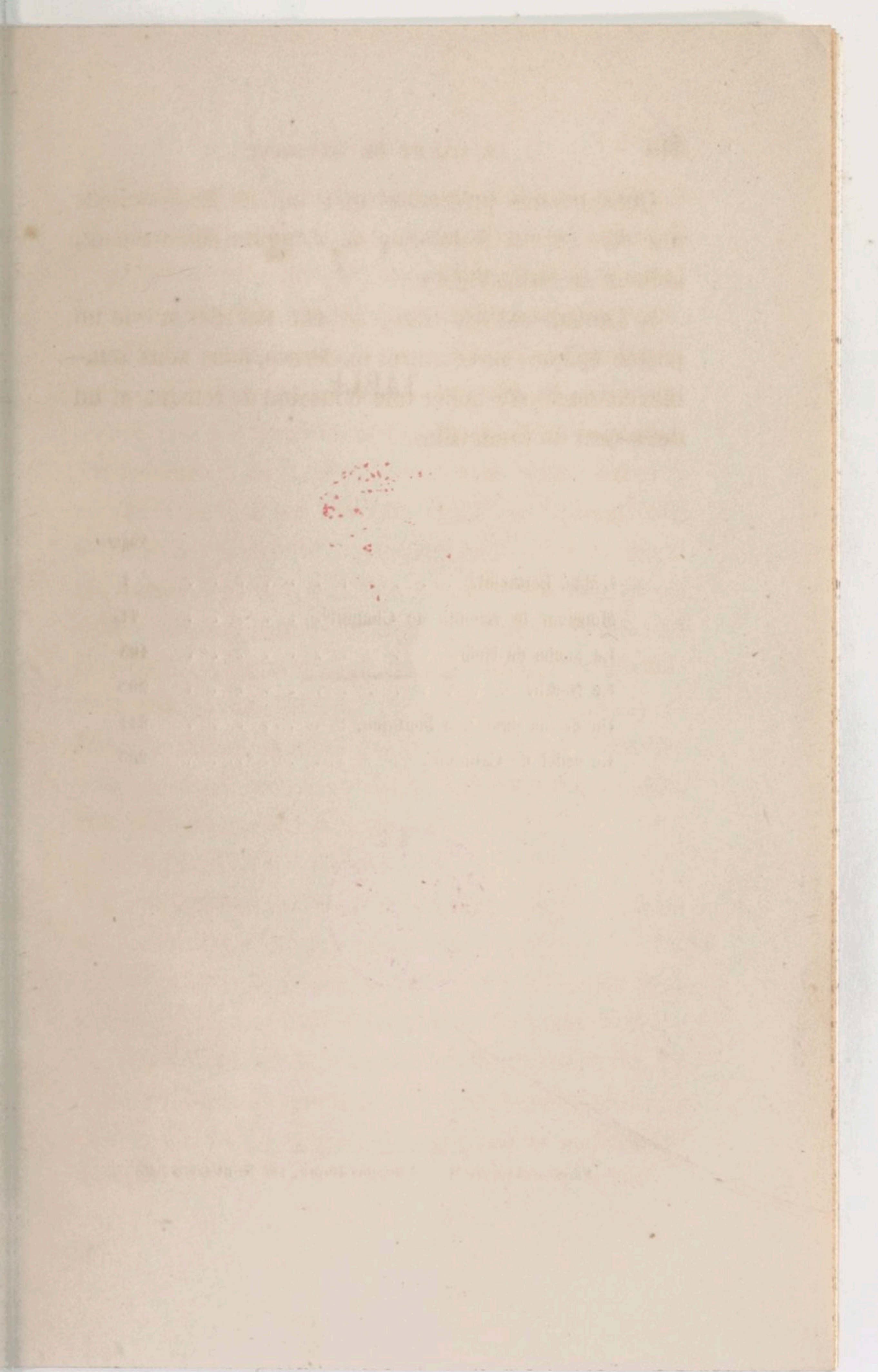


Quelques-uns prétendent qu'il eut de Mademoiselle une fille qui fut Antoinette de Caumont-Montpensier, abbesse de Saint-Valery.

Si Lauzun eût été Grec, on eût fait de sa vie un poëme épique; nous autres modernes, nous nous sommes contentés d'y tailler une douzaine de romans et un demi-cent de vaudevilles.









## TABLE

|  | Pages. |
|--|--------|
| L'abbé Berthelot. . . . .                | 1      |
| Monsieur le vicomte de Chamilly. . . . . | 71     |
| La bûche de Noël. . . . .                | 183    |
| Le Narâh. . . . .                        | 203    |
| Un drame dans une boutique. . . . .      | 241    |
| Le cadet de Caumont. . . . .             | 293    |









# COLLECTION MICHEL LÉVY

VOLUMES PARUS ET A PARAÎTRE  
Format grand in-18, à 1 franc

| A. DE LAMARTINE                     | vol. | M <sup>me</sup> É. DE GIRARDIN    | vol. | ÉMILE SOUVESTRE                 | vol. | MÉRY                                      | vol. |
|-------------------------------------|------|-----------------------------------|------|---------------------------------|------|---|------|
| Les Confidences.....                | 1    | Marguerite.....                   | 1    | Philosophe sous les toits       | 1    | Les nuits anglaises.....                  | 1    |
| Nouvelles Confidences..             | 1    | Nouvelles.....                    | 1    | Confessions d'un Ouvrier        | 1    | Une Histoire de Famille..                 | 1    |
| Teussaint Louverture... 1           |      | Le Vicomte de Launay..            | 3    | Au coin du Feu.....             | 1    | André Chénier.....                        | 1    |
| <b>THÉOPHILE GAUTIER</b>            |      | Le Marquis de Pontanges           | 1    | Scènes de la Vie intime.        | 1    | Salons et Souterrains                     |      |
| Beaux-Arts en Europe..              | 2    | Poésies complètes....             | 1    | Chroniques de la Mer... 1       |      | de Paris.....                             | 1    |
| Constantinople.....                 | 1    | Contes d'une vieille Fille        | 1    | Dans la Prairie... ..           | 1    | <b>ÉDOUARD PLOUVIER</b>                   |      |
| L'Art moderne... ..                 | 1    | <b>ÉMILE AUGIER</b>               |      | Les Clairières.....             | 1    | Les dernières Amours..                    | 1    |
| Les Grotesques. ....                | 1    | Poésies complètes....             | 1    | Scènes de la Chouannerie        | 1    | <b>GUSTAVE FLAUBERT</b>                   |      |
| <b>GEORGE SAND</b>                  |      | <b>F. PONSARD</b>                 |      | Les derniers Paysans... 1       |      | Madame Bovary... ..                       | 2    |
| Hist. de ma Vie, t. I à VI          | 6    | Études antiques.....              | 1    | Souvenirs d'un Vieillard.       | 1    | <b>CHAMPFLEURY</b>                        |      |
| Mauprat.....                        | 1    | <b>PAUL MEURICE</b>               |      | Sur la Pelouse. ....            | 1    | Les Excentriques.....                     | 1    |
| Valentine.....                      | 1    | Scènes du Foyer .....             | 1    | Les Soirées de Mendon.          | 1    | Avent. de M <sup>lle</sup> Mariette.      | 1    |
| Indiana.....                        | 1    | Les Tyrans de Village... 1        |      | Scènes et Recits des Alpes      | 1    | Le Réalisme.....                          | 1    |
| Jeanne.....                         | 1    | <b>CHARLES DE BERNARD</b>         |      | La Goutte d'eau.... ..          | 1    | Premiers Beaux Jours.                     | 1    |
| La Mare au Diable.....              | 1    | Le Nœud gordien.....              | 1    | <b>LÉON GOZLAN</b>              |      | <b>VICTOR DE LAPRADE</b>                  |      |
| La petite Fadette .....             | 1    | Gerfaut. ....                     | 1    | Les Châteaux de France.         | 2    | Psyché. ....                              | 1    |
| François le Champi.....             | 1    | Un Homme sérieux... 1             |      | Le Notaire de Chantilly.        | 1    | <b>H. B. RÉVOIL</b> (Traducteur)          |      |
| Teverino.....                       | 1    | Les Ailes d'Icare. ....           | 1    | Polydore Marasquin... 1         |      | Harems du Nouv.-Monde                     | 1    |
| Consuelo.....                       | 3    | Le Gentilhomme campa-             |      | Nuits du Père-Lachaise.         | 1    | <b>ROGER DE BEAUVOIR</b>                  |      |
| Comtesse de Rudolstadt.             | 2    | gnard .....                       | 2    | Le Dragon rouge. ....           | 1    | Chevalier de St.-Georges                  | 1    |
| André.....                          | 1    | <b>HOFFMANN</b>                   |      | <b>THÉOPHILE LAVALLÉE</b>       |      | Aventurières et Cour-                     |      |
| Horace.....                         | 1    | <i>Traduction Champfleury.</i>    |      | Histoire de Paris.....          | 2    | tisanes. ....                             | 1    |
| Jacques.....                        | 1    | Contes posthumes.....             | 1    | <b>EDGAR POE</b>                |      | Histoires cavalières....                  | 1    |
| Lettres d'un Voyageur..             | 1    | <b>ALEX. DUMAS FILS</b>           |      | <i>Traduct. Ch. Baudelaire.</i> |      | <b>GUSTAVE D'ALAUX</b>                    |      |
| <b>GÉRARD DE NERVAL</b>             |      | Aventures de 4 Femmes             | 1    | Histoires extraordinaires       | 1    | L'empereur Souloouque                     |      |
| La Bohème galante. ....             | 1    | La Vie à vingt ans ... 1          |      | Nouv. Hist. extraordin.         | 1    | et son Empire.....                        | 1    |
| Le Marquis de Fayolle..             | 1    | Antonine.....                     | 1    | <b>A. VACQUERIE</b>             |      | <b>F. VICTOR HUGO</b> (Traduct.)          |      |
| Les Filles du Feu ....              | 1    | La Dame aux Camélias.             | 1    | Profilis et Grimaces....        | 1    | Sonnets de Shakespeare                    | 1    |
| <b>EUGÈNE SCRIBE</b>                |      | <b>JULES LECOMTE</b>              |      | <b>CHARLES BARBARA</b>          |      | <b>ÉMILE CARREY</b>                       |      |
| Théâtre, tomes I à XIII.            | 13   | Le Poignard de Cristal.           | 1    | Histoires émouvantes..          | 1    | Huit jours sous l'Équateur                | 1    |
| Nouvelles.....                      | 1    | <b>X. MARMIER</b>                 |      | <b>A. DE PONTMARTIN</b>         |      | Les Révoltés du Para..                    | 2    |
| Historiettes et Proverbes           | 1    | Au bord de la Newa....            | 1    | Contes et Nouvelles... 1        |      | <b>E. FROMENTIN</b>                       |      |
| Piquillo Alliaga.....               | 3    | <b>J. AUTRAN</b>                  |      | Mémoires d'un Notaire.          | 1    | Un Élé dans le Sahara.                    | 1    |
| <b>HENRY MURGER</b>                 |      | La Vie rurale.....                | 1    | La fin du Procès .....          | 1    | <b>XAVIER EYMA</b>                        |      |
| Le dernier Rendez-Vous              | 1    | <b>FRANCIS WEY</b>                |      | Contes d'un Planteur de         |      | Les Peaux-Noires.....                     |      |
| Le Pays Latin.....                  | 1    | Les Anglais chez eux... 1         |      | choux .....                     | 1    | <b>LA COMTESSE DASH</b>                   |      |
| Scènes de Campagne... 1             |      | <b>PAUL DE MUSSET</b>             |      | Pourquoi je reste à la          |      | Les Bals masqués.....                     | 1    |
| <b>CUVILLIER-FLEURY</b>             |      | La Bavolette.....                 | 1    | Campagne. ....                  | 1    | Le Jeu de la Reine....                    | 1    |
| Voyages et Voyageurs..              | 1    | Puylarens. ....                   | 1    | <b>HENRI CONSCIENCE</b>         |      | <b>HILDEBRAND</b>                         |      |
| <b>M<sup>me</sup> BEECHER STOWE</b> |      | <b>EDMOND TEXIER</b>              |      | <i>Traduct. Léon Wocquier.</i>  |      | <i>Traduct. Léon Wocquier.</i>            |      |
| <i>Traduction E. Forcade.</i>       |      | Amour et Finance .....            | 1    | Scènes de la Vie flamande.      | 2    | Scènes de la Vie holland.                 | 1    |
| Souvenirs heureux.....              | 2    | <b>ACHIM D'ARNIM</b>              |      | Le Fléau du Village... 1        |      | <b>AMÉDÉE ACHARD</b>                      |      |
| <b>ALPHONSE KARR</b>                |      | <i>Traduct. Th. Gautier fils.</i> |      | Les Heures du soir ....         | 1    | Parisiennes et Provin-                    |      |
| Les Femmes.....                     | 1    | Contes bizarres.....              | 1    | Les Veillées flamandes..        | 2    | ciales.....                               | 1    |
| Agathe et Cécile. ....              | 1    | <b>ARSÈNE HOUSSAYE</b>            |      | Le Démon de l'Argent..          | 1    | <b>CHARLES DE LA ROUNAT</b>               |      |
| Prom. hors de mon Jard.             | 1    | Femmes comme elles sont           | 1    | <b>DE STENDHAL</b> (H. Beyle)   |      | La Comédie de l'Amour.                    | 1    |
| Sous les Tilleuls .....             | 1    | <b>LE GÉNÉRAL DAUMAS</b>          |      | De l'Amour .....                | 1    | <b>ALBÉRIC SECOND</b>                     |      |
| Sous les Orangers.....              | 1    | Le grand Désert.....              | 1    | Le Rouge et le Noir. ...        | 1    | A quoi tient l'Amour..                    | 1    |
| Les Fleurs.....                     | 1    | <b>H. BLAZE DE BURY</b>           |      | La Chartreuse de Parme.         | 1    | <b>M<sup>me</sup> BERTON</b> (Née Samson) |      |
| Voyage autour de mon                |      | Musiciens contemporains           | 1    | <b>MAX RADIGUET</b>             |      | Le Bonheur impossible.                    | 1    |
| Jardin.....                         | 1    | <b>OCTAVE DIDIER</b>              |      | Souv. de l'Amér. espagn.        | 1    | <b>NADAR</b>                              |      |
| Une Poignée de Vérités.             | 1    | Madame Georges.....               | 1    | <b>PAUL FÉVAL</b>               |      | Quand j'étais Étudiant.                   | 1    |
| <b>CH. NODIER</b> (traduct.)        |      | <b>FÉLIX MORNAND</b>              |      | Le Tueur de Tigres....          | 1    | <b>MARC FOURNIER</b>                      |      |
| Le Vicaire de Wakefield.            | 1    | La Vie arabe. ....                | 1    | Les Anges du Foyer... 1         |      | Le Monde et la Comédie.                   | 1    |
| <b>LOUIS REYBAUD</b>                |      | <b>ADOLPHE ADAM</b>               |      | <b>LOUIS DE CARNÉ</b>           |      | <b>JULES SANDEAU</b>                      |      |
| Jérôme Paturot.....                 | 1    | Souvenirs d'un Musicien.          | 1    | <b>JULES DE LA MADELÈNE</b>     |      | Sacs et Parchemins....                    | 1    |
| Dern. des Com.-Voyag.               | 1    |                                   |      | Les Ames en peine.....          | 1    |   |      |
| Le Coq du Clocher. ....             | 1    |                                   |      |                                 |      |   |      |
| L'Industrie en Europe..             | 1    |                                   |      |                                 |      |   |      |

























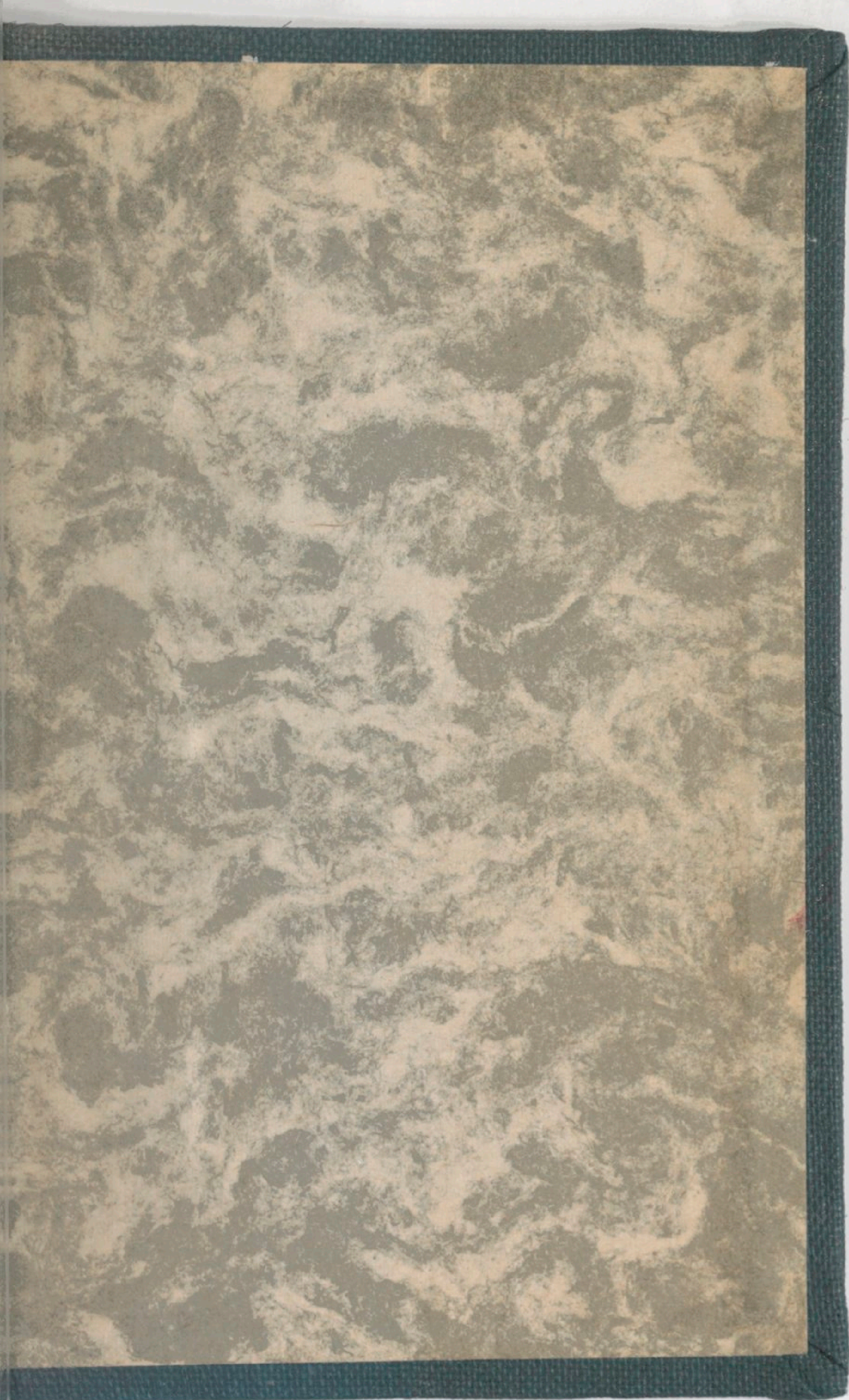














BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 02492643 9